127

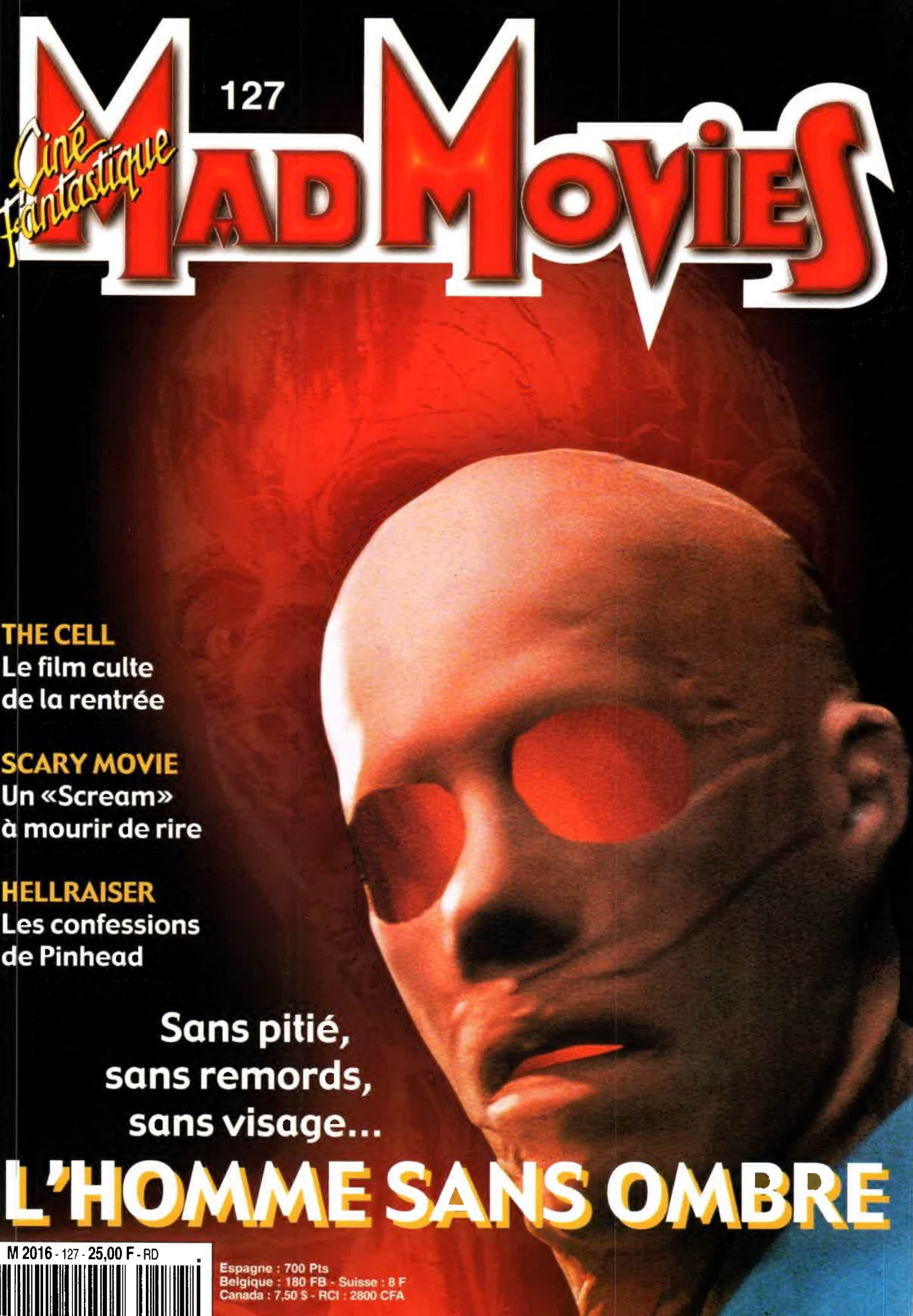
Ciné Fantastique

MAD MOVIES

THE CELL
Le film culte de la rentrée

SCARY MOVIE
Un «Scream» à mourir de rire

HELLRAISER
Les confessions de Pinhead



Sans pitié, sans remords, sans visage...

L'HOMME SANS OMBRE

M 2016 - 127 - 25,00 F - RD

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

STARGÅTE

SG·1™

La série TV atteint enfin la planète VIDEO et DVD !

Le double épisode pilote de la série !

Saison 3 épisodes 1-2 + bonus : saison 2 épisode 22

Le meilleur de la saison 1 en DVD

EN VIDEO ET DVD A PARTIR DU 23 AOUT

© 1997 MGM Worldwide Television Productions Inc. All Rights Reserved. STARGATE SG-1™ Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. All Rights Reserved.
© 1998, 1999 MGM Global Televisions Inc. All Rights Reserved. STARGATE SG-1™ Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. All Rights Reserved.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél. : 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69

Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 127

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Stéphane Moïssakis
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Marc Bruimaud
Cédric Delelée
Marc Elmer
Alexandre Nahon
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Conception couverture
Jean-Marc Lafon

Photocomposition/ Montage
La rédac foldingue

Photogravure
Start Plus

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Septembre 2000

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Fabien Baron, Bossa Nova, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Cat's, Valeria Ciezar, Priscille Demoly, Françoise Dessaigne, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Laura Gouadain, Olivier Guigues, Christophe Jouvet, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne-Lara, Etienne Lerbret, Bruno Maccarone, Emilie Maison, Olivia Malka, Jean-Claude Michel, Helen Murphy Associates, Olivier Quatrefages, Alexis Rubinowicz, Lydie Vincent, Emmanuelle Zinggeler

Sommaire

L'Homme sans Ombre

4 - Notules Lunaires et Éditorial

10 - Dans les Griffes du Cinéphage

Apparences / X-Men / La Famille Foldingue / On n'est pas des Sauvages / Morceaux Choisis / Le Petit Vampire / L'Elue / Urban Legend 2 : Coup de Grâce.

16 - L'Homme sans Ombre

Un savant teste sur sa personne un sérum d'invisibilité et ne parvient plus à réapparaître. Classique. Mais il s'aperçoit que son nouvel état libère ses pulsions sexuelles et assassines et encourage le passage à l'acte. Moins classique. Avec Paul Verhoeven aux commandes, **L'Homme sans Ombre** verse vite dans le «monster movie» réjouissant. Interviews du réalisateur, de son producteur Alan Marshall et du superviseur des (fabuleux) effets spéciaux Scott E. Anderson.

26 - 1897/2000 : La face cachée de l'Homme Invisible

Le mythe créé par H.G. Wells a connu de rares adaptations officielles et de nombreux détournements en tous genres. Repérer l'Homme Invisible dans l'histoire du cinéma, c'est la tâche forcément ardue à laquelle Jipépé s'est attelée.

30 - The Cell

Comment faire parler un serial-killer dans le coma, afin de sauver sa dernière victime emprisonnée dans une cage en verre progressivement inondée ? La réponse dans ce film d'horreur esthétisant, catalogue de scènes aussi choc que cultes, et très bonne surprise de la rentrée.

34 - Gemini

L'inestimable réalisateur de **Tetsuo** et **Tokyo Fist** quitte la ville pour la campagne et étudie un cas de gémellité conflictuelle entre un docteur et son voyou de frère. Bien qu'il signe avec **Gemini** un film de commande, Shinya Tsukamoto continue de faire son cinéma. Passionnant.

36 - Galaxy Quest

Stars d'une série télé culte à la ***Star Trek*** interrompue depuis longtemps, des comédiens «has been» sont enlevés par des extra-terrestres en détresse qui voient en eux de vrais héros de l'espace ! Une comédie brillante, qui se moque tendrement des conventions de SF, des fans de base, et des acteurs en pyjama fluo...

38 - Scary Movie

Miramax, le studio producteur des **Scream**, s'autoparodie avec ce **Scary Movie** qui cuisine le néo-slasher à la sauce ZAZ. Gags à gogo, mauvais goût revendiqué, gore crétin... Les frères Wayans s'en donnent à coeur joie et nous vengent des films d'horreur trop light pour être honnêtes.

40 - Supernova

Le titre ne fait pas référence à une prochaine rave-party sauvage, mais à un film de SF réalisé par un pseudo. Walter Hill, Jack Sholder et Francis Coppola ont participé à cette entreprise catastrophique. Dans l'espace, personne ne vous entend ronfler...

42 - Titan A.E.

Concurrencé par la sortie anticipée de **Fantasia 2000**, **Titan A.E.** s'est gamellé au box-office américain. Malgré le désir de Don Bluth, dissident de *Disney*, l'animation US ne rentrera pas cette fois-ci dans l'âge adulte. Reste un film inégal, fait dans des conditions difficiles, et réservant quelques très beaux moments de pure SF.

44 - Doug Bradley : un pas sage clouté

Tout comme Kane Hodder, l'interprète de Jason, Doug Bradley doit sa réputation au mythique Pinhead, ce Cénobite à la tête recouverte de clous, qu'il campe dans les cinq **Hellraiser**. Rencontre avec cette autre icône du cinéma d'horreur, pour faire le point sur sa carrière, juste avant son passage à Paris, à l'occasion de la Convention organisée par la librairie Arkham.

Vidéo et Débats

Fantastic Guide

Jeu Vidéo

60 - Rayon Laser

62 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

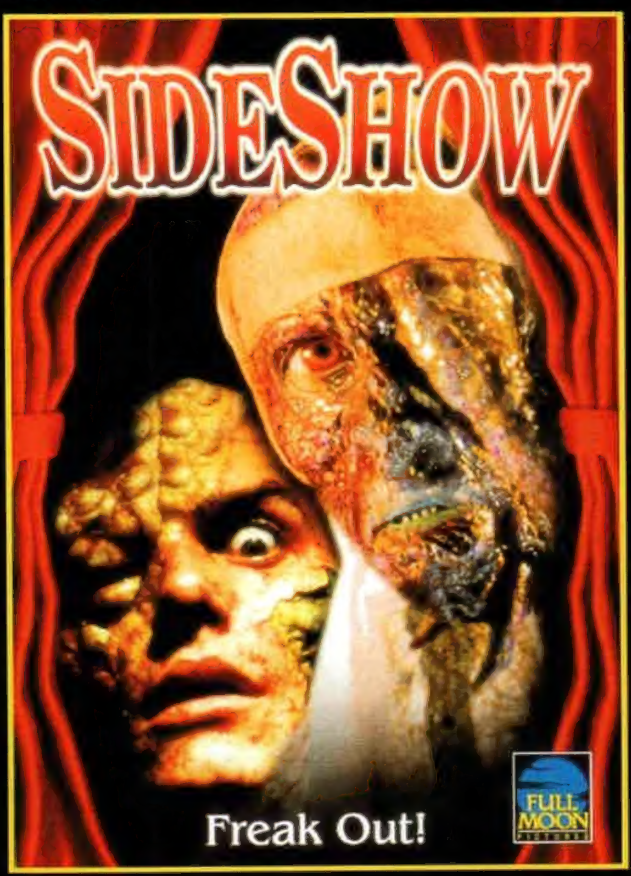
The Cell

Galaxy Quest

NOTULES LUNAIRES

■ Imaginez un peu que *«quelques-unes des plus grandes stars du cinéma mondial»* se mettent à vous narrer par le menu leurs expériences paranormales... Ô joie, *Angel Television*, sous la houlette du producteur/réalisateur Jonathan Kay, les a rassemblées pour treize épisodes ! C'est ainsi que dans son **Walking After Midnight** Gary Busey, David Carradine, Ed Asner, Maria Conchita Alonso, Linda Blair, Erik Estrada, Dom DeLuise, Eric Roberts, Ally Sheedy, James Cromwell, Lou Gossett Jr. (les plus grandes célébrités du cinéma mondial, donc) vont à tour de rôle nous conter : leurs morts cliniques, leurs réincarnations, leurs histoires de fantômes, leurs conversations avec des anges, leurs voyages astraux, et nous faire part de leurs pouvoirs psychiques qui leur ont permis de se construire la carrière que l'on sait. Comme quoi, ce genre de trucs, ça n'arrive qu'aux acteurs de série B, qui ont décidément une vie vachement plus excitante que les stars à vingt millions de dollars. De quoi donner des idées à notre rédacteur en chef pour une série basée sur les expériences alcooliques, sexuelles et hallucinogènes de ses rédacteurs. Mais le plus drôle est que le même réalisateur avait déjà commis un documentaire du même titre en 1988, où cette fois James Coburn, Helen Shaver, Donovan, Dennis Weaver et quelques autres nous faisaient le même genre de confidences, tout cela en compagnie du Dalaï Lama !

■ Dernière production de Gary Schmoeller pour *Full Moon*, le studio indépendant de Charles Band, **Sideshow** s'intéresse aux fêtes foraines. Un domaine que le réalisateur Fred Olen Ray connaît sur le bout des doigts pour avoir rédigé un ouvrage littéraire sur le sujet. Ici, c'est bien sûr de monstres de foire qu'il s'agit, et de tout ce que dissimule cet univers mystérieux, macabre et malsain au yeux du public. Au casting, le nain Phil Fondacaro (déjà à l'affiche de **The Creeps**, toujours pour Charles Band), et surtout une apparition de Brinke Stevens dans le rôle d'une diseuse de bonne aventure. Le film est déjà disponible en vidéo aux USA.



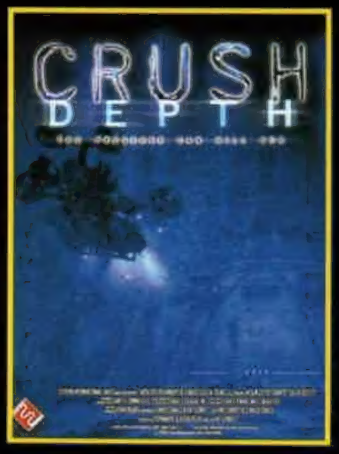
EDITORIAL

A l'heure où le genre fantastique n'a jamais été aussi présent dans nos salles et s'adresse donc à un large public, les scénaristes se retiennent souvent pour ne pas choquer le plus grand nombre. Ainsi, au phénomène de censure suffisamment décrié dans les années 70 succède aujourd'hui celui plus insidieux de l'auto-censure. On peut certes le déplorer, mais cela ne suffit pas au distingué *Nouvel Observateur* qui, profitant bien sûr d'un vent coulis favorable, nous gratifiait récemment d'un pamphlet imprécateur prestement titré *«Pornographie, violence, la liberté de dire non»*. C'est vrai que la violence exagère parfois et qu'on devrait lui casser la gueule plus souvent, mais en l'occurrence ce noble hebdomadaire visait une fois de plus la violence imaginaire pour s'en prendre au cinéma d'action et, bien sûr, aux «films d'horreur». Car, dans ces cas-là, le cinéma fantastique devient du cinéma d'horreur, faut le savoir. La méthode, on la connaît depuis longtemps, consiste à mêler virtuel et réalité pour en tirer une même morale conservatrice et rétrograde. Classique ! Mais, là où le *Nouvel Observateur* dérape un maximum, c'est quand il utilise certaines affaires criminelles pour étayer son argumentaire. Ainsi, l'un aimait trop **Scream** et, revêtu de la panoplie au grand complet, s'attaque à ses parents. L'autre s'inspire de **Seven** pour envoyer la tête de sa victime à sa fiancée infidèle (Judith en lança la mode, doit-on aussi interdire les livres d'Histoire ?). Trois ados copient une scène de **Reservoir Dogs** et torturent leur camarade. Deux idolâtres de **Tueurs Nés** visionnent cent fois leur film préféré avant de passer eux aussi à l'acte. Sans oublier ces adeptes du satanisme par multimédia interposé reproduisant au réel ce qu'ils vivaient à l'ordinaire dans leur jeu vidéo, etc., etc... Certes, parmi les déjantés coupables de méfaits sordides existent sûrement une infime part de spectateurs avertis qui, sans doute de santé mentale fragile, finissent par confondre réel et imaginaire. Il n'empêche que l'immense majorité des délits sont commis par des non-cinéphiles. Y aurait-il cause à effet ? Doit-on traîner ces gens-là de force dans les salles obscures ? Et, pendant que nous y sommes, un certain nombre de ces individus se livrent peut-être aussi à l'abus de chocolat. A-t-on fait une enquête ? Le chocolat favoriserait-il la violence dans la mesure où il est prouvé que des assassins en consomment ? Faut-il désormais interdire la vente libre du chocolat ? Paradoxe, dites-vous ? Pas vraiment, d'ailleurs la plupart des délinquants ne s'inspirent nullement d'un film, mais agissent en raison de mobiles tout à fait personnels, basés le plus souvent sur la cupidité. Faudra-t-il supprimer aussi le libéralisme et la société de consommation ? Comment veut-on à la fois abrutir son prochain avec la pub, le foot, les jeux télévisés débiles (du genre, *«Pour 2000 F, quel animal figure sur votre ordinateur ? 1) le dromadaire, 2) la souris, 3) le serpent python, 4) la girafe de Tanzanie ?»*) et prétendre désormais le responsabiliser sur des question d'intérêt général ? Là encore, paradoxe...

Mais autant finir sur une bonne nouvelle. Comme celle de la reprise de notre site Internet (mad-movies.com) où vous pourrez nous joindre, passer vos annonces, consulter le sommaire détaillé des anciens numéros, lire critiques et news (avec le grand retour de San Helving), participer aux forums et même commander K7 vidéo ou photos de films, bref vivre en direct le fantastique au quotidien. Venez nous rejoindre, on vous attend...

Jean-Pierre PUTTERS

■ *«Vos pires cauchemars peuvent devenir réalité»*. Ça, c'est du slogan ! Et c'est **Lethal Premonition** qui nous le dit. Le script est du même tonneau : une styliste bandante fait des cauchemars dans lesquels elle voit une jeune fille attaquée par un vampire. Horreur, lorsqu'une de ses modèles photo, sosie de la minette de son rêve, est retrouvée vidée de son sang. Elle choisit d'oublier l'incident, mais une autre de ses modèles subit le même sort. Elle choisit encore d'oublier l'incident, mais lorsqu'elle rêve que sa sœur est assassinée, elle réagit... trop tard : la petite a disparu. Intriguée par tant de coincidences, notre heroïne demande alors l'aide d'un parapsychologue dingo, mais trop tard aussi : elle est kidnappée ! Sera-t-elle sauvée ? À vrai dire, on s'en tape, elle est vraiment trop con, mais ça n'a pas empêché Soly Bina d'écrire, de produire et de réaliser la chose. Chose qui, si l'on en croit les photos, se situe quelque part entre **Le Projet Blair Witch** et **Showgirls** !



■ Après **Megalodon** (cf. *Mad* 124), *Fusion International Sales* continue de sillonner les profondeurs de l'océan et de parachuter ses responsables des effets spéciaux comme réalisateurs. Ainsi, Gary Tunnicliffe, réalisateur de **Megalodon**, assure la conception des créatures de **Crush Depth**, tourné par Pat Corbitt, qui s'occupait des effets visuels du film de Tunnicliffe. Cette fois, une équipe d'océanographes explorant les canyons du fond de l'Atlantique localise une construction abandonnée d'origine extraterrestre, à l'intérieur de laquelle quelque chose semble revenir à la vie. Leur rapport à peine rédigé, un militaire vétéran de l'opération Roswell débarque et prend le commandement par ordre présidentiel. Accompagné par les scientifiques dont le chef a été mis sous bonne garde, il les contraints à l'accompagner sur les lieux de leur découverte, sans savoir que la Maison Blanche a ordonné de détruire la zone par attaque nucléaire s'il ne remplit pas sa mystérieuse mission. L'équipe se retrouve alors face à un monstre extraterrestre amphibie qui prépare l'invasion de la planète par sa race. Une race que le gouvernement connaît bien pour avoir conclu un accord avec elle par le passé, dans une certaine Zone 51... Aussi excitant soit-il, **Crush Depth** sera sans doute plus proche de **M.A.L**, **Leviathan** et **Sphere** que d'**Abyss** et ***X-Files*** !

■ Dans le genre projet dingo, **Osmosis Jones** se pose un peu là. Produit par la *Warner*, le film combine images de synthèse et animation traditionnelle, plus quelques scènes live, respectivement assurées par Tom Sito (**Le Prince d'Egypte**, **Fourmiz**), Piet Kroon (**Le Géant de Fer**) et... les frères Farrelly (**Fous d'Irène** et **Mary à tout Prix**, mais surtout **Dumb and Dumber**) ! Le sujet est pour le moins ambitieux : dans le corps de Frank, un ouvrier du bâtiment interprété par Bill Murray, Osmosis Jones, un globule blanc policier (!), doit faire équipe avec un cachet d'aspirine pour empêcher des virus de contaminer leur hôte. Pendant ce temps, à l'extérieur, un docteur tente de diagnostiquer l'agitation qui habite le corps de son patient... Le casting vocal est assuré par Chris Rock (**Dogma**), Brandy (**Souviens-toi l'Été Dernier 2**), Laurence Fishburne (**Matrix**), William Shatner, mais aussi Ron Howard et Joel Silver ! Sortie prévue au printemps 2001 aux USA.

GODZILLA 2000

Cinq ans après que Godzilla a rendu l'âme dans **Godzilla VS. Destroyah**, les Japonais de la *Toho*, épaulés par les américains de *Columbia TriStar Pictures* rendus confiants par le succès de la version de Roland Emmerich, remettent le couvert. **Godzilla 2000** ignore la bonne vingtaine de films qui ont suivi celui de Inoshiro Honda réalisé en 1954 et se veut une suite directe à l'original. Des scientifiques observent l'océan dans l'espoir de prédire la prochaine apparition de Godzilla, ceci afin d'avoir le temps d'évacuer la population côtière. Mais, lorsque le monstre surgit des flots, il est trop tard : il détruit la ville entière et se met en marche, pratiquant à sa manière la politique de la terre brûlée. Plus loin, un rocher de 200m de diamètre, semble-t-il d'origine extraterrestre, a été localisé sous la mer et remonte soudainement à la surface. Ce météore, qui dort depuis des millénaires dans les abysses, prend son envol à l'approche de Godzilla qui, stoppé dans son élan, réussit à le toucher de son souffle incandescent. Surprise : le rocher vole en éclats pour révéler qu'il cache en fait un vaisseau spatial. Atteint par un rayon laser, Godzilla s'étale dans l'océan tandis que l'astronef, un peu secoué, va se crasher sur la côte. Les scientifiques ont à peine le temps de se mettre à les étudier que Godzilla se réveille, tandis que le vaisseau alien se transforme en un gigantesque monstre extraterrestre, Orga. Dès lors, le Japon devient un véritable champ de bataille où s'affrontent les deux titans...

Apparemment soucieux de respecter le mythe, le réalisateur Takao Okawara, assistant de

Godzilla, de l'énergie pure à 2000 %...

Kurosawa sur **Kagemusha** et responsable de deux autres films de la série (**Godzilla and Mothra : the Battle for Earth** et **Godzilla vs. Mechagodzilla 2**), commence par ramener la bestiole à des proportions «normales» en passant de cent mètres de hauteur à seulement cinquante, préférant accentuer son aspect terrifiant via ses expressions faciales. Et si le film comporte cinq cent plans infographiques, Godzilla reste pour l'essentiel interprété par un acteur en costume de latex, chargé de piétiner les nombreuses maquettes construites pour l'occasion. Toute l'équipe de cette nouvelle version a par ailleurs déjà travaillé sur certains des précédents volets, du scénariste au compositeur en passant par le décorateur, les comédiens et les responsables des effets spéciaux. Espérons qu'on aura la chance de voir le dragon nippon débouler sur nos écrans un de ces jours, parce tout semble assuré pour que le plaisir et la magie soient au rendez-vous...

... face à un nouvel adversaire pas sympathique du tout : Orga.

■ Toujours en matière d'animation, juste quelques mots sur le nouveau projet *Pixar* (**Toy Story 2**). **Monsters Inc.** contera l'histoire du chaos qui secoue le monde secret des monstres après que l'un d'entre eux laisse accidentellement pénétrer un enfant dans leur univers. Au rayon du doublage, John Goodman (**O' Brother**) dans le rôle du Yéti Bleu (!), aux côtés de Billy Crystal (**Mafia Blues**), Steve Buscemi (**Armageddon**), cette bonne vieille ganache de James Coburn (**Payback**) et enfin Jennifer Tilly (**La Fiancée de Chucky**), dont la voix à la Betty Boop devrait encore faire des merveilles.

Le bon yéti bleu et le facétieux œuf vert de ***Monsters Inc.*** *A gauche : les aventures d'****Osmosis Jones****.*

FLASHES

● C'est Stephen Norrington (**Blade**) qui réalisera l'adaptation du comics *Marvel Ghost Rider*, produite par l'acteur John Voight d'après un scénario de David Goyer.

● Autre super-héros *Marvel*, le *Silver Surfer* devrait finalement bientôt voir le jour chez *Fox*, qui vient d'approuver le script d'Andrew Kevin Walker (**Seven**, **8mm**). Le Coréen Ang Lee est fortement envisagé pour mener le projet à terme.

● David Duchovny ayant jeté l'éponge, Chris Carter a dû trouver un nouveau partenaire à Scully pour la prochaine saison d'***X-Files***. C'est Robert Patrick (**Terminator 2**) qui l'a emporté devant Bruce Campbell, Lou Diamond Philips et Art Bochner.

● Spécialisé dans les spots publicitaires, Jim Sonzero devrait s'occuper du thriller fantastique **Deader**, que produira Stan Winston pour *Dimension*, au sujet d'une journaliste enquêtant sur un suicide collectif des plus mystérieux.

● Responsable du remake du **Masque de la Mort Rouge** pour Roger Corman, Larry Brand a été chargé par le producteur Moustapha Akkad de trouver un moyen de ressusciter Michael Myers pour les besoins d'**Halloween 8 : Evil Never Dies**. Jamie Lee Curtis sera de la partie, son contrat l'obligeant à faire au moins une apparition.

● Après **The Man who Killed Don Quixote**, Terry Gilliam s'attaquera à l'adaptation du roman *Good Omens*, de Terry Pratchett et Neil Gaiman, dans lequel deux anges échappés du jardin d'Eden essaient d'empêcher l'antéchrist de se réincarner.

● L'acteur Bill Paxton fera ses débuts derrière la caméra avec **Frailty**, un thriller psychologique qui combine de nombreux éléments horrifiques puisqu'il suit les tribulations d'un père de famille qui, croyant voir des démons partout, s'est mis en tête de les exterminer.

● Des colons installés sur Mars subissent les attaques des fantômes revanchards de ses habitants. C'est le sujet du nouveau film de John Carpenter, **Ghosts of Mars**, qui réunit Joanna Cassidy, Ice Cube, Clea DuVall, Pam Grier et Natasha Henstridge.

● Scénariste d'**X-Men**, David Hayter planche actuellement sur deux nouveaux films : **Pitch Black 2** et **Hulk**.

● Porté disparu depuis **Mrs. Tingle**, Kevin Williamson réintègre la société *Dimension*, pour laquelle il écrit et produit **Cursed**, au sujet d'un serial-killer écumant les rues de New York.

● La suite d'**Entretien avec un Vampire**, **Queen of the Damned**, sera réalisée par Michael Rymer (**Gangsta Cop**), et interprétée par Stuart Townsend (**Resurrection Man**) dans le rôle de Lestat et par la chanteuse Aaliyah dans celui de la Reine Akasha.

● *Columbia* envisage très sérieusement un troisième **Souviens-toi... l'Été Dernier**, qui n'aura plus aucun rapport avec les deux précédents. Exit donc Jennifer Love Hewitt et Freddie Prinze Jr, ainsi que Muse Watson, qui incarnait le tueur au costume de pêcheur.

● Edward Furlong reprendra le rôle de John Connor aux côtés de Schwarzenegger dans **Terminator 3**, que devrait réaliser le surprenant Christian Duguay (**Planète Hurlante**) pendant que James Cameron se chargera de la production. De son côté, Linda Hamilton n'a pas encore donné son accord.

● Acteur dans des séries bien Z telles que **Camp Blood** et **Alien Force**, Tim Sullivan produit, écrit et réalise **2001 Maniacs**, un remake de **2000 Maniacs**, le film culte du pape du gore Herschell Gordon Lewis, à propos d'une province des Etats-Unis peuplée de tarés psychopathes qui réservent un triste sort aux touristes égarés. Robert Englund y jouera le Maire Buckman, leader des bouseux. Suivront diverses séquelles, **2002 Maniacs** et **2003 Maniacs** (logique !), puis un remake de **Color me Blood Red**, du même auteur.

● **The Visitor**, le remake de **La Planète des Singes** mis en chantier par la *Fox*, est en suspens. Le studio est en désaccord avec Tim Burton, qui a imaginé une love-story entre Mark Wahlberg et la chimpanzé Helena Bonham Carter.

● Malgré le bide de **The Crow 3**, sorti en salles uniquement chez nous, le producteur Edward Pressman pense déjà à un quatrième épisode, titré **Lazarus**, cette fois avec le rappeur DMX.

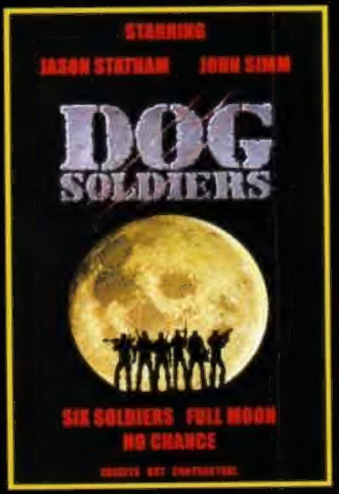
■ Réalisé par Matt Green, **Severed** nous plonge dans la vie nocturne d'une ville où la police découvre chaque nuit des corps décapités. Lorsque deux flics perdent eux aussi la tête, un chasseur de primes, ancien du FBI, est appelé en renfort. Il rencontre une mystérieuse jeune femme (la catcheuse Vanessa Sanchez !) et se retrouve bientôt face à un détraqué surnommé avec à-propos «Le chasseur de têtes», adepte du vaudou et des meurtres rituels. Mais comme le chasseur de primes a un fusil à pompe, il va mettre la pagaille dans l'antre du malade, malgré le fait que celui-ci soit au service d'un démon venu du fond des âges. C'est qu'à l'époque, ils n'en avaient pas, de fusil à pompe, et quand ça arrive, ces machins-là, ben ça surprend ! Voilà en tout cas un film qu'il ne va pas falloir rater...

■ Histoire de se remettre de l'échec de **La Fin des Temps**, Arnold Schwarzenegger s'investit dans la production du film *Columbia* **The Sixth Day**, réalisé par Roger Spottiswoode (**Demain ne Meurt Jamais**). Notre sympathique Autrichien y incarne un pilote de ligne qui rentre dans sa famille pour fêter son anniversaire. C'est alors qu'il s'aperçoit lui-même, par la fenêtre de son salon, en train de souffler ses bougies... Explication : un méchant généticien (Tony Goldwyn) l'a cloné afin de se livrer à une expérience top secret. Arnold va tenter de récupérer son identité en évitant de se faire trucider par les flingueurs de son nouvel ennemi, parmi lesquels le patibulaire Michael Rooker. Décrit comme un thriller plus que comme un actioner, **The Sixth Day** aborde des thèmes comme l'immortalité, l'éthique médicale et l'existence de l'âme, nous dit-on. Autant de prétextes à un mélange qu'on espère détonant entre **Total Recall** et **Le Fugitif**. Parce que si c'est pas le cas, Arnold va devoir sérieusement envisager un clone pour aller tourner de bons films !

Arnold (ou bien son clone ?) s'envoie en l'air...

■ En 2069, Nikki Savage, une ex-shérif spatiale condamnée par erreur à perpet', tente de s'échapper de la colonie pénitentiaire où elle est détenue. Pas de chance, elle est capturée. Le chef d'une police parallèle lui propose alors une mission : retrouver un vaisseau paumé dans un glissement temporel et découvrir ce qui s'y trame, vu qu'il est commandé par Janice Dane, une scientifique malade du ciboulot. Si elle y parvient, elle aura droit à une remise de peine. Arrivée sur les lieux, Nikki réalise que Janice s'apprête à infecter la Terre avec une bactérie extraterrestre, laquelle modifierait tous les corps humains de manière à ce qu'ils puissent abriter des semences aliennes... **New-York 1997**, **Fortress**, **Nikita**, **Perdus dans l'Espace**, **Alien**, il y a un peu de tout dans **Lethal Target**, la nouvelle réalisation de Lloyd A. Simandl, tournée en Roumanie pour pas cher du tout. C'est ainsi qu'il en sort un tous les deux mois, juste à temps pour les notules (cf. **Fatal Conflict** in *Mad* 124 et **Starfire Mutiny** in *Mad* 126) !

■ Ce sont parfois des concepts les plus simples que naissent les œuvres les plus viscérales. **The Thing** et **Predator** sont là pour le prouver. **Dog Soldiers** pourrait bien s'inscrire dans cette lignée. Le sujet : un commando de jeunes recrues en manœuvre dans les highlands Ecossais se retrouve encerclé par une horde de loups-garous une nuit de pleine lune. Aucune retraite possible. Pas de contact radio. Bref, le cauchemar absolu dans un lieu dont ces créatures ont fait leur royaume depuis la nuit des temps. A la tête de ce projet à s'en pourlécher les babines, deux vieux complices de Clive Barker : Christopher Figg (les trois premiers **Hellraiser**) à la production et Bob Keen (tous les Barker mais aussi **Entretien avec un Vampire** et **Le Vaisseau de l'Au-delà**) aux effets spéciaux de maquillage. Des effets annoncés comme particulièrement chiadés : pas d'images de synthèse, mais de bons vieux costumes bien poilus. Conscient de la simplicité de son sujet, le réalisateur Neil Marshall, proche collaborateur de Barhat Nalluri (**The Crow 3**), base son film sur l'action et sur l'impact visuel, qu'il soit traduit par la lumière, le montage ou la splendeur des décors naturels. Bref, sur la mise en scène pure. On a hâte de voir ça, d'autant qu'on nous annonce des lycanthropes réellement terrifiants.



FANTASIA 2000

La cinquième édition de Fantasia a permis au festival québécois de consolider sa position. D'abord en concentrant les projections dans une salle unique, le vénérable Impérial de Montréal, qui reste le lieu de rendez-vous identitaire et incontournable du festival. Ensuite en resserrant la programmation dans le temps (deux semaines contre un mois plein), avec pour effet de favoriser les rencontres entre les nombreux invités, qui ne faisaient que se croiser les années précédentes. Une douce métamorphose aux bienfaits évidents...

■ Les films présentés à Fantasia sont de plus en plus frais, avec beaucoup de premières américaines et parfois mondiales. De l'ensemble de la programmation se détachaient deux tendances qui ont moins à voir avec les sections déjà existantes (Internationale et Asie) qu'avec le public auxquels les films s'adressent : d'un côté, un cinéma mainstream, de l'autre des films plus pointus ou déviants. Cette différence ne fait que révéler une évolution du public occidental, de plus en plus demandeur de cinéma oriental, et donc pour qui les films de Johnnie To ou Ringo Lam deviennent soudain très accessibles, alors qu'il y a encore dix ans le genre n'était apprécié que d'une minorité d'initiés fiers et jaloux. Restent les films plus extrêmes comme les **Audition** de Takashi Miike ou **Ricky Six**, ou encore la sélection très pointue de courts métrages, plus représentative de cette frange radicale qui a toujours donné à Fantasia une longueur d'avance. Seule fausse note, l'association avec «Juste pour Rire», une manifestation comique, qui a apporté des films comme **André le Magnifique**, aussi à sa place à Fantasia que de l'ail dans le chewing gum. L'expérience restera probablement sans descendance pour des raisons d'incompatibilités thématiques !

■ Dans la section Asie, la Corée poursuit sa percée, avec une réussite indéniable dans le divertissement insignifiant comme en témoigne **Attack the Gas Station !** de Kim Sang-jin, où trois jeunes désoeuvrés prennent en otage les occupants d'une station service et provoquent une bataille rangée entre gangsters, livreurs de pizzas et flics. Plus intéressant, le thaïlandais **Nang Nak** de Nonzee Nimibutr est une tragédie classique sur les thèmes de l'amour fou et des fantômes, située dans la jungle et traitée à l'ancienne, au premier degré, avec très peu de moyens mais des effets gore et horrifiques très convaincants. Dans un registre plus

Running out of Time

Blood, the Last Vampire

Vampire Hunter D

humaniste, **The Terrorist** de l'Indien Santosh Siva raconte le parcours spirituel d'une fille qui se prépare à commettre un attentat suicide. John Malkovich a été complètement bouleversé : depuis qu'il a vu le film dans un festival, il essaie de le faire distribuer aux Etats-Unis.

■ Beaucoup de bonnes choses en provenance de Hong Kong, comme **2000 AD** de Gordon Chan qui, après un début poussif, délivre la marchandise avec des scènes extrêmement brutales, tout en situant l'action dans le milieu de l'espionnage informatique international. **Running out of Time**, un Johnnie To récent sur l'affrontement ultime d'un criminel mourant avec le flic qui le poursuit, a récolté le prix du public. Incidemment, le scénario, déjà primé aux awards de la presse de Hong Kong, a été écrit par nos camarades Julien Carbon et Laurent Courtiaud, pour qui ça marche plutôt bien là-bas. Keep it up, fellas, comme on dit en chinois ! Excellente surprise, **The Victim**, le dernier Ringo Lam, est une lointaine variation de **Full Alert**, avec Lao Ching Wan stupéfiant dans le rôle d'un ex-agent du trésor surendetté et obligé de détruire tout son passé.

■ Au Japon, le carton réalisé par la série des **Ring** n'en finit pas de produire des suites et des ersatz, plus ou moins réussis. Dernier-né de la série, **Ring O : the Birthday** de Norio Tsuruta clôt le cycle sous forme de préquelle qui révèle pourquoi la fille du puits est tombée dedans. Par le réalisateur du premier **Ring**, **Chaos** de Hideo Nakata rend hommage aux films SM des années 70 en racontant l'association d'un faux kidnappeur et d'une fausse kidnappée. L'intrigue est une suite de fausses pistes, volte-faces, et flashes-back qui contredisent tout ce qui a précédé. Le procédé est amusant sur une bobine, mais fatigant sur 1 h 30, surtout à ce rythme, typiquement lent. Au moins, c'est très beau. Dans **Black House** de Yoshimitsu Morita, un agent d'assurance servile et obséquieux enquête sur une série de morts suspectes pour découvrir une vérité démente. Entre **Psychose** et **Audition**, le film fonctionne sur le rapport entre l'attente et la détente : lorsqu'il est bien dosé comme ici, l'effet de choc est d'autant plus brutal.

■ L'animation était bien représentée avec **Vampire Hunter D**, le dernier Kawajiri, **Tokimata Hustle**, court métrage de Morimoto, légèrement en-dessous hélas de son génial **Noiseman Sound Insect**. Le plus satisfaisant était **Blood the Last Vampire** de Hiroyuki Kitakubo, réalisateur de **Jin Roh** : dans le Japon encore occupé des années 60, la CIA fait appel à une chasseuse de vampires, la dernière de son espèce, pour démasquer et éradiquer des démons déguisés en écolières. 40 minutes de mise en scène somptueuse, éclairée comme jamais dans un film d'animation. Splendide mais frustrant. Ça ressemble soit à un segment d'une trilogie, soit à une grande scène d'action tirée d'un film pas encore fini.

■ Dans la section internationale, **Anatomie** de l'Allemand Stefan Ruzowitzky est une très intéressante variation sur le thème des expériences interdites : une étudiante en médecine (Framka Potente, héroïne de **Cours, Lola, Cours !**) arrive dans une faculté prestigieuse pour découvrir que l'élite médicale dont elle aspire à faire partie se livre à des expériences de vivisection sur des vrais gens. C'est du gore mainstream, prosaïque et sans mystère, mais solide et efficace, comme un immeuble en béton armé. **Blood** de l'Anglais Charly Cantor est un film sur l'addiction, où une fille génétiquement modifiée est kidnappée par de riches dépravés toxicomanes qui lui sucent son sang aux propriétés narcotiques. Libérée, elle s'éprend de son sauveur et l'intoxique lui aussi. **Wisconsin Death Trip** de James Marsh est un catalogue de crimes, malheurs et comportements absurdes dans une petite ville du Wisconsin à la fin du siècle dernier, adapté d'un livre écrit en 1973, lui-même d'après des documents d'archives. Quant à **The Nameless**, il a remporté le grand prix de cette même section internationale. Son réalisateur, Jaume Balaguero, ne doit plus savoir quoi faire de tous ces trophées remportés un peu partout dans le monde !

Marc ELMER

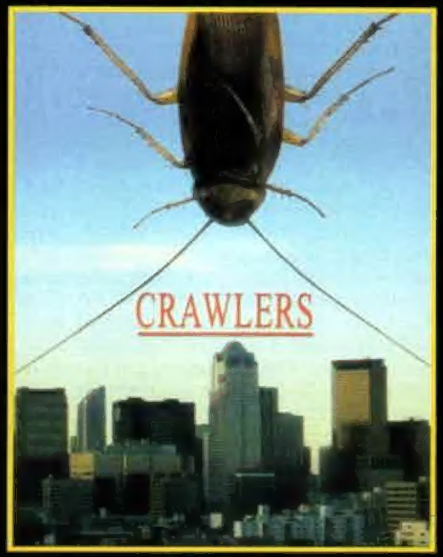
JASON X

En attendant un **Freddy Vs. Jason** qui devrait se concrétiser rapidement et qui sera peut-être réalisé par David Goyer, le scénariste de **Blade**, la *New Line* nous livre enfin le dizième volet de la saga des Jason, sobrement intitulé **Jason X**. Le sujet ne manque pas d'ambition : Jason Vorhees a été emprisonné sous les eaux de Crystal Lake, dans la cellule blindée et cimentée d'un laboratoire sous-marin. Maintenu immobile par des chaines en titane, il est devenu un sujet d'étude pour la science. Jason parvient pourtant à se libérer et coince un savant dans un labo de cryogénisation qui les congèle tous les deux pour l'éternité... Plus de 400 ans ont passé. Abandonnée depuis des siècles, la Terre est devenue inhabitable suite aux méfaits de la pollution. Venus de la planète qui a servi d'asile à la race humaine lors de son exode, de jeunes explorateurs abordent la Terre dans le but d'étudier les causes qui ont fait de la planète ancestrale un lieu empoisonné. Ils y découvrent deux corps cryogénisés : une jeune femme blonde et un mâle très costaud portant un masque de hockey, sport semble-t-il fort prisé dans l'ancien temps. Ramené sur leur vaisseau par ses involontaires sauveurs, Jason a vite fait de sortir d'hibernation pour entreprendre de massacrer tout l'équipage à coups de machette bien placés. Rendu encore plus fort et surtout plus futé par son sommeil prolongé, d'autant plus motivé que ses victimes sont des étudiants tout comme les ados qu'il réduisait en charpie au bon vieux temps de Crystal Lake, Jason va transformer l'astronef en boucherie volante !

Jason au 25ème siècle, toujours sur le coup !

Toujours produit par Sean et Noel Cunningham, **Jason X** est réalisé par Jim Isaac, metteur en scène de **House 3** et responsable des effets spéciaux d'**eXistenZ**, ce qui nous vaut la présence au casting de David Cronenberg dans le rôle d'un scientifique du futur. On dira ce qu'on voudra, mais Jason est d'une ténacité qui force le respect, puisque le premier volet de ses exploits, **Vendredi 13**, date tout de même de vingt ans ! Kane Hodder reprend ici le rôle pour la troisième fois consécutive, avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il aura à faire face à une androïde conçue pour être la femelle dont rêvent tous les mâles...

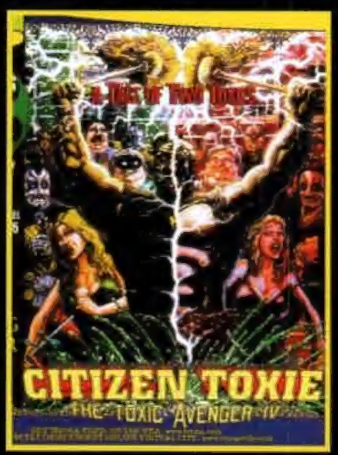
■ Vous l'ignorez sans doute, mais à Los Angeles, il y a cent mille cafards pour chaque habitant, capables de dévorer vingt-six fois leur poids par jour (les cafards, pas les habitants). A la base, c'est déjà inquiétant. Dans **Crawlers**, réalisé par Jim Wynorski sous le pseudonyme de Jay Andrews, un essaim de ces satanées bestioles est contaminé par une substance toxique qui multiplie leur croissance, les transformant en cafards géants. Ceux-ci s'installent alors dans les systèmes de canalisation et dans le réseau souterrain de la ville, attendant que la nuit tombe pour surgir et croquer l'ensemble de la population. Mis au courant de cette menace imminente, une équipe d'experts en cafards va tenter d'empêcher le massacre en bouchant les lavabos et en prenant position sur les cuvettes des WC (l'ouverture de la chasse, donc...). Bon courage, les gars !



The Mummy Returns... et Brendan Fraser aussi...

■ La suite de **La Momie**, intitulée **The Mummy Returns**, s'annonce sous les meilleurs auspices. D'abord parce que toute l'équipe du premier film a été reformée par *Universal*, soucieuse de livrer un produit de grande qualité qui rapporte plein de pognon. On retrouve donc le scénariste/réalisateur Stephen Sommers et ses principaux acteurs (Brendan Fraser, Rachel Weisz, John Hannah, Arnold Vosloo), casting auquel il faut rajouter le catcheur Duane «The Rock» Johnson dans le rôle du maléfique Scorpion King. Dix ans ont passé depuis le premier film. Installés à Londres, Rick O'Connell et Evelyn se sont mariés et ont eu un petit garçon. Mais le corps d'Imhotep, enfermé dans les sous-sols du British Museum, se réveille... Lorsqu'une autre créature damnée de l'ancienne Egypte sort également de son sommeil afin d'éliminer Imhotep, Londres devient le théâtre d'un affrontement titanesque dans lequel les O'Connell vont être précipités. Qu'on se rassure : une bonne partie du film se déroule en Egypte, où on retrouvera le guerrier arabe Ardeth Bey et la princesse Anck-Su-Namun. A signaler au passage, les nombreux points communs entre le script et les romans d'aventure égyptologues de l'Anglaise Elizabeth Peters...

■ Au programme de *Troma* plein de bonnes nouvelles. Ça commence sur une histoire de vampires et se poursuit avec une séquelle très, très attendue ! D'abord, **Drawing Blood** de Sergio Lapel. Edmond, un jeune artiste, est amoureux d'une peintre sexy, Diana. Celle-ci aime dessiner des nus... tout en buvant leur sang puisqu'elle est vampire ! De quoi faire se recroqueviller les zigounettes de ses victimes. Lorsqu'elle veut faire subir le même sort à Edmond, celui-ci se rebiffe mais accepte bon gré mal gré de fournir Diana en modèles pour son vernissage. C'est en croisant la route d'une prostituée sans abri (qu'il va abriter, on imagine) qu'Edmond va peut-être pouvoir mettre fin aux bains de sang provoqués par Diana. Jamais en panne de slogans qui déménagent, *Troma* nous annonce un film qui «*va vous planter un poteau dans la poitrine et vous briser le cœur en deux*» !



Ensuite, on passe à **Citizen Toxie**, autrement dit le quatrième volet des aventures du Toxic Avenger promis depuis des lustres. Victime d'un dédoublement de la personnalité, notre bon vieux Toxie va une fois de plus semer la zizanie à Tromaville puisqu'il devient soudain très méchant, très lubrique et très laid (déjà que...). Le casting est à lui seul un vrai festival : Hank, le «nain grognon bourré», dans le rôle de Dieu, Hugh Hefner, le patron de *Playboy*, dans son propre rôle, sans oublier le hardeur Ron Jeremy (accessoirement voisin de palier de Didier Allouch, notre correspondant aux USA) et la toujours bonne Debbie Rochon (que Didier Allouch a... oui, bref... Et pendant ce temps-là on attend ses textes !). C'est Lloyd Kaufman, le patron de *Troma*, qui réalise.

Jack TEWKSBURY

hommage

PAUL BARTEL

Lorsqu'un vrai cinéaste «mad» disparaît, c'est souvent dans l'indifférence générale. Paul Bartel n'aura pas dérogé à la règle, malgré la rétrospective quasi intégrale de son œuvre proposée en janvier dernier par la Cinémathèque Française. Retour ému sur le parcours chaotique du plus gauchiste des rejetons cormaniens, grand amateur de bolides et de SF déjantée, mais aussi infatigable pourfendeur de l'establishment américain.

N'importe quel cinéphile le dira : il existe des films bénis que l'on découvre par hasard, au gré d'une séance mémorable, et qui, durablement, occupent le cœur et l'esprit, vous liant pour toujours à un metteur en scène. **La Course à la Mort de l'An 2000** fait partie de ce panthéon intime, et plusieurs historiens de la série B le considèrent comme une référence majeure du cinéma de science-fiction moderne. Résumons l'argument : dans un monde futuriste totalitaire et blasé, la Course Transcontinentale des Provinces Unies, où les points se comptabilisent en fonction de la nature des personnes écrasées (enfants, vieillards et handicapés rapportent plus que le citoyen lambda, les femmes plus que les hommes), constitue un spectacle d'élection retransmis «live», avec la bénédiction du Président, par les chaînes de télévision. Sur la ligne de départ, Frankenstein (David Carradine, cultissime) demeure favori, même s'il ne possède plus que *«la moitié d'une poitrine, la moitié d'un visage, mais encore toutes ses tripes»* ; face à cette *«légende vivante»*, pur assemblage de prothèses, quatre prétendants au titre : Mitraillette Joe Viterbo (Sylvester Stallone alors débutant), Calamity Jane Kelly (Mary Woronov), Néron et sa co-pilote Cléopâtre, et enfin l'équipage formé par Matilda Attila et Hermann, *«adorables fanatiques de la Croix Gammée»*...
Vingt-cinq ans après sa réalisation, cet ahurissant brûlot anarchiste, au delà des péripéties réjouissantes et autres morceaux de bravoure échevelés, sidère par la virulence de sa critique sociale, le radicalisme de son idéologie dénonçant, avec une décontraction qui n'exclut pas la fermeté, l'abjection de la société contemporaine. Si le ton général reste à la comédie (musclée), l'aigreur prédomine, dispensée par un «montage-collage» juxtaposant hymnes nationaux et symboles nazis, lâchers de ballons et foule éructante, fanfares rutilantes et crissements meurtriers, tandis que le déroulement de la course multiplie les images saignantes : Matilda achève ses victimes successives en hurlant : «Blitzkrieg !» ; Néron fonce sur un bébé prétexte à bonifications — il s'agit d'un poupon contenant une bombe placée par des pacifistes rebelles ; dans un champ, Calamity Jane embroche un matador improvisé avec les cornes de son capot ; les supporters de Frankenstein ont disposé sur la route quelques grabataires à euthanasier — le pilote bifurque sans prévenir et fauche... les infirmières (il tuera plus tard un «officiel», situation non répertoriée dans le barème). A mille lieues des tendances actuelles, très «politiquement correctes», de la néo-série B, Bartel tire à vue sur tout ce qui bouge (y compris son copain John Landis, venu exprès se faire écrabouiller) et atteint constamment la cible.

Cannonball ! (1976), à ne pas confondre avec la série débilitante d'Hal Needham et Burt Reynolds, loin d'affadir les thèmes et points de vue du cinéaste, demeure, aujourd'hui encore, farouchement caustique. Adoptant les apparences du «film de voitures» classique (type **Chewing Gum Rallye** de Chuck Bail, la même année) pour mieux le dynamiter, il brosse une galerie de portraits assassins installant définitivement le style «camp» de Bartel où tout réalisme est banni, au profit d'une exagération grotesque, acide, fantasmagorie cruelle que les farces macabro-sexuelles futures (**Eating Raoul**, **Scenes from the Class Struggle in Beverly Hills**) généraliseront jusqu'à l'absurde. Embarque donc (de Los Angeles à New York, c'est-à-dire dans le sens inverse de «la course à la mort») une humanité veule et ridicule composée des suppôts ordinaires de l'Oncle Sam, fleurons caricaturaux d'une Amérique ploukocrate. Jugez plutôt : un cadre moyen obèse et moustachu qui profitera de la compétition pour s'envoyer en l'air dans des motels, trois bimbos vendeuses de hamburgers conduisant un van et payant leurs infractions en nature, le nazi de service (obsession bartelienne incontournable) que la défaite du Reich (et la non-annexion des Etats-Unis à l'Empire allemand) a transformé en fou furieux, un couple de surfers frétillants, un Noir souffre-douleur (comme il se doit), un apprenti roucouleur de country-music sponsorisé par sa maman, et... David Carradine (re-cultissime) s'adonnant, lorsque le besoin s'en fait sentir, à quelques figures de kung-fu (le film est co-produit par le vénérable Run Run Shaw ; les amateurs apprécieront). Mine de rien, le style de Bartel s'affine, son goût inimitable de l'incongruité teigneuse et vengeresse s'épanouit, le fameux «faux rythme mou», désinvolte, qu'il partage avec John Landis installe sa vision décapante dans un perpétuel dérapage formel. Les éléments sont en place pour l'apothéose décalée d'**Eating Raoul** (1982), son chef-d'œuvre misanthropique.

*Paul Bartel & Mary Wonorov, le couple «sympathique» d'**Eating Raoul**.*

*Frankenstein (David Carradine), le favori de **La Course à la Mort de l'An 2000**.*

Cette pochade outrancière que l'auteur mit longtemps à finaliser (il y tient le premier rôle, aux côtés de Mary Woronov) revêt l'allure d'une parodie très noire de sitcom dont les personnages centraux (Paul et Mary Bland, *«un sympathique couple middle-class»*), excédés par les co-locataires partouzeurs de leur immeuble et aspirant à ouvrir un restaurant champêtre loin des turpitudes urbaines, s'aperçoivent qu'il est finalement aisé d'assassiner les pervers pour récupérer liquide et cartes bancaires. Prenant les pseudonymes évocateurs de Cruel Carla et Naughty Nancy, Mary s'improvise donc, avec un sens inné de la composition, dominatrice patentée, attirant ses futures proies par petites annonces. Jouant aux mamans castratrices, frauleins ligotées et autres «cartoon mouses» frétillantes, elle émoustille les nostalgiques du hochet, de la swastika (tiens tiens) et des «looney tunes», le temps que Paul les exécute à coups de poêlon (ce qui nous vaut plusieurs séquences du meilleur effet). Le petit commerce tourne bien, jusqu'à l'irruption de Raoul, volcanique chicano, qui s'associera avec les Bland pour recycler les cadavres amoncelés en boîtes de pâtée pour chiens... Inutile de s'étonner que Corman ait baissé les bras devant de telles extravagances, laissant Bartel assumer seul ce film monstrueux qui entraîne le spectateur médusé vers des contrées improbables où le quotidien le plus prosaïque (90% de l'action se déroule dans l'appartement du couple, véritable antichambre de l'Enfer au décor inlassablement transformable) prend des allures de fantastique dégénéré et sinistre passé au filtre ô combien déstabilisant d'une franche allégresse. Nous savons depuis peu (son édition en cassette américaine et sa présentation à la Cinémathèque) que **Private Parts** (1972), où une jeune fugueuse se réfugie dans un hôtel infesté de maniaques, préfigurait l'avènement de cet univers démentiellement loufoque.

Conséquence inévitable : Bartel, devenu trop «déviant» pour l'industrie cinématographique, se retrouve isolé, la suite de sa carrière s'effiloche. Il ne consent pas, contrairement à certains «anciens» de la *New World Pictures* (Jonathan Demme, Joe Dante) et pionniers de l'underground (John Waters, Jim McBride), à l'accommodation commerciale de son inspiration. A l'instar de Monte Hellman, autre grand cinéaste méconnu de la période, il s'abîme dans une confidentialité tenace oblitérant ses dernières œuvres, moins enthousiasmantes d'ailleurs. On retiendra toutefois **Lust in the Dust** (1985), western ultra-parodique où Divine, chanteuse de saloon nymphomane, possède tatouée sur les fesses, la carte (incomplète, car il faudra trouver le postérieur complémentaire) d'un trésor enseveli au fin fond du Nouveau-Mexique, sa participation à la série télé ***Histoires Fantastiques*** de Spielberg pour laquelle il reprend, en la caricaturant, la trame de son premier court métrage de 1969, **The Secret Cinema** (on y observe, treize ans avant **Truman Show**, une secrétaire dont la vie est filmée à son insu puis projetée lors de séances clandestines), et enfin **Scenes from the Class Struggle in Beverly Hills** (1989), sarabande érotique bizarroïde et irrévérencieuse qui ne retrouve que par éclairs la cruauté trash d'**Eating Raoul**.

Signalons, pour compléter, l'importante activité d'acteur (plus de 70 apparitions au cinéma et à la télévision) que mena Bartel en filigrane de ses réalisations, dans la mesure où elle s'inscrit volontairement comme écho à ses propres préoccupations : exhibant son physique grassouillet et rébarbatif, il se complut à incarner une impayable brochette de bougons réactionnaires qu'aurait pu portraiturer Robert Crumb : mafioso amateur de Cole Porter (**Cannonball !**), prof de sciences sadique qui torture les grenouilles (**Frankenweenie** de Tim Burton), portier austère d'un hôtel de luxe (**Série Noire pour une Nuit Blanche**), proviseur de lycée moralisateur (la sitcom *Clueless*)... Mais c'est son vieux compère Joe Dante qui lui offrit ses prestations les plus croquignolettes : le réalisateur stroheimien Erich von Leppe de **Hollywood Boulevard** (1976), Dumont, directeur fouettard de colonie dans **Piranhas** (1978), ou, quintessence de l'esprit «exploitation movies», le docteur spécialiste des maladies vénériennes, héros de **Reckless Youth**, ultime sketch du collectif **Cheeseburger Film Sandwich** (1986).
Cet acharnement à peaufiner méthodiquement une image sournoise et malveillante s'avère d'autant plus attachant que les récentes confidences de Bill Krohn dans *Les Cahiers du Cinéma* nous confirment ce que nous supposions déjà : derrière le faux misanthrope se masquait un vrai philanthrope, capable de reverser une partie des recettes d'**Eating Raoul** à Jim Jarmush, d'héberger et de nourrir des étudiants en cinéma, de résister aux appels du pied des studios. Il est vrai que pour fustiger avec une telle constance les travers du monde pendant plus de 30 ans, il faut avoir du cœur.

Marc BRUIMAUD

Filmographie

1969 - **The Secret Cinema** - 1ère version (court métrage)
1969 - **Naughty Nurses** (court métrage)
1972 - **Private Parts** (ou **Blood Relations**)
1975 - **La Course à la Mort de l'An 2000** (**Death Race 2000** ; en vidéo : **Les Seigneurs de la Route**)
1976 - **Cannonball !** (ou **Carquake**)
1982 - **Eating Raoul**
1982 - ***The Comic Strip Presents*** (série TV : plusieurs épisodes)
1984 - **Not for Publication**
1985 - **Lust in the Dust**
1986 - **The Secret Cinema** - 2ème version (épisode de la série ***Histoires Fantastiques***)
1986 - **The Longshot**
1987 - **Gershwin's Trunk** (épisode de la série ***Histoires Fantastiques***)
1989 - **Scenes from the Class Struggle in Beverly Hills**
1993 - **Shelf Life**

APPARENCES

Jusqu'alors, Robert Zemeckis a plutôt bien négocié son coup. On l'imagine fade, consciencieux et un peu nounours alors qu'il cumule honneurs et cartons, manipule des foules gigantesques et s'affirme comme un des réactionnaires les plus actifs du paysage médiatique. Le paradoxe est même souvent payant. Quand il nous ressert (**Retour vers le Futur**) une hérédité des caractères à la Walt Disney (les fils d'ordure y sont des ordures), ou qu'il démontre les vertus du coup de poing dans la gueule comme levier social, on fait semblant de ne rien voir et on admire le spectacle. Quand il se lance (**Forrest Gump**) dans le révisionnisme de l'histoire américaine la plus récente, à coups de hippies antipathiques, de black panthers fumiers et de malades du sida qui méritent leur sort, on commence à tiquer, sans avoir oublié pourtant de verser sa larme. Quand il entreprend (**Contact**) de détruire 500 ans de progrès cartésien en nous abreuvant d'amulettes new-age, on s'extasie sur la perfection des effets spéciaux. En bref, plus il est salaud et meilleurs sont ses films.
Pensé pour un public de quadragénaires qui sortent en couple, **Apparences** se la joue nettement plus pépère. La plus belle femme au monde (Michelle Pfeiffer) y interprète Claire, une mère récemment esseulée dans une maison de bord de fleuve, à peine remise d'un accident traumatique, et dont le mari travailleur (Harrison Ford) brille par son absence. La voisine de Claire fait généralement du bruit quand elle pleure ou quand elle jouit. Aussi, le jour où elle ne l'entend plus, Claire se persuade qu'il y a eu meurtre dans la villa d'à côté. Et avec toutes ces portes qui claquent, ces portraits qui se brisent et ces cadavres qui apparaissent dans la salle de bain, comment voulez-vous que la pauvre femme au foyer ne vire pas à la parano ectoplasmique ?
De **Fenêtre sur Cour** à **House by the River**, Zemeckis se rêve tour à tour Hitchcock, Lang ou Delmer Daves (même s'il s'apparente plus ici au De Palma de **L'Esprit de Caïn**). Obnubilé plus que de raison par les exigences stylistiques d'un genre qui lui échappe totalement, il en oublie d'injecter le minimum d'investissement émotionnel. Le problème majeur d'Apparences vient donc du manque total d'idéologie répugnante à laquelle nous avait habitué son auteur. Reste, pour passer le temps, un humour involontaire d'une puissance redoutable. Harrison Ford nous refait Alain Chabat dans le sketch «J'coupe du bois». Le compositeur Alan Silvestri fait exploser son orchestre dès qu'un être vivant entre dans le champ (y compris le bon gros Saint Bernard familial), et le tout culmine dans un remake cataleptique du climax de **Liaison Fatale**, où notre Indiana Jones fatigué se lance dans une gestuelle «Fraggle Rock» absolument irrésistible. Seuls les infographistes de *Studio Imageworks* rendent une copie honorable, en nous gratifiant d'une poursuite en voiture (pourtant molle) où s'enchaînent des mouvements de caméra impossibles, jusque là propriété exclusive des films d'animation. Ce qui nous fait au décompte trois plans inutiles mais remarquables sur 2 h 09 d'énigmes du soir pour camps d'ados. Par pitié Robert, fais-nous plutôt un film sur la peine de mort !

Rafik DJOUMI

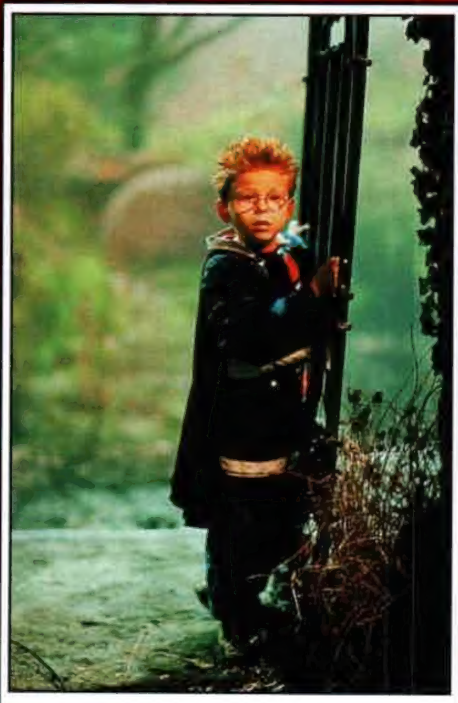
What Lies Beneath. *USA. 2000. Réal.: Robert Zemeckis. Scén.: Clark Gregg. Dir. Phot.: Don Burgess. Mus.: Alan Silvestri. Prod.: Steve Starkey, Jack Rapke & Robert Zemeckis pour ImageMovers et Dreamworks SKG. Int.: Michelle Pfeiffer, Harrison Ford, Diana Scarwid, Joe Morton, James Remar, Miranda Otto, Amber Valetta, Katharine Towne, Victoria Birdwell... Dur.: 2 h 09. Dist.: UFD. Sortie le 13 septembre 2000.*

LA FAMILLE FOLDINGUE

Eddie Murphy, quoi qu'on en pense, est un acteur drôle. Suffit de le voir s'en prendre à Bill Cosby dans son one-man show **Raw** (imparable !) ou balancer sa fameuse réplique «Je te pisse à la raie !» (encore plus imparable !) dans n'importe quel **Golden Child** de mauvais augure pour s'en rendre compte. Son humour très cynique, définitivement eighties, lui aura d'ailleurs valu quelques années de trou au purgatoire du box-office. Le succès faramineux du **Professeur Foldingue**, une auto-critique masquée et émouvante, teintée d'un humour scato parfois salvateur, lui avait permis de revenir sur le devant de la scène. Pour cette suite, le spectateur se trouvait alors en droit d'exiger de sa star préférée qu'elle passe à la vitesse supérieure. Que dalle ! Même si l'intrigue se concentre surtout sur la famille Klump (entièrement interprétée par Eddie), elle reprend basiquement la trame du premier épisode. Pourquoi changer une formule qui rapporte 140 millions de dollars !
Ainsi, Sherman Klump inventer un élixir de jouvence susceptible de lui rapporter des millions. Son alter-ego Buddy Love, caché dans son subconscient, fait une percée et tente de s'approprier la formule. Cette même formule tombe dans les mains de Papa Klump qui s'en sert pour retrouver sa virilité perdue. Quand à Mémé Klump, sa libido ne l'a toujours pas quittée puisqu'elle fantasme à mort sur Buddy (son petit-fils caché quand même, bravo les scénaristes !) et rêve de lui faire une turlutte sans dentier (rebravo !). Dans cet impensable micmac scénaristique, Sherman va devoir contrer son double, reconquérir sa bien-aimée Denise (Janet Jackson) et empêcher sa régression intellectuelle qu'une extraction de quelques-unes de ces cellules d'ADN est en train de provoquer...
Partant du principe que la scène la plus populaire du **Professeur Foldingue** reste celle du repas familial qui tourne en concours de pets (un grand moment, ceci dit), Eddie Murphy truffe son véhicule de bruits suspects, d'odeurs tenaces, de calbuts troués et de renvois malpolis. Soit... Mais dans l'enveloppe d'un «film de famille pour samedi après-midi à combler», le traitement ne permet pas d'aller très loin dans le vulgos incontrôlable. Tout cela reste donc très mou. Pire encore, la fibre émotionnelle (ici une fabuleuse scène ratée où Sherman devient un gentil demeuré) est passée au broyeur du cynisme de la star qui n'est plus, à ce jour, en quête de rédemption financière. En gros, Eddie Murphy pense juste pouvoir nous contenter avec ses problèmes gastriques... Hey, on n'est pas des mouches à merde, mec !

Stéphane MOÏSSAKIS

Nutty Professor 2 : The Klumps. *USA. 2000. Réal.: Peter Segal. Scén.: Barry W. Blaustein, David Sheffield, Paul Weitz et Chris Weitz. Dir.Phot.: Dean Semler. Mus.: David Newman. SPFX.: Rick Baker, Double Negative et C.O.R.E Digital Pictures. Prod.: Brian Grazer pour Imagine Entertainment. Int.: Eddie Murphy, Janet Jackson, Larry Miller, John Ales, Richard Gant, Jamal Dixon, Chris Elliott... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 46. Sorti le 30 août 2000.*



LE PETIT VAMPIRE

Le petit Tony Thompson (Jonathan Lipnicki), 9 ans, a bien du mal à s'adapter à l'Ecosse, son nouveau pays d'adoption où son père supervise des complexes touristiques en construction. Différent des autres enfants, il rêve la nuit de vampires et pense même en être un. Un soir qu'il s'amuse seul à la maison, il fait la connaissance de Rudolph, un véritable vampire âgé de 9 ans lui aussi. Ce dernier est affaibli par la faim et Tony entreprend de lui sauver la peau. Il n'en faut pas plus pour sceller leur amitié. Mais Tony est embarqué dans une aventure «incroyable» qui le place en sauveur de la race vampire (qui a décidé de ne plus s'attaquer aux humains !), puisqu'il est le seul à pouvoir dénicher l'amulette qui permettrait aux seigneurs de la nuit de retrouver forme humaine...
Avec un nom comme celui d'Uli Edel (**Dernière Sortie pour Brooklyn**, **Body** avec Madonna) à la réalisation, on pourrait penser que le projet se paye des allures de conte pour enfants à consonance sombre et déviante. Une transposition sur pellicule de l'univers de Grimm en somme. Il y a bien une scène de flash-back dans **Le Petit Vampire** qui rappelle l'univers de la *Hammer*. Cruellement baroque, formellement magnifique et intense, elle dure environ une minute. Reste donc une heure trente de vaches volantes, d'autochtones saouls, de parents concernés mais compréhensifs, de gags éléphantesques à base de bouses (volantes aussi) de vaches et on en passe... On essaie de se raccrocher à l'habituel jeu cabotin de Richard E. Grant (mais si, le bad guy d'**Hudson Hawk** !). Problème : ici, il ne cabotine pas! On se dit aussi que le projet ne vire pas à l'infantilisme absolu, mais à ce niveau de futilité scénaristique et formelle, qu'est-ce que ça change ?

Stéphane MOÏSSAKIS

The Little Vampire. *USA/Allemagne/Hollande. Réal.: Uli Edel. Scén.: Karey Kirkpatrick, Nicholas Waller & Larry Wilson d'après le roman d'Angela Sommer-Bodenburg. Dir. Phot.: Bernd Heinl. Mus.: Nigel Clarke & Michael Csanyi-Wills. Prod.: Richard Claus pour Cometstone Pictures/Comet Films/Avrora Media/Stonewood Communications/Davis Films. Int.: Jonathan Lipnicki, Richard E. Grant, Jim Carter, Alice Kridge, Rollo Weeks, Dean Cook... Dur.: 1 h 31. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 25 octobre 2000.*

La Vache qui Voulait Sauter par-dessus l'Eglise.

ON N'EST PAS DES SAUVAGES

Depuis plus de cent ans, donner vie à des natures mortes n'est plus un rêve. Grâce à l'utopie des frères Lumière, le cinéma et la télévision ont bouleversé notre perception du monde. Pourtant, les deux génies français n'ont pas inventé l'art du mouvement en deux dimensions. Le premier film fut un dessin animé... La diversité de ce media est célébrée dans la série de courts métrages nommée **On n'est pas des Sauvages**. Peintures et encres sur papier, photocopies, ordinateur en 2D, en 3D, pâte à modeler, marionnettes, figurines de plastique, pixillation... se télescopent joyeusement sur cette bande pour stimuler notre fantaisie. Pendant quarante minutes, six récits surréalistes et diablement créatifs posent la question de la supériorité de la suggestion (l'animation) sur la démonstration (le cinéma «live»). D'un côté, la liberté épouse l'imagination, de l'autre, la vérité paraît unique et figée. Anticonformiste, volontairement en marge de la production actuelle, **On n'est pas des Sauvages** appelle donc un public des extrêmes : soit cultivé (friand de nouvelles expériences), soit candide (capable d'apprécier l'originalité).

Dans **Carnavallée**, des hommes étranges et couronnés évoluent au rythme d une musique fantasque sur des décors bleus et rouges peuplés d'étoiles. **Z. de M.** confronte un petit zèbre privé de rayures à la moquerie et à l'humiliation. **On n'est pas des Sauvages** montre un caméléon avide d'aventures discutant au téléphone avec son collègue lévrier, un pourfendeur de lapin mécanique complotant pour en choper un vrai. **Le Cyclope de la Mer** parle de solitude et de différence avec un esprit poétique qui agit merveilleusement à contretemps. **La Vache qui Voulait Sauter par-dessus l'Eglise** passe sa vie à duper l'ordinateur et le cyclope métallique pour, après chaque tentative avortée, se manger le mur du clocher. Enfin, **Dernière Invention** est une variation sur le thème de la révolte des machines, portée par une mise en scène astucieuse que seule la pixillation permet de développer.

Vous l'aurez compris, ce mystérieux OVNI va inquiéter les fans de publicité habitués à consommer des images standardisées. On ne risque pourtant pas l'indigestion en savourant ce délicieux assortiment de films rares et légers. Bien qu'ils ne représentent pas le meilleur de la production, ces courts métrages ont pour la plupart été récompensés dans les festivals européens. A l'occasion de leur diffusion sur grand écran, saluons l'audacieux travail d'exploration d'un distributeur (*Cinéma Public Film*) qui offre aux vampires des salles obscures du sang neuf.

Bertrand ROUGIER

***Carnavallée**. France. 1998. Réal.: Aline Ahond. Dur.: 4 mn 47. **Z. de M**. France. 1997. Réal.: Pero & Ravi. Dur.: 3 mn 30. **On n'est pas des Sauvages**. France. 1998. Réal.: Marie-Christine Perrodin. Dur.: 6 mn **Le Cyclope de la Mer**. France. 1998. Réal.: Philippe Julien. Dur.: 13 mn. **La Vache qui Voulait Sauter par-dessus l'Eglise**. France. 1997. Réal.: Guillaume Casset. Dur.: 7 mn 18. **Dernière Invention**. France Réal.: Laurent Berthollier. Dur.: 8 mn. Dist.: Cinéma Public Films. Sorti le 13 septembre 2000.*

MORCEAUX CHOISIS

Tex (Woody Allen), un gentil petit boucher texan en a marre que sa femme Candy (Sharon Stone) le trompe avec tout les bouseux du coin. Tranquillement, il la tue, la découpe et décide de se débarrasser des morceaux en partant les enterrer dans le désert. Sur le chemin, il perd pourtant une des mains de sa belle. Une main figée dans le dernier geste d'amour dont cette dernière a fait preuve à son mari. On vous laisse deviner... Quoi qu'il en soit, Tex est dans le pétrin puisqu'une aveugle tombe sur ce morceau anatomique et retrouve aussitôt la vue. Criant au miracle, elle est persuadée d'avoir touché la main de la vierge. L'affaire fait grand bruit, et le Père Leo (David Schwimmer), fou amoureux de la prostituée Desi (Maria Grazia Cucinotta), transforme son village en endroit touristique pour pèlerins en manque de visions. Avant que le shérif Bobo (Kiefer Sutherland) ne lui mette le grappin dessus, Tex se doit de récupérer la main de Candy, une pièce à conviction très embarrassante pour lui. Pendant ce temps, les miracles s'enchaînent...

Avec un casting pareil, on pourrait penser que l'ingéniosité du script, la drôlerie des situations, la finesse des gags ou encore la personnalité du réalisateur (déjà responsable des **Vendanges de Feu**, on l'applaudit...) valent le coup de jeter un œil sur ce «petit film sans prétention». Et bien non ! Car il n'y a rien de tout ça dans **Morceaux Choisis**. On le sait, la comédie est l'un des genres les plus subjectifs du cinéma, et Alfonso Arau commet toutes les bourdes qu'un «réalisateur de comédies drôles» se doit d'éviter. Il fait surjouer ses acteurs (mention «autre» à Fran Drescher, ici une curetonne d'enfer !), utilise les focales les plus extravagantes (et les plus inutiles), se permet d'énoncer lourdement un message qui vire tranquillement à la leçon de catéchisme (histoire de ne pas rester «sans prétention») et plombe très vite le capital sympathie qu'un tel projet aurait pu engendrer. Et Woody dans tout ça ? Que ses fans se rassurent, il a bien une ou deux blagues juives dans son répertoire, et autant dire qu'il ne se prive pas pour les balancer...

Stéphane MOÏSSAKIS

***Picking up the Pieces**. USA. 2000. Réal.: Alfonso Arau. Scén.: Bill Wilson. Dir. Phot.: Vittorio Storaro. Mus.: Ruy Folguera. Prod.: Paul L. Sandberg pour Comala Films Productions/Kushner-Locke Productions/ Ostensible Productions. Int.: Woody Allen, Maria Grazia Cucinotta, Cheech Marin, David Schwimmer, Kiefer Sutherland, Lou Diamond Phillips, Sharon Stone... Dur.: 1 h 31. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sorti le 30 août 2000.*

X-MEN

Rares sont les films qui parviennent à faire oublier leurs défauts pour imposer leurs qualités. **X-Men** est de cette trempe. Bien qu'il s'attaque à l'adaptation d'un éminent comics (avec tous les codes visuels que cela implique), le film n'a pas la forme du blockbuster adrénalisant que l'on redoutait tous de voir. Pas de scène d'action explosive tous les quarts d'heure, pas de fondu au noir permettant de placer les coupures commerciales lors d'un prochain passage télé, et pas de sidekick aux gags pouilleux censés détendre l'atmosphère. Nos habitudes de spectateur lambda venant s'éclater un samedi soir s'en trouvent bien chamboulées. **X-Men** n'est pas un produit de consommation à l'usage des kids, c'est un vrai bon film ! De ceux qui ne sont pas fait pour exploser le record pyrotechnique de l'année précédente mais qui risquent tout simplement de s'imposer, au fil des ans, comme des classiques incontournables.

On doit cette réussite à deux hommes : Tom DeSanto et Bryan Singer. Le premier est producteur et scénariste (non crédité), le second est réalisateur. Le premier se concentre sur l'histoire et les personnages et surprise (pas tant que ça, en fait...), le second aussi. Le film souffre peut-être d'une mise en forme banale, d'un manque de scènes d'action flagrant, mais c'est pour mieux mettre en valeur l'incroyable richesse scénaristique d'un script qui respecte l'essence «adulte» du comics dont il s'inspire. De la présentation des personnages (onze persos en vingt-cinq minutes, record !) incroyablement précise et jouissive (Wolverine fait de l'ultimate fighting !), au sub-plot concernant l'ignoble sénateur Kelly, le dynamic duo s'attache à normaliser les situations et à crédibiliser leurs mutants, rejetés par une société qui voit en eux une menace plutôt qu'un bienfait. **X-Men** le film ne crée donc pas un univers parallèle dans lequel se battent quinze types aux collants moulants et aux pouvoirs surhumains, il se déroule dans notre univers, tout simplement. L'approche la plus crédible est finalement la plus payante, avec pour effet premier une forte implication émotionnelle indispensable à la réussite du projet. On en vient donc à espérer la suite au plus vite (le mois prochain, comme pour les comics !), et on classe tranquillement **X-Men** au rang des **Blade**, **Batman**, **Superman** et autres icônes de la sub-culture comics qui ont réussit à négocier leur passage sur celluloïd. Yihaa !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Réal.: Bryan Singer. Scén.: David Hayter d'après une histoire de Tom DeSanto et Bryan Singer basée sur des personnages créés par Stan Lee. Dir. Phot.: Newton Thomas Sigel. Mus.: Michael Kamen. SPFX: Digital Domain (effets visuels) et FX Smith Inc. (maquillages). Prod.: Lauren Shuler Donner et Ralph Winter pour Twentieth Century Fox/Marvel Entertainment Group. Int.: Hugh Jackman, Patrick Stewart, Ian McKellen, Famke Janssen, James Mardsen, Halle Berry, Anna Paquin, Tyler Mane, Ray Park, Rebecca Romijn-Stamos, Bruce Davidson... Dist.: UFD. Dur.: 1 h 44. Sorti le 16 août 2000.

URBAN LEGEND 2
COUP DE GRÂCE

Chaque année, la prestigieuse Alpine Film School décerne un prix récompensant son élève le plus doué. Réaliser des longs métrages mémorables dans la cour du campus devient donc, un semestre durant, le passe-temps des étudiants qui se dépensent à «sang pour sang» pour conquérir leur visa hollywoodien. La jolie Amy Mayfield (Jenny Morrison) cherche à décrocher le Graal en développant un script inspiré par une «légende urbaine» relative à une série de meurtres commis dans l'enceinte de l'université. Le vilain tueur masqué va évidemment en profiter pour récidiver...
Urban Legend 2 est, vous l'aurez compris, un film s'inscrivant dans la lignée des néo-slashers pour adolescents. Plagiat débile de **Scream 3**, le film flirte avec l'horreur et la subtilité sans jamais parvenir à les embrasser. Frustré et visiblement traumatisé par des poupées russes sacrément vicieuses, le réalisateur John Ottman (ex-monteur et compositeur attitré de Bryan Singer) s'acharne

à imbriquer des films les uns dans les autres comme un vrai forcené ! Cette stratégie ayant comme conséquence d'augmenter le niveau de ses ambitions thématiques au-delà des limites qu'il peut maîtriser, il égrène tel un petit Poucet un chapelet de poncifs et d'incohérences prenant rapidement des proportions inquiétantes. Les amateurs de grands frissons seront bien avisés d'essayer d'en profiter car, exception faite d'une scène à ce point gore et répugnante qu'elle doit provenir d'une autre bobine, ils n'auront pas souvent l'occasion de s'éclater.

Pour une bande n'appartenant pas à la catégorie des parodies, il faut reconnaître qu'**Urban Legend 2** accomplit un exploit : n'utiliser aucun concept inédit pendant près de 100 minutes. Version assagie de **Cut** (le scénariste Silvio Horta a recopié le synopsis de Dave Warner), recyclage honteux des lieux communs hitchcockiens, le récit se contente de véhiculer des images obsolètes (voir la scène «**Blair Witch** du pauvre» tournée dans le parc jouxtant la faculté) en espérant qu'il se produise quelque chose à l'écran. Ce vœu pieu est exaucé une fois seulement, lorsqu'un apprenti technicien bien barré s'exclame : «Fuck George Lucas», et que son compère fait le signe de croix en lui rétorquant : «Tu vas pourrir en enfer, mon gars». Malheureusement, loin de s'orienter vers la comédie potache déjantée ou l'humour au second degré, le film, desservi par des acteurs sans charisme, demeure insipide et moraliste (même dans ses rêves, l'héroïne conserve sa culotte pour faire l'amour !?). En dépit de ces griefs, ce **Porky's** bourgeois demeure le film d'une révélation. Gaspillant les rares idées de son script, faisant preuve de prétention, effectuant un choix de carrière désastreux (refuser de travailler sur **X-Men**), John Ottman a levé l'ambiguïté planant au sujet de la filiation d'**Usual Suspects**. En réalisant **Urban Legend 2 : Coup de Grâce**, il a automatiquement renoncé à ses droits au profit de Bryan Singer qui, désormais, peut sereinement assumer sa paternité...

Bertrand ROUGIER

Urban Legends : Final Cut. *USA. 2000. Réal. et Mus.: John Ottman. Scén.: Silvio Horta, Paul Harris Boardman & Scott Derrickson. Dir. Phot.: Brian Pearson. Prod.: Michael McDonnell & Neal H. Moritz pour Original Film/Phoenix Pictures. Int.: Joey Lawrence, Jennifer Morrison, Matthew Davis, Anson Mount, Eva Mendez, Jessica Cauffiel... Dist. Columbia TriStar Films. Dur.: 1 h 38. Sortie le 11 octobre 2000.*

L'ELUE

Infirmière dévouée, Maggie O'Connor (Kim Basinger) mène une vie bien sage de célibataire résignée. La solitude et l'amertume rythment son existence jusqu'au jour où sa sœur Jenna (Angela Bettis), une jeune toxicomane insurgée, lui abandonne son nouveau-né, la mignonne Cody (Holliston Coleman). Au fil des ans, d'inquiétants signes d'autisme se déclare chez la petite-fille qui, parallèlement, découvre sa vocation : accomplir des miracles et faire tourner en bourrique les émissaires sataniques...
Basé sur le roman de Cathy Cash Spellman, un livre décrit comme une tentative désespérée pour débaucher les ménagères américaines, **L'Elue** se situe logiquement dans un non-lieu de cinéma : œuvre moraliste ré-interprétant les saintes écritures, thriller mou, fable ésotérique aux certitudes bourgeoises, film d'épouvante coquet... Enième variation sur le thème de «la fin des temps», ce récit de «catholixploitation» reproduit grossièrement les poncifs exhibés dans **Rosemary's Baby**, **L'Avocat du Diable** et **Sixième Sens**. Résultat : un melting-pot mielleux cuisiné à la guimauve. **L'Elue** affiche comme unique

ambition de redorer le blason d'un réalisateur disgracié et d'une vieille star en quête de dignité depuis son «oscarisation» (**L.A. Confidential**). Placide, terne, éteinte, Kim Basinger se contente pourtant de fixer la caméra de ses grands yeux béats avec la sincérité d'un mormon fataliste. De sa prestation, on retiendra toutefois une réplique : «Je veux bien envoyer mon enfant dans un établissement catholique si l'enseignement n'est pas trop religieux». Ben voyons ! A la décharge de l'actrice, comme à celle de Rufus Sewell (Eric Stark, l'émissaire du démon) et de Jimmy Smits (John Travis, le gentil flic), un scénario fourmillant d'incohérences n'a pas permis aux interprètes de s'investir totalement dans leur rôle. Christina Ricci ne fait qu'une courte apparition, mais elle seule parvient à capter l'attention des spectateurs en exprimant la détresse de son personnage avec fierté et sensualité. La bonne idée du script, présenter la psychiatrie et ses dérivés (les cultes New-Age) comme autant de remèdes contre la religion, est donc gâchée. Feignant, Chuck Russell (**Freddy III**, **Le Blob**, **The Mask**, **L'Effaceur**) se contente de jouer avec le charisme de ses comédiens et quelques images d'Epinal bien photographiées. Complaisamment, il laisse à Dieu (les producteurs hollywoodiens vont bientôt lui verser des royalties) le soin de résoudre les enjeux dramatiques de son récit. Bienveillant, ce dernier protège les bons et punit les méchants (sic). Le film glisse donc lentement du thriller vers le conte de fée édifiant (la drogue, c'est mal). Ainsi, **L'Elue** s'inscrit dans la lignée des contes fantastiques faussement effrayants dont raffolent les grands enfants mystiques, les petits garnements téméraires et les catéchistes fanatiques. Par contre, cette version positive et lénifiée de **La Malédiction** risque de déclencher l'hilarité des cinéphiles intrépides qui visionnent **L'Exorciste** et sa suite avant de plonger dans les bras de Morphée.

Bertrand ROUGIER

Bless the Child. *USA. 2000. Réal.: Chuck Russell. Scén.: Tom Rickman, Clifford & Ellen Green d'après le roman de Cathy Cash Spellman. Dir. Phot.: Peter Menzies Jr. Mus.: Christopher Young. SPFX : MVFX (visuels) et Keith Vanderlaan's Captive Audience Productions (maquillages). Prod.: Mace Neufeld pour Icon Entertainment International/ Paramount Pictures. Int.: Kim Basinger, Jimmy Smits, Rufus Sewell, Angela Bettis, Holliston Coleman, Christina Ricci... Dist.: SND. Dur.: 1 h 43. Sortie le 18 octobre 2000.*

COLLECTORS RENDEZ-VOUS

Les 28 et 29 octobre prochains, la librairie Arkham organise la seconde convention consacrée à la science-fiction et à tous les univers du fantastique. Comme l'an passé, le public pourra y découvrir des dizaines de stands proposant tous les comics, livres et objets se rapportant à leur passion. Les revendeurs français et internationaux devraient aussi pouvoir satisfaire à la fois les curieux et les collectionneurs les plus exigeants. Mais une convention n'est pas seulement un lieu où il est bon de venir faire son marché. C'est aussi l'occasion de pouvoir rencontrer ses idoles. Et cette année, la liste des invités promet de réveiller le chasseur d'autographes qui sommeille en chacun de vous. Ainsi, le «Collectors Rendez-Vous» accueillera Doug Bradley himself, l'acteur fétiche de Clive Barker, qui vous a fait frissonner dans le rôle du Cénobite Pinhead dans la saga **Hellraiser** (voir entretien p. 44). Les fanatiques de **Star Wars** ne seront pas en reste, puisque William Hootkins, le malchanceux pilote de X-Wing Jet Porkins, et Jeremy Bulloch, le meilleur chasseur de prime de la galaxie, alias Boba Fett, seront présents.

Au «Collectors Rendez-Vous», il n'y a pas que le cinéma qui a droit de cité. Il sera donc aussi possible d'y croiser des auteurs de comics américains venus rencontrer leurs fans sur le stand de *Comic Box*, le magazine de la BD US qui monte. Brian Hitch, qui vient de quitter l'excellent titre «The Authority» (un digne successeur des «Gardiens» d'Alan Moore) pour se consacrer à la «Justice League», Gary Frank, le dessinateur de «Kin», mais aussi de «Hulk», «Gen13» et «Midnight Nation» (ce dernier sur un scénario en béton de J.M. Straczynski), et l'incomparable Travis Charest, sans doute le plus doué des illustrateurs de la génération Image, dont on a pu admirer le talent sur «X-Men», la nouvelle série «Wildcats» ainsi que d'innombrables couvertures. Enfin, n'oublions pas la présence de Bill Morrison, le dessinateur des mythiques comics «Simpsons» et «Futurama».

Pour faire face à cette invasion anglo-saxonne, un représentant de poids de la production francophone s'imposait. C'est pourquoi Philippe Druillet sera aussi de la partie, venant dédicacer l'album du retour pour le moins attendu de Lone Sloane. Les amateurs de littérature SF/Fantastique se rabattront sur une imposante tablée réunissant, en autres, Graham Masterton, Pat Cadigan, Colin Greenland, Chris Fowler, Laurent Kloetzer et Bernard Werber.

Comme l'an passé, le «Collectors Rendez-Vous» se tiendra dans le cadre prestigieux de la salle Wagram, et l'ambiance promet d'être tout aussi intense. De nombreuses animations surprises viendront ponctuer le week-end, à commencer par l'indispensable concours de déguisements qui permettra aux participants de repartir avec des cadeaux et qui ne manquera pas de laisser à tous le souvenir de deux jours de folie !

COLLECTORS RENDEZ-VOUS : samedi 28 octobre (14 h - 20 h) et dimanche 29 octobre (10 h - 19 h) à l'Espace Wagram, 39 avenue de Wagram 75017 Paris. Pour tous renseignements : Librairie Arkham, 15 rue Soufflot 75005 Paris. Tél: 01 40 51 82 55.

LES 101 MONSTRES RINGARDS

Après les 101 Inventions Japonaises Inutiles et Farfelues, un nouvel ouvrage tout aussi inutile et farfelu : LES 101 MONSTRES RINGARDS, ou le guide pratique des créatures les plus super top moches.

Origines, mœurs, pouvoirs spécifiques, projets personnels, nourriture préférée, manies sexuelles, plus l'avis judicieux du Dr. Mad et surtout... «le geste qui sauve en cas de rencontre», ou les moyens de s'en débarrasser.

Par l'auteur des CRAIGNOS MONSTERS, le livre de chevet indispensable sur l'étagère de vos WC.

90 F (+ 16 F de port), par chèque ou mandat-cash, à Mad Movies, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

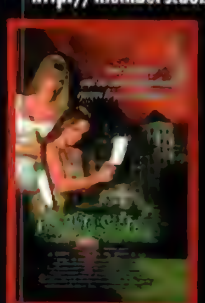
UNCUT MOVIES

présente

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES



"TROMA, la société de production la plus déjantée du monde a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !"

"BACK FROM THE DEAD est le film gore le plus délirant que l'on ait vu depuis *BAD TASTE* et *BRAIN DEAD*. Une œuvre de pure folie à ne manquer sous aucun prétexte... à condition d'avoir l'estomac bien accroché !"

"Un spectacle strictement réservé aux amateurs de hard-gore. A voir avec un sac à vomi à portée de main."

- Ciné Live

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES

❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD

Ci-joint mon règlement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en colissimo suivi.

TOUS AUX MANIFS !

■ Le cinéma Katorza (3 rue Corneille, 44000 Nantes) organise tous les samedis à minuit des séances spéciales au tarif unique de 29 F. Au programme, plein de bonnes choses comme **Supervixens**, **Massacre à la Tronçonneuse**, **La Baie Sanglante**, **Il Etait une Fois en Chine**... Rens. au 02 51 84 90 60.

■ Le cinéma Marcel Pagnol (9 rue Victor Hugo, 30220 Aigues-Mortes) accueillera du 29 septembre au 1er octobre la 4ème édition d'Ecran Libre, Festival Jeune Cinéma et Vidéo, avec compétition de courts métrages et animations diverses. Rens.: 04 66 53 74 99.

■ Le Musée d'Orsay (62 rue de Lille à Paris) organise du 13 octobre au 5 novembre une rétrospective (très complète) Tod Browning. Programmation disponible sur place.

■ Valenciennes accueillera du 22 au 24 novembre la deuxième édition des Rencontres Européennes de la Jeune Création Numérique. Pour tout savoir sur cette manifestation en l'honneur de l'image de synthèse, on se renseigne au 03 27 28 40 42.

■ Le Centre Pompidou (place George Pompidou, 75004 Paris) à l'heure du fantastique avec, du 18 au 30 octobre, «Fantastique et imaginaire : des **Chaussons Rouges** à **Excalibur**» et, du 14 novembre au 11 décembre», «Horreur et épouvante : hommage à la *Hammer*». Informations au 01 44 78 12 33, sur 36 15 Beaubourg ou sur www.centrepompidou.fr.

■ Le ciné-club «Par Delà les Images» (7 bis rue de la Mairie, 92320 Châtillon) fête le troisième anniversaire de sa «Nuit Halloween». Le 28 octobre à minuit seront projetés, en version originale siouplaît, **The Ugly**, **Vampires** (de Carpenter) et **Carrie au Bal du Diable**. 80 F la nuit, 60 F pour les personnes déguisées. Rens. au 01 42 53 72 57.

■ La Cinémathèque Grands Boulevards (42 Bd de Bonne Nouvelle, 75010 Paris) propose toujours ses soirées BIS le vendredi à 20 h. Le 29 septembre, «Deux chefs-d'œuvre de Inoshiro Honda» avec **Matango** et **L'Homme H**. Le 6 octobre, «Fernando Di leo, le spécialiste du polar italien» avec **Milan Calibre 9** et **Le Boss**. Le 27 octobre, «Ma tête à couper» avec **La Femme Nue et Satan** et **Madmen of Mandoras** (ou **They Saved Hitler's Brain**). Ajoutez à cela, du 11 au 29 octobre, une rétrospective Jack Arnold, réalisateur de l'inoubliable **Homme qui Rétrécit**.

Joe la Manif

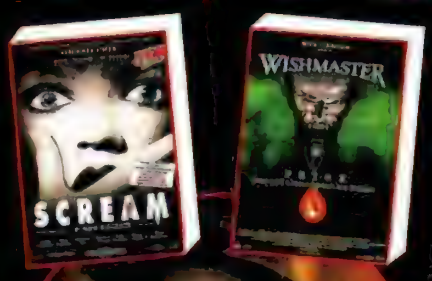
AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moissakis. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	DA	RD	DG	VG	SM	JPP
Apparences		0				
Destination Finale	3	4	4	2	4	3
La Famille Foldingue					0	
Furia		1	5	4	4	
Galaxy Quest	4	3	4		3	4
Gemini	4	5	5			
L'Homme sans Ombre	3	5	5	4	4	5
Pitch Black	5	5	6	3	5	4
The Nameless			5		4	4
Scary Movie	4	4	5	4	4	4
Supernova			1		1	
The Cell	4		6	4	3	
Urban Legend 2			2			
X-Men	5	6	4	5	4	

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.
Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.



photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 1.000 photos glacées N&B ou Couleurs, 13x24 cm (15 F pièce) = 31,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 ou le DVD de **JIN-ROH**, la superbe fable futuriste de Hiroyuki Okiura.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, l'affichette 40 x 60 de **LA FIN DES TEMPS**, **SHANGHAÏ KID** ou **WISHMASTER**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* qui manque cruellement à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

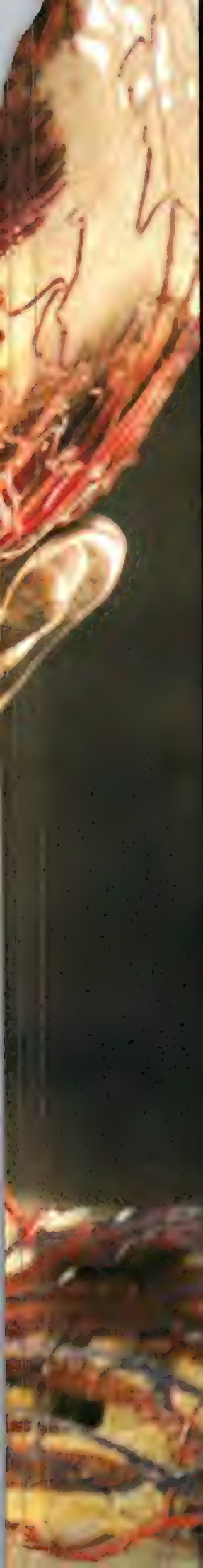
Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

La première étape de la disparition de Sebastian Caine, écorché vif sur le chemin de l'invisibilité...



L'HOMME SANS OMBRE

retour aux instincts basiques

PAUL VERHOEVEN

LA CHAIR ET LE SANG, ROBOCOP, TOTAL RECALL, BASIC INSTINCT, SHOWGIRLS, STARSHIP TROOPERS... La carrière hollywoodienne de Paul Verhoeven aura été au moins aussi agitée que ses débuts aux Pays-Bas, marqués notamment par SOLDIER OF ORANGE, SPETTERS et LE QUATRIÈME HOMME. Le refus des instances hollandaises de lui accorder des subventions

poussa en effet le cinéaste à s'exiler aux Etats-Unis où, rapidement, la sortie de chacun de ses films fut l'occasion d'un grand lynchage médiatique. L'HOMME SANS OMBRE n'y a pas échappé, mais Paul Verhoeven peut se consoler avec des résultats plus que corrects au box-office, le replaçant dans la catégorie des «réalisateurs rentables».

Avant de démarrer *L'Homme sans Ombre*, vous restiez avec *Showgirls* et *Starship Troopers* sur deux échecs à la fois financiers et critiques. Comment avez-vous vécu cette période et avez-vous craint un moment pour votre carrière à Hollywood ?

Pour les conséquences éventuelles sur la suite de ma carrière, je ne me suis pas vraiment inquiété. Par contre, d'un point de vue critique, c'était très difficile. Aux Etats-Unis, les gens continuent de me reprocher ces deux films. A leur sortie, **Starship Troopers** a rencontré beaucoup de résistance de la part de la presse américaine et **Showgirls** a été attaqué sur ma soit-disant obsession du sexe, un argument qu'on retrouve d'ailleurs dans de nombreux papiers sur **L'Homme sans Ombre**. Je ne sais vraiment pas comment échapper à cette image qu'ont les journalistes de moi. Vous savez, mes films sont toute ma vie, et ça ne m'amuse pas qu'ils soient aussi mal reçus.

Vu d'Europe, où vous bénéficiez quand même d'un a priori favorable, on a l'impression que votre œuvre est régulièrement réévaluée aux Etats-Unis. Pensez-vous d'une certaine façon travailler pour le futur ?

C'est malheureusement impossible. Si vos films n'ont aucun succès lorsqu'ils sortent au cinéma, vous ne pourrez pas continuer à en faire. Je ne travaille donc pas pour le futur, même si j'ai toujours espéré que mes films ne disparaîtraient pas, qu'il en resterait quelque chose. J'espère que dans quelques années, les gens qui ne les avaient pas appréciés au cinéma pourront les regarder chez eux sans s'énerver ! Il y a un film de Jean Renoir que j'adore, c'est **La Règle du Jeu**, un pur chef-d'œuvre dont l'ambition reste intacte soixante ans après sa réalisation. La manière dont les personnages sont traités et l'intelligence avec laquelle Renoir gère la promiscuité, par exemple, sont tout à fait exemplaires. Je crois savoir que le film n'a eu aucun succès, n'est-ce pas ?

Non seulement il n'a pas marché, mais il n'a pas reçu de bonnes critiques non plus.

Eh bien aujourd'hui, on peut revoir **La Règle du Jeu** avec un plaisir énorme parce qu'il continue de dire quelque chose de juste à propos de notre société. Voilà, c'est le cinéma que j'aime. Avec un peu de recul, je peux donc supporter les mauvaises critiques même si ça n'aide pas à avancer. Par contre, je ne peux pas commencer soudainement à croire à ce cinéma basique qui n'est fait que pour divertir. Certains de mes films sont plus divertissants que d'autres, mais ça n'est pas le pur divertissement que je recherche. Bien sûr, l'industrie de cinéma aux USA est aujourd'hui largement orientée vers le divertissement et rien d'autre, avec des produits qui ne sont pas censés poser trop de questions, ni dresser de perspectives trop ambitieuses. Ne pas suivre cette tendance, c'est quelque part dangereux à Hollywood. Peut-être est-il temps pour moi de rentrer en Europe. Je commence à y penser.

Mais si vous venez en Europe, vous retrouverez les budgets de vos débuts...

Ça n'est pas un problème. Quand je travaillais en Hollande, mes films coûtaient quelques millions de dollars, et je ne crois pas que... Enfin, bien sûr, ça impose de faire un autre genre de films, parce que vous ne pouvez pas réaliser **Starship Troopers** en Europe. Mais pour faire des films psychologiques par exemple, vous n'avez pas besoin de budgets énormes. Ces derniers mois, il y a une vingtaine de films de Bergman qui sont sortis en vidéo aux Etats-Unis. J'ai commencé à les étudier, après les avoir évidemment visionnés pour mon simple plaisir. Eh bien, je préfère ça à tout ce que je vois en ce moment aux USA, parce que ça parle de choses qui me paraissent importantes aujourd'hui : la vie, la mort... La plupart des films américains sont techniquement parfaits et très professionnels, mais d'un point de vue thématique, franchement, ils m'intéressent très peu.

***L'Homme sans Ombre* a ceci de commun avec *RoboCop* qu'il semble avoir été conçu en priorité pour le public adolescent.**

Quand **RoboCop** est sorti, il a tout de suite très bien marché chez les jeunes. Mais petit à petit, il a fini par trouver un public plus adulte. Peut-être qu'il arrivera la même chose à **L'Homme sans Ombre**. Au premier abord, **RoboCop** raconte l'histoire d'un super-flic qui botte le cul de tout le monde. Mais le film ne s'arrête pas là, il a d'autres raisons d'être. A mon sens, **RoboCop**

L'HOMME SANS OMBRE

■■■ est avant tout un commentaire ironique sur les USA, et avec le recul, c'est ce que le public adulte semble aujourd'hui apprécier. Pour **L'Homme sans Ombre**, c'est la même chose. Si on le regarde de façon superficielle, ce n'est qu'un thriller à suspense avec une fin horrible. Mais si on y prête davantage d'attention, on s'aperçoit que le personnage interprété par Kevin Bacon, Sebastian Caine, se transforme au cours du récit pour devenir maléfique. On ne peut pas dire que ce soit un concept très américain ! Je crois donc que **L'Homme sans Ombre** est condamné à porter l'étiquette «thriller horrifique» pendant un moment. A sa sortie, les critiques ont même écrit qu'ils trouvaient incroyable que le réalisateur de **Starship Troopers**, ce film à plusieurs niveaux d'interprétation, puisse signer un truc comme **L'Homme sans Ombre**. Mais quand **Starship Troopers** est sorti, les journalistes ne parlaient pas du tout des différents niveaux d'interprétation : pour résumer, ils trouvaient le film nul ! J'espère donc que **L'Homme sans Ombre** sera lui aussi réévalué dans quelques années.

Vous faites partie des quelques cinéastes — on peut citer aussi Steven Spielberg, James Cameron et Peter Jackson — qui repoussent les limites des effets spéciaux à chaque film. J'aimerais savoir si vous vous y intéressez de près ou si votre talent consiste à vous entourer des meilleurs techniciens dans ce domaine...

Honnêtement, quand je réalise un film à effets spéciaux, j'envisage comme un défi scientifique le fait d'arriver à mettre en images, avec un grand soucis de perfection, ce qui est écrit sur le papier. Ce n'est pas que je m'intéresse spécifiquement aux effets spéciaux, mais pour chacun de mes films de nouveaux programmes doivent être développés. Il y a donc en permanence des nouveaux outils imaginés en fonction des exigences du scénario, et il faut savoir comment les utiliser. Ce défi m'intéresse, d'une part parce que je me sens capable de le relever, et d'autre part parce que je comprends ce qui est en jeu d'un point de vue technique. Mais mon soucis n'est pas de faire avancer les effets eux-mêmes. Cette motivation dont vous parlez

Une victime surprise par l'attaque d'un psychopathe furtif.

est davantage celle des techniciens qui les fabriquent. Bien sûr, et là ma démarche rejoint votre question, j'ai envie en réalisant des films de créer des images que l'on n'a jamais vues auparavant. Je sais ce qui a été fait, et je me dis qu'on peut essayer de faire quelque chose de nouveau. James Cameron a fondé sa propre société d'effets spéciaux, n'est-ce pas ?

En effet. *(Il s'agit de* Digital Domain, *à laquelle Cameron n'est désormais plus lié, NDR)*

Eh bien, je ne ferai jamais une chose pareille. Ça ne m'intéresse pas à ce point. J'aime le défi que ça représente davantage que la chose elle-même.

Dans ce cas, on peut quand même avancer que vous choisissez des scénarios allant dans le sens du défi technique.

Oui. Ce que j'ai d'abord aimé dans le scénario de **L'Homme sans Ombre**, c'est qu'il permettait d'appliquer un point de vue philosophique à l'histoire. Que peut-il arriver à un homme qui peut faire ce qu'il veut sans craindre la sanction de ses pairs ? Cela rappelle Platon en fait, qui a évoqué l'invisibilité il y a 2.500 ans. Son point de vue — je ne dis pas que c'est la vérité — était que si un homme pouvait se rendre invisible, il entrerait dans les foyers pour violer les femmes et tuer les hommes ! Et qu'il se conduirait comme un Dieu ! Voilà ce qu'il a écrit dans «La République», et c'est le thème sous-jacent de **L'Homme sans Ombre**. Mais le scénario expliquait aussi en détails les différentes phases de la métamorphose de Sebastian en homme invisible, avec l'effacement progressif permettant de voir la structure interne du corps. Outre le défi technique qu'elles représentaient, ces scènes m'ont immédiatement fasciné. Je ne sais pas si vous connaissez ce musée à Florence, La Specola. De nombreux modèles anatomiques exécutés par des artistes italiens de la fin du XVIIIème siècle y sont exposés. Ce sont des œuvres magnifiques — des figures rouge sang, des corps décharnés — dont nous sommes très largement inspirés pour les effets spéciaux de **L'Homme sans Ombre**. On a reproduit digitalement ces sculptures vieilles de 300 ans avant de les animer en 3-D. J'ai toujours trouvé une certaine beauté à ce qui se trouve sous notre peau, même si je sais que pour beaucoup de gens, c'est répugnant. Il semble d'ailleurs que certains critiques ont passé un sale moment à regarder ces séquences !

C'est la première fois qu'on voit un corps décharné en mouvement...

Oui, parce que d'un point de vue technique, c'était irréalisable avant. On aurait cherché à reproduire l'effet avec des maquillages, mais ça n'aurait jamais été aussi précis. Et puis, la réussite de ces scènes vient également du fait qu'on a tourné avec Kevin Bacon, pour reproduire ensuite digitalement le moindre de ses mouvements.

Kevin Bacon savait-il qu'il participerait de manière aussi active au processus de création du «hollow man» ?

Je l'avais averti, mais personne ne savait au départ que ce serait aussi compliqué. C'était très difficile pour lui de garder son calme quand les problèmes se succédaient. Il s'est confié récemment à un magazine, expliquant que le tournage avait été très éprouvant. On a dû le peindre en vert, puis en noir, puis en gris, il devait constamment porter des lentilles de contact et des masques recouvrant son visage. Je crois qu'il a découvert progressivement à quel point il allait être sollicité par les ■■■

Ambiance film d'épouvante pour un monstre moins pathétique qu'il n'en a l'air...

Le nouveau look d'un Sebastian Caine invisible qui ne va pas tarder à tomber le masque...

opinion

PAS VU, PAS PRIS

Après avoir testé son sérum d'invisibilité avec succès sur un singe, Sebastian Caine (Kevin Bacon) désire passer à l'étape suivante en servant lui-même de cobaye à l'expérience. Le temps presse car le gouvernement et l'armée menacent d'interrompre le programme si la formule inventée par le jeune savant ne fonctionne pas sur l'être humain. Contre l'avis de son équipe, et malgré l'inquiétude de son ex-girlfriend le Dr Linda McKay (Elisabeth Shue), Caine passe donc sur le billard et se volatilise progressivement. Victoire ! La suite est moins joyeuse, quand les médecins ne parviennent pas à inverser le mécanisme moléculaire, condamnant Caine à l'invisibilité pour une durée indéterminée. En observation dans une cellule du laboratoire militaire ultra-secret, le «hollow man» ne se complaît pas dans un rôle de victime. Au contraire, la transparence lui donne plein d'idées de choses à ne pas faire...

Paul Verhoeven se retrouvant à la barre d'un «film avec l'homme invisible», c'est un peu comme si Jacques Doillon signait **Die Hard 4**. A priori, le style est incompatible avec le sujet. Car le réalisateur hollandais n'est pas franchement un adepte de la suggestion. Cadrant carrément sous la jupe de Sharon là où tout un chacun aurait choisi un angle moins direct (**Basic Instinct**), multipliant les plans larges d'insectes bouffant du soldat là où Michael Bay nous aurait refait la scène de la douche dans **Psychose** (**Starship Troopers**), Verhoeven ne rate jamais l'occasion d'en montrer trop, et c'est une des raisons pour lesquelles on l'aime tant. Filmer l'invisible constitue peut-être le rêve ultime de cinéaste d'un John Carpenter (qui a d'ailleurs adapté le mythe avec **Memories of an Invisible Man**), mais le grand Paul s'en balance méchamment. Au point de plomber le projet **Hollow Man** ? Pas du tout ! Par chance, le scénario d'Andrew Marlowe (spécialiste du «pitch» à deux francs revendu plusieurs millions de dollars. Cf. **Air Force One**, **La Fin des Temps**... et même **L'Homme sans Ombre**), rentre dans les cordes de Verhoeven en ce qu'il constitue une relecture «visible» du mythe. L'entrée en matière donne le ton : une petite souris de laboratoire s'approche tranquillement de sa gamelle lorsqu'elle est soudainement soulevée dans les airs et déchiquetée, les projections de sang révélant la mâchoire d'un gorille aussi invisible qu'affamé ! Une scène barbare qui impose d'emblée les parti-pris conceptuels (l'invisibilité, c'est monstrueux) et esthétiques (démasquer l'invisible par tous les moyens possibles) du projet.

Prenant le mythe à contre-pied, **L'Homme sans Ombre** s'inscrit rapidement dans une logique de «monster movie» high-tech, où il s'agit quand même de soigner les apparitions de la star, même quand celle-ci est invisible ! Avec son habituel traitement «naturaliste» des effets spéciaux, Verhoeven enquille donc les scènes réjouissantes d'agression et de riposte, les éléments (eau, feu, mousse d'extincteur, fumée...) offrant autant de visions saisissantes de l'invisible. Le «Hollandais violent» n'oublie évidemment pas de déraper dans le gore, quand une jolie assistante menacée par Caine inonde le sol d'hémoglobine dans le vain espoir de le piéger !

Le seul regret dans cette énorme série B comme Verhoeven sait si bien les faire, c'est que la posture anti-hollywoodienne du réalisateur se retourne pour une fois in extremis contre lui. Que le premier réflexe très oedipien de Caine, désormais invisible, soit de tâter du nichon, d'accord. Que sa première sortie hors du laboratoire se solde par le viol de sa voisine, évidemment. Mais dans l'escalade de la violence, Sebastian Caine ne devient finalement qu'un psychopathe pur et dur, bêtement fascisant, que les survivants enverront ad patres sans état d'âme. Après avoir côtoyé quelques sommets dans le genre «intelligemment distrayant», **L'Homme sans Ombre** se termine donc comme **Jason va en Enfer**. Rassurez-vous quand même, la «Verhoeven's touch» permet de ne pas quitter la salle sur une vilaine impression !

Vincent GUIGNEBERT

Hollow Man. *USA. 2000. Réal.: Paul Verhoeven. Scén.: Andrew W. Marlowe d'après une histoire de Gary Scott Thompson & Andrew W. Marlowe. Dir. Phot.: Jost Vacano. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX : Sony Pictures Imageworks & Tippett Studio. Prod.: Douglas Wick & Alan Marshall pour Columbia Pictures. Int.: Elisabeth Shue, Kevin Bacon, Josh Brolin, Kim Dickens, Greg Grunberg, Joey Slotnick... Dist.: Columbia TriStar Films. Dur.: 1 h 52. Sortie le 20 septembre 2000.*

L'HOMME SANS OMBRE

Linda McKay (Elisabeth Shue) s'apprête à faire littéralement disparaître son ex-amant Sebastian (Kevin Bacon).

■■■ techniciens des effets spéciaux et à quel point cela serait inconfortable. Mais sur le plateau, il a fait preuve de beaucoup de courage. Il s'est plié aux exigences techniques sans jamais se plaindre.

Avant que Sebastian se mette à tuer, la première conséquence de son invisibilité est qu'il se transforme en voyeur.

C'était dans le scénario et ça me semblait une idée juste. Si les gens devenaient invisibles, ils s'introduiraient probablement chez leurs voisins pour voir comment ils vivent. Et il est probable qu'ils seraient très intéressés par leurs activités sexuelles, pas forcément pour y prendre part, mais au moins pour regarder. Platon disait lui que la première conséquence de l'invisibilité pour un homme est qu'il volerait des marchandises au marché, puis deuxième conséquence, qu'il commettrait un viol. Platon était un homme et il parlait en tant qu'homme. C'est terrible de penser ça. Mais je ne crois pas forcément que les gens que je connais se transformeraient de manière aussi radicalement maléfique que Sebastian. C'est un personnage particulier. Avant de devenir invisible, il se sent déjà intouchable comme un Dieu.

En tant que réalisateur, vous considérez-vous vous-même comme un voyeur ?

Pas forcément, non, même si mon métier m'impose d'observer la réalité. Les toiles impressionnistes, ou les tableaux du XVIème et du XVIIème siècle avec toutes ces femmes nues relèvent-ils du voyeurisme ? Je ne sais pas. Bien sûr, un compositeur n'a pas à débattre de cette question. Mais un peintre, tout comme un metteur en scène, deux activités finalement très proches, se doivent de regarder les choses pour ensuite pouvoir les reproduire, que ce soit en les transcendant ou pas. Je sais qu'il y a actuellement un débat en Europe sur les émissions où le téléspectateur est transformé en voyeur, comme «Big Brother». Aux Etats-Unis, il y a deux programmes de ce type *(qui pulvérisent les records d'audience, NDR)*. Cela semble prouver que le voyeurisme fait de toute façon partie de la nature humaine. Je ne sais pas si c'est si bien ou mal, mais c'est en chacun de nous.

La possible reprise de la relation entre Sebastian, désormais invisible, et Linda est abandonnée très vite dans le film. Avez-vous à un moment pensé développer une histoire d'amour entre le médecin et le monstre ?

Le film explique qu'ils ont eu une histoire auparavant. Et je dirais que Linda a senti le versant sombre de Sebastian et qu'elle a rompu avec lui pour cette raison. Au début du film, et pendant un bon moment, Linda reste cependant fascinée par Sebastian. Intellectuellement, elle a renoncé à l'aimer à cause de son obsession pour la science, et par extension, pour le côté obscur de la science. Mais sentimentalement, je crois qu'elle a du mal à se défaire de cet amour. Quand Sebastian décide de poursuivre ses expériences sur l'invisibilité avec des êtres humains, il dit que le Pentagone a donné son accord, ce qui est faux. Linda le sait, mais elle est suffisamment liée à Sebastian pour rentrer dans le mensonge. Sa dévotion et l'amour particulier qu'elle éprouve toujours pour Sebastian l'entraînent donc dans

L'une des multiples façons de repérer «l'homme sans ombre» : l'asperger avec des poches de sang !

une entreprise qui va s'avérer désastreuse. Même si elle pense que Matthew, son nouveau fiancé, serait un meilleur partenaire pour se construire une belle vie de couple, elle éprouve beaucoup de mal à tirer un trait sur sa relation avec Sebastian. Je ne sais pas comment les gens le perçoivent, mais c'est ce que je voulais dire.

A la fin, Linda est quand même plus que déterminée à tuer Sebastian. La question des sentiments ne se pose plus du tout.

Elle est loyale envers lui jusqu'à ce qu'elle réalise que cette loyauté est une erreur et qu'il faut agir. A ce stade du récit, elle veut en effet clairement l'éliminer. Mais bon, à ce stade du récit, c'est logique : c'est comme vouloir tuer Adolf Hitler.

Depuis que vous êtes à Hollywood, tous vos films ont eu des problèmes avec la censure. Comment le MPAA *(Motion Picture Association of America)* **a-t-il réagi devant *L'Homme sans Ombre* ?**

Pour le film lui-même, ça allait, mais pour le matériel promotionnel, ils ont été très durs. Ils nous ont interdit l'utilisation de tout ce qui avait attrait à la transformation progressive de Sebastian. Ils trouvaient les images trop violentes. La promotion s'est donc effectuée dans un cadre «normal», avec l'impossibilité de vendre le film sur certains de ces points forts. Sinon, on craignait le «NC-17» *(strictement interdit aux moins de 17 ans)*, mais ils ont classé «R» *(interdit aux mineurs non accompagnés)* la première version de **L'Homme sans Ombre** qu'on leur a présentée.

C'est un progrès pour vous !

Le scénario de **L'Homme sans Ombre** étant signé Andrew Marlowe, qui a écrit également **Air Force One** et **La Fin des Temps**, le film était dès le départ limité question violence. Mais quand même, c'est vrai que je n'ai pas eu trop de problèmes cette fois-ci ! **Basic Instinct** avait eu droit à une version américaine et une version européenne. Et je peux vous dire qu'il y avait une sacrée différence entre les deux versions, non seulement niveau violence, mais aussi pour les scènes de sexe. Nous nous sommes présentés dix fois devant les membres du MPAA, chaque fois avec un nouveau montage de **Basic Instinct**. C'était une bataille où l'on était forcé de tenir compte de leurs remarques puritaines. Ça ne fait évidemment pas plaisir, d'autant que le film, une fois obtenu son classement «R», ne ressemblait plus à ce qu'il était au départ. Dans un cas comme celui-là, je me demande s'il ne serait en définitive pas mieux d'accepter le «NC-17».

Dans l'émission «Actor's Studio» dont elle était l'invitée, Sharon Stone a déclaré que sur *Basic Instinct*, vous ne l'aviez pas prévenue qu'on verrait à ce point son intimité dans la scène de l'interrogatoire. J'aimerais savoir si Elisabeth Shue était entourée d'une armée d'avocats sur le plateau de *L'Homme sans Ombre* ?

Non, Elisabeth m'a fait confiance. Quant à Sharon Stone, c'est vrai qu'elle s'est retrouvée devant le fait accompli. Elle admet aujourd'hui que quand on a tourné la scène, elle savait parfaitement ce qu'on faisait, mais elle me reproche de ne pas lui avoir montré le film avant, ce en quoi elle a raison. Quand elle a découvert, en même temps que la presse, que la scène était aussi explicite, elle était furieuse. D'autant que je lui ai fait comprendre qu'il était hors de question qu'on modifie le film ! Mais bon, on s'est réconcilié depuis longtemps, on est de bons amis maintenant. On s'est vu il y a quelques mois et elle m'a même demandé de réaliser **Basic Instinct 2** !

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

l'homme de l'ombre

ALAN MARSHALL

Né à Londres le 12 août 1938 (soit trois semaines après Paul Verhoeven), Alan Marshall débute dans le cinéma comme monteur sur des documentaires et des longs métrages. En 1970, il s'oriente vers la production et fonde avec Alan Parker THE ALAN PARKER COMPANY. De Londres à Los Angeles, leur collaboration donnera sept films dont MIDNIGHT EXPRESS, FAME, PINK FLOYD THE WALL, BIRDY et ANGEL HEART. Il est aujourd'hui le producteur attitré de Paul Verhoeven, L'HOMME SANS OMBRE succédant à BASIC INSTINCT, SHOWGIRLS et STARSHIP TROOPERS dans leurs filmographies respectives.

Quant et comment avez-vous rencontré Paul Verhoeven ?

Je crois que c'était en 1989. Je produisais alors le film d'Adrian Lyne, **L'Echelle de Jacob**, et Paul venait de finir le tournage de **Total Recall**. On travaillait tous les deux pour Mario Kassar, à *Carolco*. Paul avait commencé à développer **Basic Instinct** et cherchait un producteur. On a discuté pendant un bon mois avant de comprendre qu'on pouvait raisonnablement travailler ensemble. On voyait les choses de la même manière et, par ailleurs, on s'entendait bien. On a donc fait **Basic Instinct**, j'ai enchaîné de mon côté en produisant **Cliffhanger**, et depuis je n'ai plus travaillé qu'avec Paul.

Vous avez produit sept films d'Alan Parker et *L'Homme sans Ombre* est votre quatrième avec Paul Verhoeven. Quels sont les avantages et les inconvénients d'une telle fidélité ?

L'avantage, c'est que l'on n'a pas à s'adapter au style et à la manière de travailler d'un metteur en scène que l'on ne connaît pas. L'inconvénient, c'est qu'il faut constamment rester sur ses gardes, ne pas oublier qu'à chaque nouveau projet, on repart à zéro. Tout simplement parce que ce n'est pas la familiarité qui s'est instaurée entre le réalisateur et le producteur qui assurera la réussite du projet. Le risque, c'est donc de tomber dans l'auto-satisfaction et ne pas envisager chaque film comme quelque chose de totalement nouveau. Par chance, Paul, comme Alan à l'époque, fait des films très différents les uns des autres, et ce qu'il propose est toujours très excitant pour le producteur que je suis.

Vous travaillez depuis plus de dix ans maintenant avec l'un des réalisateurs les plus provocateurs d'Hollywood. Vous définiriez-vous comme un producteur provocateur ?

Pour vous dire la vérité, Alan Parker était aussi très provocateur. Prenez **Angel Heart** : si l'effet prouve la cause, et si on peut qualifier sans risque de provocateur un film qui déchaîne tous les censeurs, alors on peut dire qu'**Angel Heart** était un film provocateur. Ceci étant, les films que j'ai faits avec Alan ne l'étaient pas autant que ceux de Paul. A la base, par leur sujet même, **Basic Instinct** et **Showgirls** sont provocants. Mais qu'on les apprécie ou pas, j'ai toujours travaillé sur des films posant certaines questions, tout en offrant au public un spectacle appréciable. D'après moi, ça n'est pas très efficace de dire des choses dans un film que les gens n'ont pas envie de voir.

En tant que spectateur de ses films, vous arrive-t-il d'être choqué par ce que Paul a tourné ?

Non. La plupart de nos films sont très longs à préparer, ce qui me donne le temps de m'habituer à ses idées. A l'époque de **Basic Instinct**, je ne le connaissais pas aussi bien qu'aujourd'hui, et l'expérience fut très enrichissante de ce point de vue. Mais si vous comparez le film au script, vous constaterez que Paul reste très fidèle à ce qui a été écrit. **Basic Instinct**, comme les autres films que nous avons faits, n'est ni plus ni moins violent, ni plus ni moins explicitement sexuel, que son scénario.

Paul Verhoeven semble savoir précisément ce qu'il veut pour ses films. Comment travaillez-vous avec lui de ce point de vue ? Intervenez-vous dans le processus créatif ?

Oui, on cherche ensemble sur chaque projet à perfectionner le scénario. Bien qu'on ne puisse jamais être sûr à 100% de ce que vaut un scénario, on peut tout de même savoir s'il mérite qu'on s'y attarde ou pas. Au moment où les discussions et les répétitions avec les comédiens commencent, on le retravaille à nouveau, avant que Paul l'adapte une dernière fois au style des acteurs.

Sur un projet comme *L'Homme sans Ombre*, il y a le scénario, mais le storyboard est une étape tout aussi importante, non ?

Oh oui, on a dépassé le millier de dessins. Paul storyboarde lui-même tous ses films, puis des dessinateurs professionnels ré-interprètent ses esquisses. Dans mon bureau à Los Angeles, j'ai cinq volumes de storyboards des films de Paul ! Les dessins sont indispensables dès que l'on tourne un film à effets spéciaux. D'autant qu'avec Paul — et c'est l'une de ses grandes qualités —, les effets sont toujours organiquement intégrés à la narration elle-même. Les créateurs d'effets spéciaux peuvent donc ce référer continuellement au storyboard, qui dépeint avec une grande précision ce que Paul veut tourner. De plus, les sociétés spécialisées dans les effets spéciaux ne risquent pas de vous faire un devis si vous ne leur montrez pas clairement ce que vous voulez obtenir à l'écran. On n'est jamais certain du rendu final d'une scène à effets spéciaux, même si elle a été prévue et dessinée bien à l'avance. Il faut donc arriver avec des choses très précises sur le papier pour éviter les mauvaises surprises. Sur **L'Homme sans Ombre**, les plans à effets spéciaux ressemblent comme deux gouttes d'eau au storyboard.

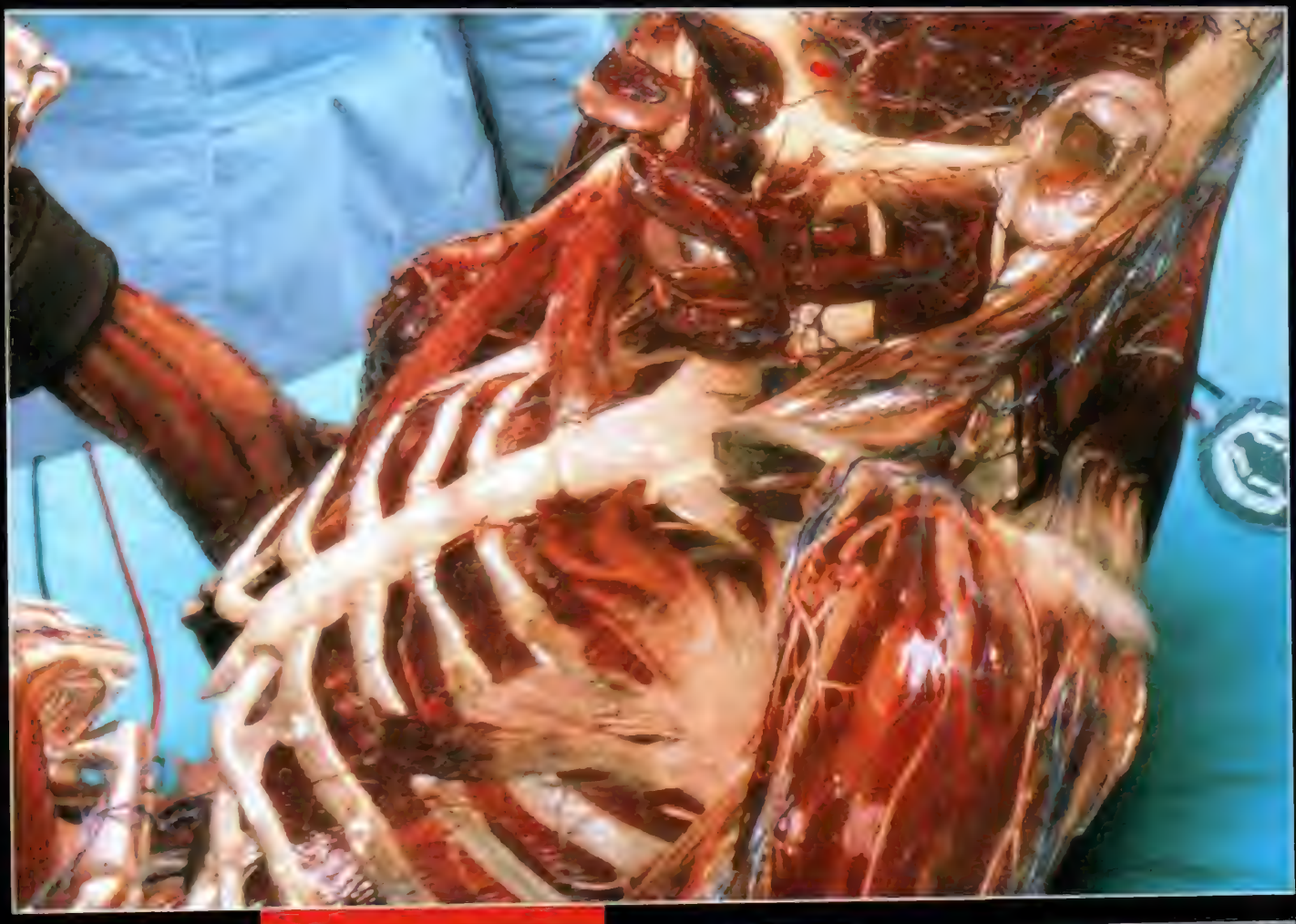
Pour un producteur, les effets spéciaux d'un film comme *L'Homme sans Ombre* doivent représenter un sacré défi...

Oui, parce que trois lignes dans le scénario peuvent représenter trois jours de tournage. Particulièrement si ces trois lignes sont : «l'armée escalade la colline». Parfois, les mots paraissent simples alors que les moyens visuels pour les représenter sont extrêmement complexes à mettre en place. Les effets spéciaux avalent une grande partie du temps de tournage. **Showgirls** et **Basic Instinct** n'étaient pas compliqués à faire de ce point de vue. On tournait normalement, c'est-à-dire à peu près une page et demie de scénario par jour. **L'Homme sans Ombre** utilise des effets tellement sophistiqués, et Paul les envisage de manière tellement ambitieuse, qu'il a fallu revenir sur certaines scènes à trois reprises pour parfaire la finition. Là, on ne peut plus parler de tournage normal. Tout se complique, et il faut dépenser beaucoup d'énergie pour que le résultat soit satisfaisant.

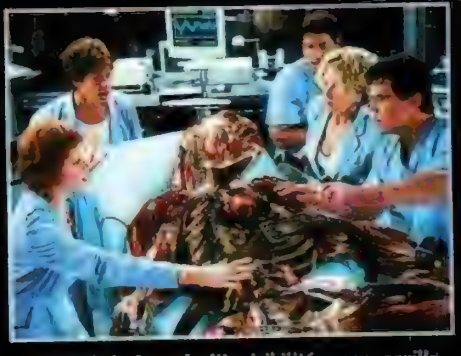
Paul Verhoeven parle-t-il avec vous de ses projets, comme *Crusades* *(avec Arnold Schwarzenegger)* **ou *Raspoutine*** *(annoncé comme son prochain film)* **?**

On fait plus qu'en parler. On a travaillé ensemble sur **Crusades**. On n'était qu'à dix semaines du premier jour de tournage quand les problèmes d'argent sont survenus. On avait déjà trouvé tous nos extérieurs et on était en train de commencer à construire les décors en Espagne au moment où tout s'est arrêté. On a également développé un film intitulé **Mistress of the Sea**, sur lequel beaucoup de travail avait déjà été effectué quand la *Paramount* a décidé que le projet coûterait finalement trop cher et qu'elle l'abandonnait. Je ne sais pas encore quel sera le prochain film de Paul. On a trois ou quatre projets en développement, et selon ce qui va se passer, on choisira celui qu'on aura envie de mettre en avant.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)



La douloureuse et progressive disparition de Caïné : un tour de force du studio Sony Imageworks.



Le test de la formule d'invisibilité sur un gorille.

Kevin Bacon transformé en martien sur le plateau, son visage étant effacé ensuite en post-production...

la chair et le sang

SCOTT E. ANDERSON

Au même titre que Ken Ralston, Rob Legato ou John Dykstra, le superviseur des effets spéciaux Scott E. Anderson est un pilier d'ILM qui est passé à l'ennemi, plus précisément au studio Sony Imageworks qui, depuis quelques années, se taille de film en film une réputation en béton (STARSHIP TROOPERS, STUART LITTLE, etc). Et tout comme ses prestigieux collègues, Anderson en a soupé de la course à la technicité. Il cherche à redonner à son métier son véritable sens artistique, sa place dans la création filmique, évitant les abus biens connus des blockbusters de l'été. Pari technique dément, mais surtout nécessité dramatique d'importance, L'HOMME SANS OMBRE était pour lui une occasion en or de renouer avec les fondements du cinéma.

Les effets de *L'Homme sans Ombre* sont à tomber par terre. De quoi êtes-vous le plus fier ?

D'avoir pu créer un être humain numérique sous toutes ses couches, et surtout d'avoir pu en tirer une véritable interprétation. C'était un pari insensé et je suis plutôt content du résultat. A ce point de ma carrière, faire simplement des effets spéciaux, aussi perfectionnés soient-ils, n'était plus suffisant. Un projet comme **L'Homme sans Ombre** nécessitait de se fondre véritablement dans le récit, de travailler un peu plus en symbiose avec tout le processus de création, et pas seulement de taper la frime. Nous devions créer un personnage exprimant des sentiments, faisant appel à la complexité du jeu de l'acteur. A ce titre, je suis fier de toutes les séquences mettant en scène le personnage masqué, car elles se trouvent vraiment au cœur de la problématique du film, celle d'un homme littéralement creux.

Comment, et pourquoi avez-vous été choisi ?

J'ai été engagé très tôt, et j'ai travaillé avec Paul Verhoeven dès les premières mises en place du projet. Dans un studio comme *Sony*, comme ailleurs, il faut être bien vu de tout le monde. J'avais donc de bons contacts là-bas, ainsi qu'avec Alan Marshall puisque nous avions bossé ensemble sur **Starship Troopers**. Nous avons commencé par ce que nous appelons la phase de développement créatif. Nous avons regardé quelques films anciens sur l'homme invisible, puis choisi les effets que nous aimions afin que Paul se fasse une idée la plus large possible de ce que nous pouvions obtenir. Nous nous sommes ensuite plongés dans les recherches médicales et graphiques, juste pour nous rappeler les manières avec lesquelles le corps humain a été représenté à travers l'histoire. Mais là où l'on a vraiment fait une découverte, c'est avec les sculptures en cire du musée de Florence *(cf. interview de Paul Verhoeven)*. Ces études anatomiques sont stupéfiantes, à la fois dans leur précision et dans leurs expressions. Ces sculptures nous ont en quelque sorte donné le «la» du développement créatif.

Pour les effets spéciaux «anatomiques», où s'arrête la technique et où commence la création ?

D'un point de vue mécanique, notre création du corps humain était très précise. Nous étions assistés de médecins, de physiologistes, à qui nous avons pu d'ailleurs démontrer l'inexactitude de certaines de leurs représentations de la mécanique du corps. Maintenant, nous n'avons modélisé que les muscles principaux, qui permettaient à l'ensemble du corps de se comporter de manière logique, mais nous ne sommes pas rentrés dans le plus infime détail. C'est au niveau du visage que nous avons pris le plus de libertés, car lorsque vous écorchez complètement un visage, vous ne reconnaissez plus du tout les caractéristiques de son propriétaire. Or nous voulions que le public puisse continuellement identifier Kevin Bacon. Nous avons donc sciemment oublié toutes les poches de graisse qui auraient empêché cette identification. Mais tout le reste, des os à la mâchoire, était particulièrement précis.

Caine face à Linda : le drap est réel et ce sont les ordinateurs qui se sont chargés de créer l'effet de creux...

La confection d'un masque grossier permettant aux scientifiques de voir «l'homme sans ombre»...

La mise en scène de *L'Homme sans Ombre* semble particulièrement libérée de toute contrainte liée aux effets spéciaux. C'est assez rare de voir ça. ■■■

L'HOMME SANS OMBRE

■■■ Oui, et j'ai dû dès le départ convaincre Paul que c'était possible. D'habitude, les effets imposent certaines règles immuables au tournage. Mais pour croire véritablement à la présence d'un être humain, il fallait qu'il puisse jouer, non seulement de manière réaliste, mais à la manière de Kevin Bacon. On a donc décidé très tôt de tourner avec Kevin toutes les scènes où son personnage, invisible, est présent : Kevin jouerait normalement sur le plateau et nous le remplacerions en post-production par les effets. A partir de là, tous les plans ont pu être conçus avec la liberté de mouvement propre au travail avec les acteurs, et les autres comédiens avaient une référence bien concrète face à laquelle jouer. C'est là une des clés de la réussite lorsqu'on travaille sur l'animation d'un être humain.

Une scène voit Kevin Bacon, invisible, se balader avec un drap sur les épaules et s'affaler sur un lit, tout en parlant à ses collègues, avec son image thermique apparaissant dans un écran au fond de la pièce. Comment obtient-on un résultat aussi naturel avec une scène aussi complexe ?

Beaucoup de discussions, de storyboard, des mois entiers à revoir le moindre détail avant d'entreprendre le tournage. Nous voulions que tout ait l'air d'avoir été filmé au steadycam, alors que, bien sûr, il s'agissait de motion-control *(caméra assistée par ordinateur, permettant d'enregistrer et reproduire le mouvement à l'identique, NDR)*. Nous avons donc utilisé une «stuff dolly», qui est un motion-control destiné à être monté sur un bras flexible, à la manière d'un steadycam. C'est un système que j'avais déjà utilisé à Paris sur le projet abandonné de Roman Polanski, **The Double**. On dessinait donc précisément la scène, on organisait la chorégraphie avec les comédiens, et lorsqu'on avait fini par filmer la prise qui convenait le plus à Paul, on enregistrait cette séquence et la caméra refaisait tout le parcours afin que nous ayons notre plan vierge de tout acteur. Pour des raisons d'organisation, nous ne pouvions pas le faire sur chaque plan. Ainsi, parfois, on devait se rabattre sur une répétition assez grossière, au jugé, du plan qui venait d'être filmé, et on confiait ensuite à l'ordinateur le soin de retrouver le mouvement exact d'origine et de s'y conformer. Il est bon de préciser que dans la scène que vous évoquez, le drap est véritablement celui que Kevin portait sur le plateau. Mais nous avons dû recréer en images de synthèse tout le volume intérieur de ce drap car, bien sûr, le corps de Kevin le cachait. Il en était de même pour toutes les scènes où Caine porte son masque.

Selon quels critères avez-vous attribué des scènes au studio de Phil Tippett ?

Il y avait au départ quelque chose comme 400 plans d'effets prévus. Malgré ses moyens, *Sony Imageworks* ne pouvait prendre en charge une telle quantité de plans et respecter les délais. Tout ce qui touchait à l'obtention du corps humain, ou encore de celui du gorille, était la partie la plus ardue, celle qui nécessitait de nouveaux logiciels, etc. A côté de cela, il y avait des effets, disons, plus stylisés, qui ne nécessitaient pas autant de recherche et de mise au point. Nous les appelions les effets «impressionnistes». Phil Tippett a donc pris en charge la scène de la piscine et une partie des plans du corridor inondé, ceux où l'on ne voit pas la version «muscles» de Caine. Ils ont fait un travail intéressant, mais reconnaissons qu'il n'était pas vraiment aussi compliqué que le reste.

Vous avez une formation d'animateur ?

Non, je viens plutôt du domaine photographique, mais j'ai fait beaucoup d'athlétisme et j'ai donc une connaissance assez précise du mouvement humain. Sinon, j'avais à mes côtés l'animateur Eric Armstrong, que je connais depuis l'époque des «poupées d'*ILM*» et qui était déjà à *Sony Imageworks* sur **Stuart Little**. Lui et Anthony Lamolinara se sont exclusivement occupés de tout ce qui a trait à l'animation pure du personnage. Mais l'animation consiste à donner l'illusion du mouvement. Ici, il nous fallait respecter à la lettre le volume et le poids du corps humain. Pour qu'une marionnette tourne la tête, vous déplacez la tête. Ici, il nous fallait littéralement faire bouger tous les muscles du corps, jusqu'aux pieds, tant les différentes parties de notre humain virtuel étaient scientifiquement inter-dépendantes. Paul étant un maniaque du détail, il aurait de toute façon veillé à ce qu'il en soit ainsi.

Vous êtes également réalisateur de seconde équipe sur *L'Homme sans Ombre*.

Oui, je me suis occupé de la plupart des explosions de la séquence finale autour de l'ascenseur, ainsi que d'une partie du combat dans le couloir qui nécessitait l'utilisation de marionnettes. C'est une sorte de combinaison de mon boulot de superviseur des effets et de réalisateur de seconde équipe dans le sens traditionnel du terme.

Vous avez des vues sur la réalisation ?

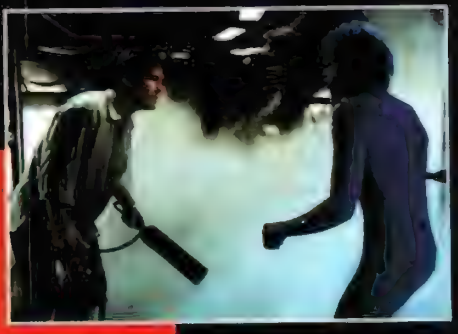
Je suis en ce moment en train d'écrire un script, tout en cherchant des scénarii déjà existants à réaliser. Paul a été très encourageant à ce niveau et il m'aide en ce moment à déblayer un peu le chemin.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

Déclencher l'alarme incendie, l'un des moyens les plus sûrs pour localiser le monstre. Un effet confié au studio de Phil Tippett.

Le travail du Tippett Studio sur la scène de la piscine : des effets d'une belle discrétion, à l'image du mode opératoire du tueur invisible...

Le tournage avec Kevin Bacon, le traitement de l'image par l'ordinateur et le résultat à l'écran.



Kevin Bacon, requisitionné sur le plateau pour le moindre effet spécial. Doublure interdite !

rétro

1897 - 2000

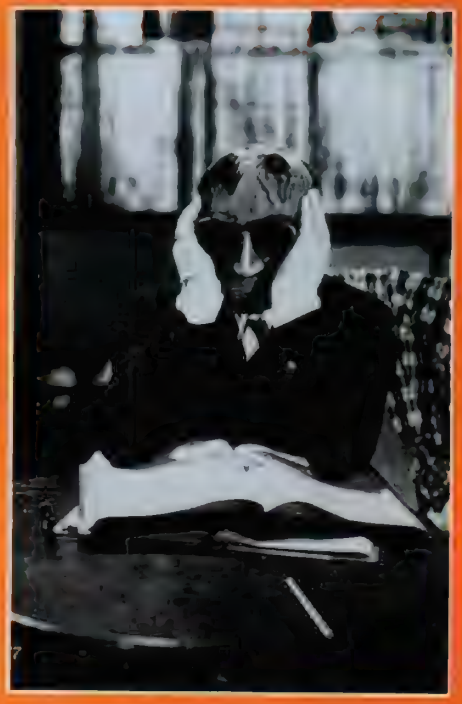
LA FACE CACHÉE DE L'HOMME INVISIBLE

L'invisibilité au cinéma. Peut-on montrer l'immontrable ? Poser seulement la question laisse mesurer le niveau de la tâche à accomplir et la hardiesse des nombreux scénaristes penchés sur un sujet aussi peu visuel, mais de mieux en mieux secondés par des effets spéciaux spectaculaires. Là encore, l'image numérique vient remplacer les besogneux trucages des pionniers du cinématographe dans l'illustration d'un thème vieux de plus d'un siècle. Soit, à quelque chose près, contemporain du premier tour de manivelle des frères Lumière. Et depuis, des hommes invisibles visibles au cinéma, on en a vu plus de 150, c'est à n'en pas croire ses yeux...

les origines

Si James Whale impose le personnage de l'homme invisible en 1933, grâce au film fondateur du même titre, tout comme il l'avait fait pour le thème de Frankenstein en 1931, une douzaine de titres virent pourtant le jour bien avant cette date. Non seulement la parution de l'ouvrage d'H.G. Wells remonte à 1897, mais il existait auparavant un livre peu connu de Jules Verne, ce visionnaire français ayant vraiment tout fait avant les autres. «Le Secret de Wilhelm Storitz», racontant à peu près cette même histoire du chercheur solitaire confronté à la dure vie d'homme translucide. Ce récit servira à Claude Santelli pour écrire le scénario d'un téléfilm du même titre, réalisé en 1967 par Eric le Hung, où Jean-Claude Drouot (Thierry la Fronde himself !) tient justement le rôle de Wilhelm Storitz.

Cette source éminemment européenne inspira dès les premières années du siècle le cinéma français et britannique. Si George Méliès effleure à peine le sujet dans son **Siva l'Invisible**, en 1903, tout comme Gaston Velle et Gabriel Moreau dans **Les Invisibles** datant de 1905, l'Anglais Dave Aylott s'en approche en 1908 quand il met en scène, dans **The Invisible Button**, un combattant capable de disparaître dès qu'il presse un certain bouton magique. L'année suivante, ses compatriotes Lewin Fitzamon et Cecil Hepworth signent **Invisibility**, où une certaine poudre, magique elle aussi, offre le pouvoir de se rendre invisible. Le chien imaginé par le toujours britannique Walter R. Booth, dans son facétieux **The Invisible Dog**, profite de ce même avantage pour dérober des chapelets de saucisses — l'animal ! —, tandis que la France contre-attaque, toujours en 1909, avec le grand spécialiste en féerie, Ferdinand Zecca. Son **Homme Invisible** (aux USA, **An Invisible Thief**) s'inspire tellement du livre de Wells que c'est en l'étudiant que son héros décide tranquillement de reproduire l'expérience conduite par Jack Griffin. Le réussite de ses travaux lui permet alors de commettre divers larcins et de se moquer des forces de l'ordre lancées à ses basques (invisibles...). A son tour, l'Allemagne touche au genre, d'abord avec **Der Yhogi**, de Paul Wegener, où le célèbre réalisateur incarne le héros se servant de ses pouvoirs mystiques pour confondre un savant, joué par le même Wegener. Plus tard, en 1924, dans la première partie des **Nibelungen** de Fritz Lang, c'est Siegfried qui dérobe au gardien du trésor du royaume d'Alberich le filet magique permettant à son utilisateur de se rendre invisible. Mais les Etats-Unis réagissent assez vite. En 1908, **The Invisible Fluid**, de Wallace Mc Cutcheon, permet à un savant d'inventer un sérum versé dans un atomiseur, chaque giclée permettant alors de faire disparaître les objets les plus divers. Or, un gamin s'en empare et l'utilise à diverses farces qui le feront bientôt arrêter. Il ne reste plus qu'à retourner l'atomiseur sur lui pour échapper à la justice et s'en retourner à ses facéties. Dans le serial ***The Black Box*** (1915), Otis Turner imagine, parmi d'autres extravagances, un manteau accordant le même pouvoir, et Matt Moore, l'année suivante, dirige et interprète **Her Invisible Husband**.



*Frank Griffin (Claude Rains), monstre pathétique dans **L'Homme Invisible** version 1933. A droite, l'affiche américaine du film de James Whale.*

Le mari en question, rendu invisible par un magicien, assiste fort contrarié au remariage de sa veuve, car on le croit décédé, avant de s'apercevoir, juste avant la nuit de noces, qu'il s'agissait d'un rêve provoqué par un excès de boisson la veille au soir. Dans **The Unknown People** (Roland West, 1923), un savant se sert de la formule pour se venger d'un confrère et, accessoirement de son épouse infidèle, et enfin le serial ***Jade Box*** (Ray Taylor, 1930) montre la fameuse boîte de jade contenant le secret de l'invisibilité convoitée par les membres d'une secte orientale.

1933, l'Homme Invisible et la série Universal

Universal, après **Dracula**, **Frankenstein** et **La Momie**, aborde ce nouveau thème et, pour se faire, décide d'adapter quasiment texto le roman d'H.G. Wells. Tout juste y remarque-t-on le déplacement de certains personnages et aussi l'apport du délire mégalomaniaque du héros, rêvant sous l'emprise de la monocaine contenue dans le sérum, d'asservir le monde entier, de puiser sans fin dans les réserves d'or et, tandis que l'héroïne lui vante *«les calmes soirées à passer encore ensemble»*, de s'enfoncer dans des considérations nettement moins prosaïques : *«Non, le monde entier vivra dans la terreur et même La lune aura peur de moi»* (!).

James Whale respecte le récit de l'auteur à décrire la vulnérabilité de son héros, cherchant en vain à retrouver son état originel, trahi par la faim, le froid, et aussi par son entourage, lâche, cupide, ou tout simplement terrorisé. Ce pathétisme est cependant balancé de façon étonnante par le réalisateur au moyen de quelques séquences humoristiques, notamment à l'encontre des pauvres policiers dépassés par les événements, avant de noircir le personnage pour mieux préparer sa chute. Tel le monstre chassé par la société normalisante, tel le loup-garou, ou son propre voisin d'expérience, le Dr. Jekyll, Griffin retrouve de plus en plus difficilement son esprit sain (?). Il provoque ainsi quelques meurtres, va jusqu'à faire dérailler un train et trouve sous les balles des policiers à la fois son châtiment et sa rédemption car, à l'instar des monstres cités plus haut, il regagne en mourant visage humain (en l'occurrence celui de Claude Rains apparaissant pour la première fois à l'image, et accessoirement à l'écran, puisqu'il s'agissait de son premier rôle).

Mais *Universal* adore la loi des séries et, tout comme Frankenstein, la Momie ou le Loup-garou, l'Homme Invisible revient en 1940, sous le titre assez pertinent du **Retour de l'Homme Invisible** signé par Joe May. En fait, il s'agit plutôt d'un frère hypothétique du premier savant, qui possède la fameuse formule et l'inocule à un présumé meurtrier sur le point d'être exécuté (Vincent Price), lequel

va désormais s'efforcer de confondre le véritable assassin. Déclinée au féminin, le thème fonctionne encore, comme dans l'inattendu **La Femme Invisible** en 1941, d'Edward Sutherland. Là, un vieux savant recherche une cobaye pour ses expériences et, après avoir négligé l'une des postulantes (Maria Montez à ses débuts), choisit la belle Virginia Bruce et réussit tellement bien que des malfrats cherchent à s'emparer de la formule et de son utilisatrice. Le final va très loin lorsque, mariée et mère d'un ravissant poupon, elle s'aperçoit que celui-ci hérite des pouvoirs de son heureuse maman.

Puis, l'année suivante, le choc ! A l'instar des superhéros du moment, le personnage participe à l'effort de guerre dans **L'Homme Invisible contre la Gestapo**. Jon Hall y combat les nazis, Sir Cedric Hardwicke en tête, et même les japonais, sous la forme de l'espion Ikito incarné par Peter Lorre, profitant de son état transparent pour subtiliser la liste des agents ennemis sur le territoire américain.

Deux ans plus tard, Jon Hall revient dans **The Invisible Man's Revenge** de Ford Beebe (inédit en France, mais raconté sous forme de photo-roman dans le n°67 de *Star-Ciné-Cosmos*). Sans doute mal conseillé dans l'intervalle, il est recherché par la police après divers méfaits et compte sur l'assistance d'un nouveau savant (John Carradine) pour échapper à la justice.

Mais, chez *Universal*, le succès impliquant la rencontre obligatoire un jour ou l'autre avec les duettistes Abbott et Costello, l'affaire se règle très vite dans **Deux Nigauds contre l'Homme Invisible** (Charles Lamont, 1950), un titre d'ailleurs erroné puisque les comiques aident au contraire un boxeur accusé d'avoir supprimé son entraîneur. Pour découvrir le vrai coupable, Lou Costello, récemment promu détective, se fait passer pour boxeur, secondé sur le ring par son client rendu invisible. Cette fois John P. Fulton, auteur des effets spéciaux de la série, disparaît, ce qui n'empêche pas les morceaux de bravoure habituels, tels la distribution de cartes au poker ou bien la consommation d'un plat de spaghettis par notre homme invisible. A l'époque, les trucages reposaient sur le principe de la surimpression. Devant un fond noir on filmait le personnage, lui aussi vêtu et cagoulé de noir, manipulant les objets nécessaires à la scène, puis on tournait une seconde fois avec les autres comédiens devant intervenir dans la séquence.

En fait, les mêmes Abbott et Costello avaient déjà rencontré l'Homme Invisible deux ans plus tôt à la toute dernière scène de **Deux Nigauds contre Frankenstein**, où Vincent Price reprenait son rôle du **Retour de l'Homme Invisible** pour une seule petite phrase et un bref gag final.

les nouvelles adaptations

Les apparitions (?) de l'Homme Invisible furent nombreuses, sans qu'il soit toujours possible de reconnaître, ou pas, la responsabilité de Wells dans l'affaire. Ainsi, la série japonaise des **Tomei Ningen**, dont un titre, signé Motoyoshi Oda, en 1954, utilise les compétences d'Eiji Tsuburaya, auteur des effets spéciaux des premiers **Godzilla**, ou encore les philippins **Ramadal** de Efren Reyes (1958) et **Balbakwa** de Jett C. Espiritu (1988). Il semble que le véritable retour aux sources nous vienne d'abord de Turquie avec le **Gorunmiyen Adam Istanbulda**, dont le scénariste et producteur Osman Seden affirme s'être inspiré du livre de Wells, tout comme son compatriote Mehmet Muhtar relisait trois ans plus tôt Bram Stoker pour un plus connu **Drakula Istanbulda**. Idem pour le **Hombre que Logro ser Invisible** tourné en 1957 par Alfredo B. Crevenna, même si le scénariste Julio Alexandro adapte moins le classique de 1933 que les diverses

Jon Hall et Ilona Massey dans ***L'Homme Invisible contre la Gestapo*** *(1942)*

Dans ***La Femme Invisible*** *(1941), Virginia Bruce fait grande (sur)impression !*

John Carradine et Jon Hall dans ***The Invisible Man's Revenge*** *(1944).*

suites tournées dans les années quarante. Arturo de Cordova y incarne un prisonnier que son frère fait échapper grâce à un sérum d'invisibilité de son invention. Une fois libre, la drogue agit hélas sur le mental du fugitif qui parle alors de conquérir le Monde et imagine notamment d'empoisonner l'eau des villes. Moins connu apparaît le **Tchelovek Nevidimka** réalisé par le Soviétique Alexandre Zakharov, en 1985, et passé autrefois au 4ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles. Le scénario reprend pour l'essentiel la trame de **L'Homme Invisible** de James Whale. Griffin a le tort de confier son secret à un collègue, lequel imagine aussitôt de s'emparer de l'invention à des fins plus mercantiles. Bientôt livré à lui-même, ne faisant plus confiance à personne, le savant traqué achève ses jours traqué par la meute lancée à ses trousses. Curieux qu'une des adaptations les plus fidèles du roman nous vienne d'URSS, d'autant que l'ambiance, les décors et la beauté des images font très souvent penser à l'école britannique de la célèbre *Hammer-Films*. Un admirateur sans doute...

transparences & folles expériences

Indépendamment de l'œuvre classique et de ses adaptations plus ou moins rigoureuses, l'expérimentation scientifique procure à l'observateur bien des joies car, justement, ce n'est pas toujours la science en elle-même qui motive tous ces chercheurs de l'improbable. Ainsi, dans **The Amazing Transparent Man** (Edgar G. Ulmer, 1960), le docteur Ulof utilise-t-il son cobaye, nommé Joey Faust (Douglas Kennedy) pour piller les banques sans se faire voir. Brave homme ! En 1961, dans **L'Invisible Docteur Mabuse** d'Harald Reinl, le Pr. Hyrasmus poursuit en secret des travaux délicats dont le résultat lui permet d'épier sous une forme transparente l'objet de sa convoitise, une ravissante danseuse de théâtre. Mabuse voit évidemment plus grand et s'empare de l'invention pour ses projets de domination du monde. Une armada d'hommes invisibles tente alors une première action de commando sur un aéroport, hélas bientôt déjouée par la disposition de quelques clochettes sur des fils tout autour de l'objectif. Nul ! Ce plantage exemplaire ne décourage pas un professeur et sa fille qui, dans le film mexicain **El Enmascarado de Oro contra el Asesino Invisible** (Alfredo Crevenna, 1964) mettent au point une machine capable de rendre les gens invisibles (on l'a essayée récemment sur Jacques Pradel et finalement ça marche très bien. Vive la science !). Devant le héros — El Enmascarado de Oro, donc — un lutteur masqué qui n'en croit pas ses yeux, ils font ainsi disparaître un petit lapin, tel le premier illusionniste venu. Mais le savant est assassiné et sa formule dérobée. C'est alors qu'on entend parler de hold-up fracassants dans diverses banques sans qu'aucun témoin n'aperçoive le ■■■

1897 - 2000

LA FACE CACHÉE DE L'HOMME INVISIBLE

*Hyrasmus (Lex Barker) et sa danseuse (Karine Dior) dans **L'Invisible Docteur Mabuse** (1961)*

■■■ moindre voleur. Le «Masque d'Or» et un inspecteur de police sauront opportunément confondre le coupable, en fait le fiancé de la demoiselle qui se faisait aider par un assistant du professeur. La même année, un certain Von Borsody reprend le flambeau à l'occasion du film de Raphael Nussbaum, **Dans les Griffes de l'Homme Invisible**, en fait un somptueux nanar à la mode «Krimi». Hélas, un escroc le supprime et subtilise sa formule pour l'employer, lui aussi, à des fins frauduleuses, au lieu d'aller tout simplement s'en servir pour mater le panorama dans les douches des filles, le nigaud ! En 1967, et en pleine vogue des super-heros italiens, le thème resurgit à la faveur du décevant **Flashman contre les Hommes Invisibles** de J. Lee Donan (un pseudo assez américanisé pour dissimuler la marque de fabrique). Un malfrat y dérobe un sérum d'invisibilité à un savant et s'en sert à son tour au service du mal. Mais un fier justicier se dresse sur sa route, travesti comme pour un bal costumé. Bien sûr il s'agit de... (ben alors, les gars ?), oui Flashman, j'en vois des qui suivent pas.

La France ne sut pas résister à un thème aussi prometteur, et c'est Pierre Chevalier qui s'y colle avec son ébouriffant **La Vie Amoureuse de l'Homme Invisible**. Le Dr. Orlof éclaire en effet le personnage d'une facette encore inconnue, car il vient de créer un anthropoïde invisible qui devrait, selon ses dires, «*dompter l'humanité et la remplacer sur Terre*». Puis, l'homme de science semble abandonner un temps ses projets pour étudier le comportement amoureux de son cobaye, ce qui nous vaut les sursauts à terre d'une servante nue tâchant de numéroter vaille que vaille l'assaut brutal de l'homme invisible, le tout ponctué de zooms avant / arrière de la part d'un opérateur assez coopératif. L'année suivante, Anthony Dawson (Antonio Margheretti) risque un **Inafferabile Invincibile Mister Invisibile** où deux hommes de science, apparemment distingués, découvrent la fameuse formule en croyant trouver un remède contre la grippe. Tout ceci ne fait qu'exciter la convoitise de bandits auxquels va devoir faire face le héros rendu invisible (Dean Jones, dans sa version opaque).

*Abbott & Costello dans **Deux Nigauds contre l'Homme Invisible** (1950).*
Ci-dessous : l'affiche US.

l'Homme Invisible... vu à la télé

Indépendamment de ses fréquentes apparitions au grand écran, le personnage envahit tout aussi bien les téléviseurs. Il apparaît de manière un peu clandestine dans la fameuse série du *Colonel March* (1955/1956), ce pré-*X-Files* où le personnage joué par Boris Karloff, bombarde chef du «bureau des affaires inclassables», résout, souvent de la façon la plus rationnelle, une série de mystères d'apparence surnaturelle. En 1958, une série britannique, judicieusement titrée *The Invisible Man* lui est entièrement consacrée. Cette fois, le savant s'appelle Peter Brady et, rendu translucide par une de ses expériences, il se voit contraint de s'échapper, à la manière du Fugitif, tout en résolvant au passage diverses enquêtes policières, à la recherche lui-même d'un antidote capable de le rendre à la vie normale. Johnny Scripps incarnait le Dr. Brady dans cette série créée par Ralph Smart (également l'instigateur de *Destination Danger*) tandis que l'acteur Tim Turner doublait sa voix pour les séquences d'invisibilité. 26 épisodes verront le jour sur une période de deux ans (58 et 59).

Cette fois au États-Unis, et en 1975, un nouvel Homme Invisible apparaît, joué par l'ex-membre de l'UNCLE des *Agents très Spéciaux*, David McCallum. Il incarne un scientifique contraint de détruire ses travaux de peur que ceux-ci ne tombent en de mauvaises mains. En 13 épisodes, il échappe ainsi à ses poursuivants et utilise à l'occasion un masque de sa propre figure quand la situation l'exige. La série, toujours titrée *The Invisible Man*, ne reçut qu'un intérêt mitigé et s'arrêta au bout de treize épisodes. Le moment semblait donc venu pour un «Nouvel Homme Invisible», titre français de la série *Gemini Man* élaborée en 1976 par Leslie Stevens, Harve Bennett et Steven Bochco, et diffusée l'année suivante sur notre première chaîne de télé, à l'époque encore déclarée d'utilité publique. Ben Murphy est le savant Sam Casey, qui désormais contrôle son invisibilité grâce à une télécommande miniaturisée. Une nouvelle livraison de 13 épisodes voit ainsi le jour, tandis que le pilote refait parfois surface en tant que téléfilm et sous le nouveau titre de **Code Name : Minus One**, tout comme **Riding with Death**, une compilation d'épisodes de la série. Une série TV japonaise apparaît encore en 1996, avec Shingo Katori et En Fukatsu, tandis qu'une autre, américaine celle-là, passe actuellement sur *Sci-fi Channel*. Darian Fawkes (Vincent Ventresca) en est le héros. Il s'agit d'un ancien escroc, utilisé désormais par le gouvernement, qui le contrôle au moyen du même implant servant à le rendre invisible.

Outre **Le Secret de Wilhelm Storitz**, déjà cité, quelques films pour la télévision traitent, de près ou de loin, le sujet qui nous intéresse. **Killdozer** (Jerry London, 1974) : une force invisible nous vient d'un autre monde. **More Wild West** (Burt Kennedy, 1980) : avatar tardif des **Mystères de l'Ouest** où nos deux agents combattent un mégalomane rêvant de prendre possession du monde avec ses combattants invisibles. **The Invisible Woman** (Alan J. Levi, 1983) : Alexa Hamilton incarne une jeune reporter avant avalé par mégarde le sérum d'invisibilité. **Highwayman** (Douglas Heyes,

***The Invisible Man** (1958) : une série où le Dr. Brady (Johnny Scripps) porte un bien étrange manteau...*

***La Vie Amoureuse de l'Homme Invisible** : ici le héros tentant de posséder dès réhenni sa conquête*

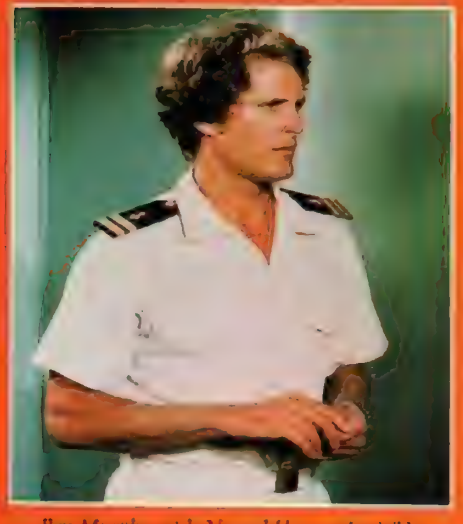
1987) : Sam Jones joue un super-héros à la Mad Max agissant pour le compte du gouvernement et pourvu d'un dispositif lui permettant de rendre son impressionnant matériel invisible. **Justin Case** (Blake Edwards, 1988) : un privé revient de l'au-delà enquêter sur sa propre disparition, entraînant quelques gags à la manière de «l'Homme Invisible». **Dream a Little Evil** (Royce Mathew, 1990) : un scientifique trouve le moyen de matérialiser les désirs du subconscient. Et encore **Cameleon** (Stuart Cooper, 1989) : dans le futur, la belle Bobbie Philips — de **TC 2000** et **Carnival of Souls** — est l'agent d'une organisation secrète, capable de se fondre dans le décor tel un vrai caméléon.

L'homme invisible fait la comédie

Mais l'Homme Invisible oublie souvent ses états d'âme liés à sa nature de paria, telle que la décrit assez bien Wells dans son ouvrage, pour se libérer du carcan littéraire et se livrer à quelques plaisanteries hautement cinématographiques, même s'il n'apparaît pas toujours comme le vrai héros de l'histoire. Sa présence relève alors plus du simple clin d'œil dans ces comédies où il apparaît juste pour le gag référentiel. Ainsi, dans **The Body Disappears** (Ross Lederman, 1941), le professeur Shotesbury met au point un sérum censé ramener les corps à la vie, mais se trompe sans doute de fiole car sa formule rend les êtres invisibles, y compris la belle Jane Wyman, dans le civil future femme du président Reagan. Pas démontés pour autant, deux savants fous récidivent dans **Gildersleeve's Ghost** (Gordon Douglas, 1944) et imaginent, entre autres plaisanteries, de rendre la jeune Marion Martin invisible, ceci en compagnie d'un gorille géant (joué naturellement par Charles Gemora, grand spécialiste de ce genre de rôle). James Stewart participe à la cause quand il affirme à son entourage, dans le **Harvey** de Henry Coster (1950) qu'un lapin géant invisible l'accompagne dans tous ses déplacements. En 1961, et après **El Conquistador de la Luna**, **Los Invisibles** du Mexicain Jaime Salvador permet aux fameux comiques locaux Capulina et Viruta de se rendre invisibles pour peu qu'ils s'enduisent d'une certaine peinture. Ils vont en profiter pour suivre à la trace un fameux voleur de bijoux. Plus délirant encore apparaît le très érotique **Les Fantaisies Amoureuses de Siegfried** (Adrien Hoven, 1971), avec la belle Sybil Danning. Un bonnet magique rend invisibles ceux qui le portent et c'est ainsi que le héros en profite pour visiter ces demoiselles, et plus si affinités, dans le palais de Gunther, le roi des Burgondes. Tout cela sur une musique d'Ennio Morricone, n'empêche.

Le strip-tease intégral de Chevy Chase dans ***Les Aventures d'un Homme Invisible*** *(1992).*

La même année, dans le **Pas vu Pas Pris** de Robert Butler, un jeune élève met au point un sérum d'invisibilité qui pourrait permettre à son collège d'éponger une dette de 50.000 dollars, mais qui sert surtout à de nombreux gags, dont une hilarante partie de golf disputée par le directeur, plus qu'aidé par son complice rendu invisible. De même, dans le **The Man who wasn't there**, de Bruce Malmuth, en 1983, Steve Guttenberg élabore une certaine formule à laquelle s'intéresse fortement l'ensemble du casting, bons ou méchants. A voir pour ses effets en 3-D et une scène de douche rafraîchissante, donc) où s'ébattent les charmantes Brinke Stevens, Linnea Quigley et Michelle Bauer. **The Invisible Kid** (Avery Crounse, 1987) pousse le burlesque encore plus loin. Jay Underwood incarne l'étudiant qui découvre une certaine substance, notamment à base de fiente de pigeon plus quelques autres ingrédients improbables, capable de faire disparaître les corps durant une vingtaine de minutes. Il va dès lors s'en servir à des fins hautement cruciales, comme faire perdre son rival au basket-ball ou encore forger le physique des nénettes dans les vestiaires. Un tel mauvais exemple nous conduit inévitablement à **Invisible Maniac**, commis en 1990 par Rick Coogan, quand un chercheur irascible, vexé du mauvais accueil fait à ses compétences scientifiques, décide de se venger sur les élèves dont il est professeur de physique. Du coup, pour contondre ce vilain pervers jouant les voyeurs à l'occasion, un gentil «Homme Invisible» va devoir s'interposer, ce qui nous vaut une bagarre entre deux hommes transparents. Une grande première cinématographique ! L'ambiance volontiers «comédie teenagerisante» à vocation familiale semble à son tour gagner le prolifique Fred Olen Ray, qui livre en 1996 un **Invisible Mom** assez inattendu, compte-tenu de sa carrière passée. Dee Wallace Stone est la maman en question qui ingère la potion magique, génératrice de gags assez lumineux. Pénétré par une idée aussi lumineuse, et par le bon succès au box-office de cette première tentative, Fred, l'ex-bisseux repenti, nous livre dans la foulée un **Invisible Dad** et encore un **Invisible Mom 2**, fondus à peu près dans le même moule.



Ben Murphy est le Nouvel Homme Invisible dans la série du même nom (1976).

Mais l'œuvre la plus intéressante remonte pourtant à 1992, quand John Carpenter décide de reprendre le thème fondateur sur un ton de tragi-comédie, axant en fait tous les ressorts comiques sur la difficulté d'exister en tant qu'être translucide. Dans **Les Aventures d'un Homme Invisible**, Chevy Chase traduit assez bien à l'écran l'épreuve qu'implique son nouvel état et sa faculté à s'y adapter au fur et à mesure des événements. Loin d'en tirer un quelconque pouvoir, il décide au contraire de se retirer du monde (avec Daryl Hannah, ça aide...) et de finir tranquillement ses jours loin de la ville et de sa vie passée, dont Carpenter nous dépeignait en fin caricaturiste toute la vacuité dès les premières images.

Paul Verhoeven, avec **L'Homme sans Ombre**, est un des premiers depuis longtemps à reprendre le thème à ses origines et, bien que ne s'inspirant pas directement de l'œuvre de Wells, d'exprimer par la narration la tragédie de l'être progressivement affecté par l'utilisation de la drogue. Le succès de son film décidera sans doute de la fréquence des futures adaptations. Ouvrons l'œil, et le bon !

Jean-Pierre PUTTERS

Nous avons écarté (presque) systématiquement du dossier les ectoplasmes et autres revenants imitant bien souvent notre personnage (Cf. la série des **Topper** et les centaines d'autres fantômes cinématographiques...).

FILMOGRAPHIE (titres non cités dans le texte)

1933 - **The Whispering Shadow** (Albert Herman et Colbert Clark) ; **Ein Unsichtbarer Geht Durch Die Stadt** (Harry Piel) *1934* - **The Vanishing Shadow** (Louis Friedlander) ; **The Return of Chandu** (Ray Taylor) *1936* - **Blind Man's Bluff** (Albert Parker) *1937* - **Star of Asia** (Haribhai Desai) *1940* - **The Shadow** (James Horne) *1941* - **Dick Tracy VS. Crime Inc.** (William Witney et John English) ; **Lucky Ghost** (William X. Crowley, Jed Buell) *1943* - **Les Aventures Fantastiques du Baron de Munchhausen** (Josef Von Baky) *1946* - **Night in Paradise** (Arthur Lubin) *1951* - **Hilfe, Ich Bin Unsichtbare** (E. W. Emo) *1952* - **Moineaux de Paris** (Maurice Cloche) ; **Torticola contre Frankensberg** (Paul Paviot) *1953* - **Phantom from Space** (W. Lee Wilder) ; **The Lost Planet** (Spencer Gordon Bennet) *1954* - **The Invisible Man** (Motoyoshi Oda) *1956* - **Planète Interdite** (Fred McLeod Wilcox) *1958* - **Invisible Avenger** (James Wong Howe et John Sledge) ; **Les Monstres Invisibles** (Arthur Crabtree) *1959* - **The Cosmic Man** (Herbert Greene) ; **The Day I Vanished** (Don Glut) ; **The Invisible Invaders** (Edward L. Cahn) ; **Superman** (Anant Thakur) *1961* - **Les Titans** (Duccio Tessari) ; **El Baron del Terror** (Chano Urueta) *1962* - **Muz z Prvního Stoletti** (Oldrich Lipsky) ; **Carnival of Souls** (Herk Harvey) ; **The Invisible Teenager** (Don Glut) ; **Les Amours Enchantées** (Henry Levin et George Pal) *1963* - **Capitaine Sinbad** (Byron Haskin) *1965* - **Opération Poker** (Osvaldo Civirani) ; **Aadhi Raat ke Baad** (Ashok Kumar) ; **El Sonido Prehistorico** (José Antonio Nieves Conde) *1966* - **The Bubble** (Arch Oboler) ; **La Vengeance de Siegfried** (Harald Reinl) ; **The Blood Drinkers** (Gerardo de Leon) *1967* - **Matchless** (Alberto Lattuada) ; **Le Fantôme de Barbe-Noire** (Robert Stevenson) ; **Mad Monster Party ?** (Jules Bass) ; **Ninja Bugelijo** (Nagisa Oshima) ; **El Hombre Invisibile Ataca** (Martin Mentasti) *1968* - **Space Thing** (Byron Mabe) *1969* - **The Body Stealers** (Gerry Levy) ; **Goopy Gyne, Bagha Byne** (Satyajit Ray) *1970* - **Los Campeones Justicieros** (Federico Curiel) ; **L'Horrible Sexy Vampire** (José Luis Madrid) *1972* - **Rouslan et Ludmila** (Alexandre Ptouchko) *1973* - **Le Voyage Fantastique de Sinbad** (Gordon Hessler) *1978* - **Invisible Adversaries** (Valie Export) *1979* - **Le Seigneur des Anneaux** (Ralph Bakshi) *1980* - **Dark Eyes** (James Polakoff) ; **Le Choc des Titans** (Desmond Davis) ; **Earthbound** (James L. Conway) ; **Fiend** (Don Dohler) *1981* - **Las Aventuras de Enrique y Ana** (Tito Fernandez) *1982* - **Sword of the Valiant** (Stephen Weeks) ; **The Miracle Fighters** (Yuen Woo-ping) *1983* - **Invitation of Ghost** (Wilson Tong) ; **Le Retour du Barbare** (Franco Prosperi) ; **Le Choix des Seigneurs** (Giacomo Battiato) ; **The Dead and the Deadly** (Wu Ma) *1984* - **Ator, the Invincible** (Joe d'Amato) ; **The Thing in the Basement** (Richard Taylor) ; **Invisible Strangler** (John Florea) *1987* - **Tales from the Quadead Zone** (Chester Novell Turner) ; **Land of Faraway** (Vladimir Grammatikov) ; **Predator** (John McTiernan) *1988* - **Waxwork** (Anthony Hickox) ; **Les Aventures du Baron de Munchausen** (Terry Gilliam) ; **The Jitters** (John Fasano) ; **Watch Out** (Tony Leung) ; **Prokleti Domu Hajnu** (Jiri Svoboda) *1989* - **Hanna Monster, Darling** (Christian Berger) *1990* - **Alice** (Woody Allen) ; **Predator 2** (Stephen Hopkins) *1991* - **The Arrival** (David Schmoeller) *1992* - **See Thru** (Scotty Foxx) ; **The Heroic Trio** (Ching Siu-Tung et Johnnie To) *1993* - **Invisible, the Chronicles of Benjamin Knight** (Jack Ersgard) ; **The Fantastic Four** (Oley Sassone) ; **Chicken Park** (Jerry Cala) ; **Witchcraft VII : Judgement Hour** (Michael Paul Girard) *1995* - **Mr. India** (Shekhar Kapur) *1996* - **Bogus** (Norman Jewison) *1997* - **Escape from Atlantis** (Strathford Hamilton)

actualité cinéma
sortie le 18 octobre

Stargher King (Vincent D'Onofrio), figure narcissique du serial-killer, vampirise «l'inconsciente» Catherine Deane (Jennifer Lopez).

the CELL

Encore un film précédé d'une réputation sulfureuse. Encore un film qui a fait couler beaucoup d'encre avant même sa sortie. Encore un film auquel la presse a associé les adjectifs «glauque», «malsain», «trash», «gore» et même «déviant». Comme les œuvres «choquantes» en provenance d'Hollywood s'avèrent souvent d'agréables bluettes horrifiques, on attendait THE CELL avec circonspection. Erreur : quand Jennifer Lopez investit l'inconscient d'un terrifiant serial-killer, c'est loin d'être une visite de routine !

Avec son montage épileptique, la bande annonce de **The Cell** proposait des images rarement vues au cinéma, des visions cauchemardesques généralement réservées à la grille des programmes tardifs de la chaîne *MTV*. Pour cause de scènes choc à répétition, **The Cell** a d'ailleurs rencontré d'énormes problèmes avec la censure outre-Atlantique pour obtenir le «R» de rigueur. Ecrit en 1993 et vendu à *New Line* en 1995, le script de **The Cell** attira en premier l'intérêt de la bombe latino Jennifer Lopez, celle qui fait la couverture du magazine *FHM* trois fois par an, la même qui fait fantasmer à peu près 90 % de la population mâle de la planète. «*Lorsque j'ai lu le scénario de* ***The Cell****, je n'avais pas encore tourné* ***Anaconda****. J'étais virtuellement inconnue. Autant vous dire que personne ne m'aurait confié un rôle principal ! Au mieux, j'aurais pu décrocher celui de la victime qui repose dans la baignoire. J'ai donc fait preuve de patience, persuadée qu'un jour ce film serait un par fait vecteur. Lorsque j'ai commencé à avoir du succès, j'ai appris que* New Line *avait acheté les droits de* ***The Cell****. Je les ai contactés pour leur expliquer à quel point j'étais intéressée par le projet*». A l'époque, Jennifer Lopez vient tout juste de triompher aux côtés de George Clooney dans **Hors d'Atteinte**, le polar de Steven Soderbergh, et sort son album «On the 6», quatre fois platine. **The Cell** est ainsi le premier film qui se monte sur le nom de la comédienne-chanteuse. Derrière la caméra, Tarsem Singh, un spécialiste de la pub et des clips vidéo, qui a travaillé avec Suzanne Vega et REM. Un prodige de l'image avec lequel *New Line* cherche à collaborer depuis déjà quelque temps. «*C'est un véritable artiste*» confie Julio Caro, un des producteurs de **The Cell**. «*Il a un véritable sens du détail, possède le talent rare d'apporter à un genre comme le thriller une énergie nouvelle, une dimension excitante et radicale. Ses qualités narratives, même sur des formats courts, l'imposaient comme le réalisateur idéal pour un projet s'axant autour de l'imaginaire d'un serial-killer*».

L'agent Peter Novak (Vince Vaughn) débarque à son tour dans l'inconscient du serial-killer. Dépaysement assuré.

Des films de serial-killers, il y en a déjà eu plusieurs douzaines, la plupart du temps construits sur un schéma identique et même un peu trop classique pour faire date. Parmi les plus récents, **Le Collectionneur**, **Prémonitions** et **Bone Collector** n'apportaient que très peu de sang neuf dans un registre dominé par **Le Silence des Agneaux** et **Seven**, considérés comme les deux véritables titres de gloire du genre. Justement parce qu'ils transcendaient la mécanique bien huilée de l'enquête policière sans surprise, du simple jeu du chat et de la souris. Dans le premier, une enquêtrice du FBI se voyait contrainte de s'associer à un meurtrier cannibale sous les verrous pour en démasquer un autre. Dans le second, deux policiers se retrouvaient confrontés à un tueur plus malin qu'eux qui les menait par le bout du nez. A ces deux films-références, on pourrait aussi ajouter **Henry, Portrait of a Serial-Killer** de John McNaughton, qui décrivait avec réalisme et détachement le quotidien d'un tueur ordinaire, ou encore l'allemand **Schramm** du réalisateur de **Nekromantik** Jörg Buttgereit, qui choisissait de raconter son histoire de manière inédite, en se plaçant dans la tête du serial-killer. Le spectateur était ainsi aux premières loges et vivait directement la tourmente du personnage. Assez proche de ce dernier par certains aspects, **The Cell** arrive néanmoins à se démarquer de tous ses prédécesseurs. Comme quoi, il est encore possible d'avoir des idées originales pour peu qu'on se creuse un minimum le ciboulot. Auteur du scénario, Mark Protosevich est rapidement devenu une des nouvelles coqueluches d'Hollywood. Ces derniers mois, il a signé les scripts d'**Impostor** (d'après une nouvelle de Philip K. Dick) et d'**I Am Legend** (d'après le roman de Richard Matheson), et travaille actuellement sur **Batman 5** ainsi que sur le nouveau film de Jan De Bont, le western fantastique **Ghost Riders in the Sky**. Pourtant, il y a encore peu, ce diplômé de L'Ecole Supérieure de Columbia à Chicago assistait Scott Rudin au développement de certains projets. En gros, il rendait des fiches de lecture au producteur de **Truman Show** et **Sleepy Hollow**. **The Cell**, son premier scénario, naît de sa passion pour les films d'horreur et plus particu- ■■■

Carl Stargher (Vincent D'Onofrio), un schizophrène transformant ses victimes en poupées humaines.

Une lente mise à mort dans un caisson hermétique : manière pour Stargher de purifier ses victimes.

the CELL

Le laboratoire permettant à la psychologue de visiter le subconscient de ses patients...

lièrement de sa fascination pour l'étude des rêves et la psychologie des serial-killers. «*Lorsque j'étais au collège, mon admiration pour la série des* ***Dracula*** *de la* Hammer *tournait carrément à l'obsession. En classe, je laissais croire à tout le monde que j'étais un vrai vampire. A la cantine, il m'arrivait même régulièrement de mordre férocement mes camarades au cou ! Je me suis attiré beaucoup d'ennuis quand j'étais jeune. En grandissant, je me suis assagi et j'ai commencé à regarder les films de George Romero, Wes Craven et David Cronenberg, qui sont devenus mes nouvelles références. Sauf que cette fois, je ne m'identifiais plus aux personnages ! Je dévorais également tout ce qui concernait la psychologie et les rêves. Avec ce bagage supplémentaire, j'ai commencé à comprendre la complexité des films d'horreur. En surface, nous sommes tout simplement effrayés par un monstre, mais en fouillant un peu plus, on se rend compte que ces films reposent sur nos peurs refoulées. Qu'il s'agisse de la créature de Frankenstein ou d'un serial-killer, ces personnages sont terrifiants parce qu'ils n'arrivent pas à s'intégrer dans la société. En utilisant mon engouement pour les cauchemars, les rêves et les fantasmes, j'ai réussi à trouver l'idée qui mélangerait toutes ces données pour aboutir à un film différent de ce qui a déjà été fait sur le sujet. Je ne voulais pas seulement fouiller les pensées d'un meurtrier mais représenter son imagination. Car certains de nos fantasmes peuvent s'avérer dangereux*».

The Cell s'apparente donc plus au film d'horreur qu'au thriller. Il se déroule en majeure partie dans le subconscient d'un serial-killer, en l'occurrence Carl Stargher (Vincent D'Onofrio), un dérangé notoire qui a imaginé l'instrument de torture ultime : une cage de verre située dans un entrepôt abandonné au milieu de nulle-part, dans laquelle il noie ses victimes avant de pratiquer sur elles un rituel post-mortem. Quand l'agent du FBI Peter Novak (Vince Vaughn) et son partenaire Gordon Ramsey (Jake Weber) retrouvent sa trace, Stargher est victime d'une lésion au cerveau qui le plonge dans le coma. Mis hors d'état de nuire, le serial-killer est également réduit au silence alors que sa dernière victime, retenue prisonnière, n'a plus que 40 heures à vivre. Sur les conseils d'un médecin, Novak n'a d'autre solution que se tourner vers Catherine Deane (Jennifer Lopez), une éminente pédopsychiatre qui participe à l'expérimentation d'un procédé thérapeutique révolutionnaire lui permettant de visiter le mental de patients inconscients dans l'espoir de les sortir de leur état catatonique. Pour pénétrer l'esprit et les fantasmes de Stargher afin de retrouver la trace de sa victime, Catherine va utiliser ce système de cartographie neurologique et de transfert synaptique permettant de dresser la topographie du cerveau et du subconscient du malade. Mais Catherine se retrouve confrontée à un univers subversif, composé d'apparitions monstrueuses, qui commence à altérer sa propre santé mentale. Elle progresse dans ce dédale de pulsions agressives jusqu'à un point de non-retour. Piégée par la personnification toute puissante du tueur, Stargher King, elle succombe à l'attirance du Mal. Novak devra à son tour se prêter à l'expérience pour la secourir...

Avec une histoire permettant tous les délires visuels, il fallait que les images de **The Cell** parlent d'elles-mêmes, que la mise en scène applique des schémas narratifs. «*Lorsque j'ai appris que Tarsem avait été choisi pour réaliser* ***The Cell****, j'étais à la fois ravi et inquiet*» se souvient Mark Protosevich. «*Sa vision est tellement particulière et intense que mon script*

Utilisant le contre-transfert, Catherine invite le machiavélique Stargher King à pénétrer son propre inconscient...

allait subitement se retrouver reléguer au second plan. Tarsem n'a pas besoin d'un scénario pour raconter une histoire, mais seulement d'un synopsis. Son talent fait le reste. Heureusement, nous voyons les choses de la même manière. Tout comme lui, je réfléchis visuellement. Lorsque j'écrivais **The Cell**, *je puisais mon inspiration des illustrations de Francis Bacon accrochées autour de mon ordinateur. Tarsem a transformé ces cartes postales en images qui pourraient provenir d'un musée des horreurs, telles que je les avais imaginées*».

Des idées bien barges, Tarsem en a plus d'une sous le coude. De quoi rendre jaloux Marilyn Manson. Les idées tordues, le réalisateur les traite en esthète, de manière décalée, cherchant à provoquer un sentiment tenace de malaise et des frissons sporadiques. Les apparitions presque subliminales d'un enfant au visage démoniaque et aux mains palmées, la galerie de freaks avec ces femmes qu'on croirait défigurées par un artiste expressionniste fou, ce cheval sectionné en dix morceaux par des lames en verre, ou encore Stargher qui se suspend à l'horizontale par des chaînes reliées à des anneaux incrustés sous sa peau... Des moments éprouvants, qui dérangent. Qui rappellent également l'univers de Clive Barker, lui aussi adepte du plaisir par la souffrance au détour d'**Hellraiser**. D'ailleurs, on pourrait facilement comparer Stargher à un Cénobite. Prisonnier de son propre mal, il vit un véritable chemin de croix, une certaine idée de l'Enfer. Son imagerie reflète son conflit intérieur. Un déferlement de souffrances et de violences prenant pour cadre des décors luxueux qui défient les lois de la logique. Et le voyage virtuel de Catherine Deane de se transformer en odyssée dantesque. «*Ce que j'aimais dans le scénario, c'est qu'il n'y avait aucune limite. On aurait dit un canevas totalement ouvert à toutes sortes de possibilités, mêmes les plus folles. J'ai tout de suite imaginé cela comme un opéra dramatique et tragique avec un serial-killer tourmenté pour figure centrale*» confie le réalisateur. D'ailleurs, dans son subconscient, le tueur s'efface au profit de son ego, Stargher King, le démon pousse-au-crime, un être impitoyable et invincible qui règne en despote sur son univers. Une figure monolithique coiffée d'une couronne et vêtue d'une gigantesque cape qui, telle une tapisserie, se dérobe des murs. Une représentation du pouvoir qui envoûte Catherine Deane et l'attire dans ses filets. Lorsque Novak vole à son secours, il tombe lui aussi dans le piège et se voit réserver un triste châtiment. Il est attaché à terre, les pieds et les mains en croix, une barre en métal doré entourée de barbelés s'élevant au-dessus de sa ceinture. Stargher incise son abdomen à l'aide d'une paire de ciseaux et sort un bout de son intestin, qui va s'enrouler autour de la tige. Le pauvre agent fédéral, se vidant progressivement de ses entrailles, n'a plus qu'à assister impuissant au spectacle. Traumatisant.

Une créature étrange peuplant l'univers mental de Carl Stargher...

Catherine Deane tente de libérer un jeune schizophrène du monstre qui le maintient dans le coma...

Stargher King met Peter Novak au supplice dans une scène vraiment tord-boyaux...

Le travail de Tarsem Singh ne saurait toutefois se réduire à un catalogue des horreurs. Brillant dans tout ce qu'il entreprend, le réalisateur contourne ainsi habilement tous les obstacles posés par un scénario qui mélange, pas toujours avec finesse, spéculations autorisées par la fiction et réalité scientifique. Par ailleurs, il utilise à merveille son actrice principale. A une Jennifer Lopez loin d'être toujours à la hauteur, il offre un rôle pratiquement muet dès lors qu'elle pénètre dans l'inconscient de Stargher, faisant d'elle une icône aux mille visages apparaissant successivement sous la forme d'une femme fatale aux allures de dominatrice, d'une nonne purificatrice au visage angélique, ou d'une amazone vengeresse armée d'une arbalète. Si **The Cell** fonctionne avant tout sur d'excellents principes de série B (la peur du monstre, l'inconscient du tueur = la maison hantée...), et accumule des images énigmatiques et troublantes qui rappellent les cauchemars que l'on peut faire sous l'emprise d'une forte fièvre, ça ne l'empêche pas de soigner les scènes d'exposition, d'utiliser à merveille le format Cinémascope, de mener rondement son intrigue. Et de rendre hommage avec une certaine subtilité à quelques-uns de ses inspirateurs : David Lynch pour l'imagerie décalée des fantasmes, David Cronenberg pour l'approche cérébrale et clinique de la violence, et même Frederico Fellini pour l'aspect théâtral et organique des décors. On connaît pires références.

Damien GRANGER

actualité cinéma
sortie le 1er novembre

GEMINI

un dément à la campagne

SHINYA TSUKAMOTO

Shinya Tsukamoto s'est progressivement forgé en Europe une réputation d'auteur culte. Comme par hasard, ses films, qui montrent Tokyo comme un immense champ de bataille et ses salarymen comme des victimes du malaise urbain, ne rencontrent aucun succès au Japon. Qu'il traite de l'influence de la technologie sur le corps (TETSUO 1 et 2), de l'ultra-violence dans les villes (TOKYO FIST) ou encore des armes à feu (BULLET BALLET), le réalisateur semblait alors se cantonner à une forme extrême de cinéma underground. Avec GEMINI, il change de registre, même si l'œuvre s'avère tout aussi perturbée et dérangeante que ses précédents films.

Gemini est votre premier film n'appartenant pas à l'univers citadin. Pensez-vous qu'il marque un changement radical dans votre style ?

Gemini est une œuvre de commande. Lorsque la firme *Toho* m'a proposé de réaliser cette adaptation du romancier Edogawa Rampo, j'y ai vu une bonne manière de prolonger ma réflexion sur la nature humaine, mais cette fois-ci dans un contexte rural. Et c'est aussi pour cela que le style de **Gemini** est très différent de mes autre films. L'espace n'est pas le même, l'environnement dans lequel évolue les héros est moins agressif. **Gemini** oscille ainsi entre un style assez calme, contemplatif, proche du cinéma classique japonais, et un style «indépendant» que j'ai cultivé au travers de mes autres films et qui me vient des années où je réalisais des spots publicitaires. Comme **Gemini** traite de la dualité, je trouvais intéressant de confronter ces deux styles au sein d'un film de studio. Finalement, je pense que **Gemini** est mon film le plus populaire. C'est en tout cas le moins pessimiste

Vouliez-vous, avec _Gemini_, essayer de conquérir un plus large public ?

Ce n'était évidemment pas l'objectif principal, mais oui. J'ai toujours eu beaucoup de mal à produire et à distribuer mes films au Japon, où ils sont joués dans très peu de salles. Et il est vrai que j'aimerais avoir la même reconnaissance dans mon pays que celle dont je bénéficie en Europe. En ce sens, **Gemini** me semble plus abordable pour le public japonais.

Vous êtes-vous inspiré d'autres films sur les jumeaux pour réaliser _Gemini_ ?

Lesquels ?

***Faux-semblants*, par exemple...**

Ah, je vois... J'adore **Faux-semblants**, mais s'il y a des similitudes, je crois que c'est la conséquence des stéréotypes que l'on retrouve dans beaucoup d'histoires sur la gémellité : le «bon» et le «mauvais» jumeau, la jalousie maladive de l'un envers l'autre... D'une manière générale, je ne suis pas de ces cinéastes qui sont influencés par d'autres films. Je ne ressens pas le besoin de m'inspirer des films que j'ai vus. Je sais que **Videodrome** et **Blade Runner** m'ont profondément marqué quand j'étais plus jeune, ainsi que les films de monstres comme **Gamera** et **Godzilla**. Mais pour tous mes précédents films, ma

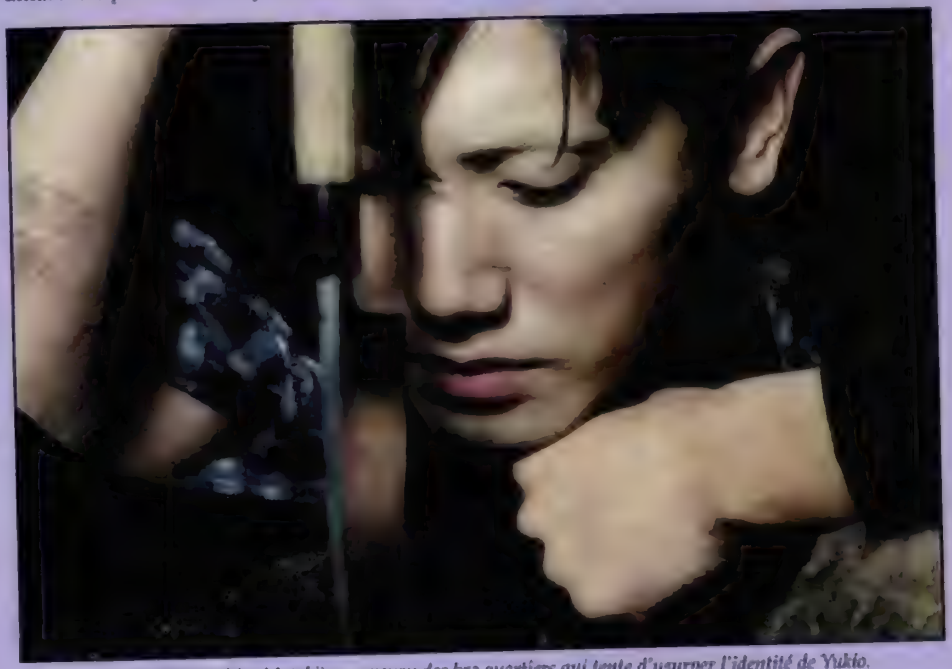
Rin (Ryo), l'épouse de Yukio frappée d'amnésie après un mystérieux incendie..

seule source d'inspiration a été la ville de Tokyo et ses habitants. Pour **Gemini**, c'est avant tout Rampo, l'écrivain du livre original, qui m'a inspiré. Ce qui m'intéressait précisément dans cette histoire, c'est qu'elle montre le combat entre deux êtres presque identiques, que les circonstances ont rendus différents. Ainsi, l'affrontement entre Yukio et Sutekichi est proche du combat entre le Bien et le Mal que livre intérieurement tout être humain.

Pourquoi avoir choisi Ryo _(mannequin très populaire au Japon, NDR)_ pour jouer la femme du héros ?

Parce que je voulais quelqu'un qui soit l'incarnation même de la pureté. Mais je n'ai pas pour autant cherché à mettre Ryo en valeur. Au contraire, les Japonais trouveront peut être qu'elle est moins belle que d'habitude dans **Gemini**, où elle devait paraître moins sophistiquée, plus humaine.

Il paraît que vous aviez un projet commun avec Quentin Tarantino, appelé _Flying Tetsuo_...



Sutekichi (Masahiro Motoki) : un voyou des bas quartiers qui tente d'usurper l'identité de Yukio.

Yukio et Sutekichi, des jumeaux liés par un terrible secret...

Au fond du puits, le bon Dr Yukio retourne à l'état sauvage...

Un duel fraternel, métaphore de la lutte intérieure entre le Bien et le Mal...

C'est exact. Il s'agissait en fait d'un remake américain de **Tetsuo**, mon premier film, dont j'aurais été le producteur exécutif et Tarantino le réalisateur. L'idée était alléchante, le budget confortable... Mais d'un autre côté, je savais très bien que j'aurais dû faire des concessions à la major américaine qui investissait dans le film. **Tetsuo** était un film indépendant, et je pense que c'est une des raisons pour lesquelles les gens l'aiment tant. Je ne voulais pas risquer de voir les thèmes de **Tetsuo** soudainement aseptisés pour convenir au grand public américain. C'était un trop gros risque, j'ai refusé. Dommage d'autant plus que s'il y avait bien une personne capable de refaire **Tetsuo**, c'est Quentin Tarantino.

Vraiment ?

Oui, je vous assure. Il a une connaissance du cinéma japonais et du cinéma indépendant absolument incroyable. Il aurait été parfait.

Allez-vous persister à faire des films fantastiques ?

Je ne sais pas. Le cinéma fantastique est pour moi un mode intéressant pour appréhender et critiquer le monde dans lequel nous vivons, surtout lorsqu'il s'agit des mégapoles. C'est ce que j'ai essayé de faire dans **Tetsuo 1** et **2**. Je voulais montrer qu'on est passé d'une génération qui maîtrisait mal la technologie, qui en avait peur, à une autre qui l'a complètement intégrée. Mais je ne veux pas pour autant faire que de films fantastiques. Je ne veux pas non plus faire que des films violents, bien que la violence soit chez moi un thème prédominant et que je serai toujours amené à y revenir, d'une manière ou d'une autre.

Dans *Bullet Ballet* comme dans *Tokyo Fist*, vous vous donnez le rôle principal : des marginaux, rejetés par la société à cause de leur différence. Est-ce que vous vous reconnaissez dans ces rôles ?

(sourire) En fait, je crois que j'ai joué dans ces films surtout parce que j'aime faire l'acteur, mais d'un autre côté vous n'avez pas tort. Enfant, j'étais constamment rejeté, toujours dans un coin. Les autres se moquaient de moi parce qu'il me trouvaient trop poilu ! C'est comme ce conte, vous savez, «Le vilain petit canard» : c'est toute ma vie, ça !

Propos recueillis
par **Erich VOGEL**

TOKYO TWINS

Toujours délicat, pour une idole de l'avant-scène, de négocier son passage vers un cinéma de «major» sans céder à une confortable tiédeur ou à la posture branchouille (remember le **Flying Tetsuo** que devait réaliser Tarantino ?). On est donc heureux de voir Shinya Tsukamoto, monstre sacré du cinéma décalé, demeurer fidèle à lui-même (comprenez monstrueusement branque) sur un projet dit «de commande». Il faut dire que sa seule contrainte sur **Gemini** se résumait à la présence en tête de casting de l'ex-pop star Masahiro Motoki, égérie locale d'un certain cinéma indépendant. Par chance, Motoki partage la même fascination que Tsukamoto pour l'écrivain fantastique Edogawa Rampo (pseudonyme qui évoque volontairement la prononciation japonaise d'Edgar Poe). Ayant déjà interprété le personnage dans le film de Kazuyoshi Okuyama **The Mystery of Rampo**, Motoki cherche dorénavant à porter à l'écran sa courte nouvelle «Soseiji» (Les Jumeaux). Ces jumeaux, ce sont le Dr Yukio Daitokuji, notable conservateur exerçant dans les environs de Tokyo à la fin de l'ère Meiji (1910) et le brigand Sutekichi qui hante son foyer (tout deux interprétés par Mashiro Motoki). Suite à la mort mystérieuse de son père et de sa mère, le Dr Daitokuji découvre l'existence de son double, Sutekichi, qui l'assassine et entreprend d'usurper son identité. Si ce postulat aux mille développements possibles séduit Tsukamoto, ce dernier impose néanmoins une modification scénaristique majeure. Dans **Gemini**, Sutekichi précipite Daitokuji dans le puits du jardin, et le torture mentalement en lui narrant par le menu la vie qu'il mène à sa place, et tout particulièrement ses rapports avec la femme amnésique du docteur, la mystérieuse Rin (Ryo). Comme on s'en doute, ce choix participe d'une affirmation totale de l'univers du réalisateur (disons plutôt sa démence) sur l'œuvre originelle de Rampo. **Gemini**, œuvre supposée de commande, en ressort particulièrement travestie. Tsukamoto fait sien un académisme de façade (riches décors en studios, éclairages soignés) et abandonne sa condition d'homme à tout faire (il est ici «seulement» réalisateur, scénariste, chef-opérateur et monteur) pour plier toute une équipe professionnelle à ses méthodes. C'est ainsi la costumière Michiko Kitamura qui eut l'idée de raser les sourcils du casting, une idée que Tsukamoto lui-même aurait pu avoir !

Loin des accents cyber-punk de **Tetsuo** et du traumatisme barbare de **Tokyo Fist**, **Gemini** flirte ouvertement avec une certaine perversion de l'imagerie la plus traditionnelle du cinéma japonais. A quelques travellings subtils sur les occupants de la maison du docteur répondent de violentes poussées de caméra à l'épaule. La lumière exotique des premières séquences vire peu à peu au bleu-gris le plus glacial. Et qu'on ne s'étonne pas de voir le danseur Maro Akaji grimé kabuki-style, interpeller son fils adoptif, le punkoïde Sutekichi, après que ce dernier a entamé un «ankoku butoh» (danse des ténèbres). De multiples trahisons somme toute logiques. La nouvelle de Rampo opposait une vision de la haute-société japonaise la plus réactionnaire (le Dr Daitokuji) menacée d'extinction par la montée du peuple des bas-fonds (Sutekichi). Tsukamoto, lui, ne s'intéresse qu'aux conflits les plus primitifs, la lutte à mort de l'homo-sapiens et de la bête qu'il force à dormir en lui. Gemini a beau se présenter comme le versant «civilisé» de Tsukamoto, il est de toute façon traversé par les élans barbares d'un créateur d'exception qui n'a toujours pas tranché. Le film s'ouvre sur un plan de cadavre animal comme le bis italien nous en a déjà servi à la pelle. Pourtant, par l'effet d'un découpage inouï, le réflexe de voyeurisme du spectateur cède immédiatement la place au décodage du sens. Et les rats dévorant le cadavre (debout sur leurs pattes arrière) de nous renvoyer illico à la condition humaine. En moins de cinq plans, Tsukamoto nous rappelle les raisons du culte qu'on lui voue.

Rafik DJOUMI

actualité cinéma
sortie le 4 octobre

GALAXY QUEST

génération séries

DEAN PARISOT

La carrière de Dean Parisot, scénariste devenu réalisateur, fut marquée durant huit années (1990-1998) par le sceau des produits télévisés. Après avoir loyalement participé à la genèse de cinq séries, dont THE MARSHALL (1995), il obtint enfin son visa de cinéaste en 1998. Evidemment, HOME FRIES, avec Drew Barrymore, n'était qu'un vulgaire téléfilm égaré dans une salle obscure. Parisot conserva néanmoins l'espoir de recycler brillamment son expérience de la petite lucarne sur le grand écran. En 1999, il accepte donc de mettre en scène une satire à l'usage des freaks de SF. Hésitant entre la parodie, le pot pourri et l'hommage sincère, GALAXY QUEST séduit le public américain, Parisot pouvant se vanter d'être parvenu à maîtriser son budget et ses effets.

Dr Lazarus/Alexander Dane (Alan Rickman) : personnage très trekkien de la série Galaxy Quest.

Comment est né votre intérêt pour *Galaxy Quest* ?

Je suis simplement un grand fan de science-fiction. Mais, pour répondre complètement à votre question, je dois vous avouer que, à l'origine, c'est Harold Ramis (**Un Jour sans Fin**) qui devait réaliser **Galaxy Quest**. J'ai appris que sa vision du métrage ne correspondait pas aux attentes du studio. Il désirait faire un film sophistiqué plus coûteux, plus éloigné de l'esprit que nous avons célébré. On m'a alors contacté pour travailler avec le designer Linda DeSenna. En raison de leur faible coût, nos recherches esthétiques ont convaincu les producteurs. Malgré cette apparente économie de moyens, au fil des développements, thématiques notamment, nous nous sommes aperçus que nos créations possédaient le charme rétro susceptible de plaire aux spectateurs.

Avez-vous beaucoup modifié la vision de Ramis ?

Oui, je crois. En premier lieu, le script est plus orienté vers l'auto-dérision et la satire. D'autre part, sur le plan technique, Harold Ramis désirait filmer dans de petites pièces, ceci pour accentuer l'aspect misérabiliste des productions télévisées. J'ai personnellement demandé que nous investissions de l'argent afin que les plateaux et les décors soient plus spacieux, ce qui a facilité la tâche du chef-opérateur. De plus, Harold Ramis souhaitait que l'action se déroule dans les années 60, tandis que je préférais qu'elle ait lieu de nos jours. Il en résulte un cadre plus aseptisé, plus flashie, mais toujours aussi kitsch.

Il semble que vous ayez accordé une grande importance à l'ambiance se dégageant de votre film ?

Je peux même vous confesser que cela a requis des efforts considérables ! J'en ai profité pour redécouvrir les anciens épisodes de ***Star Trek*** et visionner la dernière saison. Avec l'équipe, costumiers et designers en particulier, nous avons écumé les conventions de science-fiction. Celle consacrée exclusivement au mythe de ***Star Trek*** fut la plus instructive. Nous avons tenté de reproduire l'atmosphère étrange se dégageant de ce genre d'endroit. La frénésie des fans n'a d'égal que le professionnalisme des organisateurs et des invités qui, scrupuleusement, respectent leur emploi du temps surchargé. Si le terme nostalgie a un sens, c'est pour décrire ce genre d'ambiance.

Alexander Dane, Jason Nesmith et Gwen DeMarco (Sigourney Weaver) : des plateaux télé à la planète hostile...

A vos yeux, *Galaxy Quest* est-il une parodie ?

Sûrement pas ! Certes, c'est un film comique. J'admets également que nous nous moquons joyeusement des lieux communs que les fans de ***Lost in Space, Space 1999, Battlestar Galactica*** et ***Star Trek***, ancienne et nouvelle génération, plébiscitent. Néanmoins, l'hommage que nous leur rendons est authentique. **Galaxy Quest** est un film fait par des fans pour des fans, qui sont en fait les vrais héros du métrage. Même les Thermians ne sont rien d'autre que des spectateurs exaltés et aveuglés par leur passion. Evidemment, nous aurions pu faire preuve de cynisme et ridiculiser ce type d'audience. Mais nous voulions absolument éviter de tomber dans ce piège. L'astuce consistait à laisser l'humour s'installer sans chercher à le provoquer. De plus, **Galaxy Quest** montre que l'enthousiasme du public n'est jamais vain puisque, au

Sur la planète Klatu, on trouve même une tribu d'enfants cannibales !

Jason Nesmith : après des années de monstres caoutchouteux, la rencontre avec de vrais extraterrestres !

final, la série et le vaisseau NSEA Protector lui appartiennent totalement. **Galaxy Quest** est une comédie, mais pas une parodie. On ne peut pas non plus nous accuser de complaisance. N'oublions pas que dans la réalité, contre toute attente, c'est l'amour du public, et lui seul, qui ressuscita la série ***Star Trek***.

Comment avez-vous recréé l'ambiance des séries télés des années 60 et 70 ?

Mon expérience personnelle m'a été utile. Même si je n'étais pas encore réalisateur à cette époque, j'étais déjà un spectateur assidu. J'ai tiré profit de mes souvenirs et de ma connaissance des productions télé pour employer les filtres appropriés, la bonne lumière, les objectifs adaptés, les zooms adéquats et les mouvements de caméra, ou plutôt les absences de mouvement, caractéristiques de ce genre de spectacle. En fait, je recherchais le plan le plus fade, le mouvement le plus mou, les raccords les plus mauvais. C'était surréaliste ! Ensuite, nous avons apporté un soin particulier à la création de la série désuète qui est le cœur du film. Nous avons presque conçu un épisode entier de ***Galaxy Quest***. De nombreux extraits sont diffusés sur les écrans de télévision pendant la convention. Cela nous a permis de plonger au sein de l'univers des séries que je vous ai déjà citées. Avec ses couleurs criardes et peu harmonieuses, la série ***Galaxy Quest*** est un amalgame de toutes celles-ci. Le plus complexe fut de mettre en place la transition entre la série et la «réalité». Les acteurs étaient contraints de surjouer tout en restant crédibles. De même, il était nécessaire que les effets spéciaux paraissent à la fois irréprochables et un peu périmés, tandis que la technologie des Thermians devait être plausible. Jongler avec tous ces paradoxes n'était pas aisé.

C'est la réplique du Protector qui opère la synthèse de tous ces paradoxes ?

C'est juste. Il fallait impérativement préserver l'aspect carton-pâte du modèle original tout en lui intégrant les modifications apportées par une race extraterrestre scientifiquement évoluée. Le Protector est une sorte de jouet ultime, une maquette grandeur-nature où tous les miracles sont possibles en appuyant sur un seul bouton. Bien sûr, il est absurde que des personnes ayant passé plusieurs années à construire un tel engin croient en l'héroïsme des acteurs qui le pilotent maladroitement. Pour contourner ce hiatus, nous avons longuement analysé la psychologie des Thermians. Nous en avons conclu que cette race pouvait avoir évolué en excluant de son développement les notions de mensonge et de tricherie. Ils ne connaissent pas le péché originel. Ils sont donc parfaitement innocents, ce sont des enfants surdoués qui font leur apprentissage du monde concret. Nous nous sommes servis de cette allégorie en essayant de préserver la magie qui transforme chaque gosse et chaque fan en super-héros le temps d'un show.

Réaliserez-vous une suite au film ou, mieux, une série télé s'en inspirant ?

Je ne crois pas. Nous risquerions de gaspiller la magie dont je vous ai parlé. Certes, un excellent scénario, ou vingt excellents scénarios dans le cas d'une série, me permettraient de reconsidérer ma position. On n'en est pas encore là.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

REALITY SHOW

Dix-huit ans apres la suppression de la série culte ***Galaxy Quest***, les acteurs du show (Tim Allen, Sigourney Weaver, Alan Rickman, Daryl Mitchell et Tony Shalhoub) font encore des apparitions en costume lors des conventions de fans de science-fiction. Prisonniers à vie d'un rôle stéréotype, ils ont vu leurs carrières péricliter, et ont sombré dans la mélancolie, la négation, la résignation ou la rancœur cultivée par leurs ego hypertrophiés. Heureusement, leur désolante existence va être bouleversée par une bande de groupies pourtant bien sage. Venant d'un système solaire éloigné, les Thermians sont une race d'extraterrestres ne connaissant ni le mensonge, ni la duperie. Adepte du show télévisé montrant les exploits du valeureux équipage, ils méprennent le serial pour un documentaire historique. Aussi, leur arrivée sur Terre est motivée par une singulière requête. Les ambassadeurs Thermians viennent demander l'aide de leurs héros pour affronter le terrible général Sarris et son invincible armada de vaisseaux. La fiction et la réalité commencent alors à fusionner...

Comédiens de supermarchés, admirateurs gentiment déments, grande kermesse pour dévots pénitents, **Galaxy Quest** comporte tous les éléments de la satire bien naze visant à allumer les «trekkies» et les Jedi convertis. Non exempt de canulars mordant calibrés pour heurter la sensibilité des aficionados de ***Star Trek***, ***Battlestar Galactica*** et autres ***San Ku Kaï*** de l'espace, le film de Dean Parisot gagne, contre toute attente, de l'ampleur au fil du récit. Au grand dam des cyniques, cette chronique se travestit donc en une déclaration d'amour sincère, naïve sans être mièvre, destinée à réchauffer l'âme des francs rêveurs. Tel un funambule intrepide ne regardant jamais vers le vide, Dean Parisot maintien son film au point d'équilibre entre la comédie loufoque, l'hommage attendrissant, l'exhibition kitsch et le grand spectacle. Doté d'effets spéciaux rigolos conçus par un Bill George (l'un des piliers d'*ILM*) inspiré, l'univers que nous présente le réalisateur est extrêmement sophistiqué, cinétique et «cohérent». Parodie ne s'adonnant pas à la vulgarité, **Galaxy Quest** développe même un sens critique aiguisé, contrairement aux pastiches abscons se complaisant dans le narcissisme (**Free Enterprise**). On pourra toutefois s'étonner de la présence de quelques raccourcis sémantiques empruntés à **1001 Pattes** (Sarris ressemble à une grande sauterelle, les timides Thermians remplacent les fourmis, les hommes du capitaine Nesmith figurent le cirque des insectes, etc). Néanmoins, l'exécution du scénario de **Galaxy Quest** reste remarquable. Les portraits des acteurs «has been» et des foules idolâtres contrastent agréablement avec la fantaisie générale du film sans pour autant sombrer dans la caricature. Fable nostalgique sur la passion, l'honnêteté et le courage, **Galaxy Quest** est avant tout une bande à la gloire des univers engendrés par l'utopie et son dernier enfant : la science-fiction ! En tant qu'amateurs et gros consommateurs de cette substance aphrodisiaque, nous apprécions cette réussite à sa juste valeur.

Bertrand ROUGIER

USA. 2000. Réal.: Dean Parisot. Scén.: David Howard & Robert Gordon d'après une histoire de David Howard. Dir. Phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: David Newman. SPFX : ILM (visuels) & Stan Winston (maquillages). Prod.: Mark Johnson & David Howard pour DreamWorks Pictures. Int.: Sigourney Weaver, Tim Allen, Alan Rickman, Tony Shalhoub, Sam Rockwell, Daryl Mitchell... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 42. Sortie le 4 octobre 2000.

actualité cinéma
sortie le 25 octobre

SCARY MOVIE

diplômés ès Scream

KEENEN IVORY, SHAWN & MARLON : LES WAYANS BROS.

Les frères Wayans sont des vedettes de la télé américaine. Autrement dit, il y a peu de chances que le public français reconnaisse d'un coup d'œil Keenen Ivory (MOST WANTED), Shawn (DON'T BE A MENACE) ou Marlon (MO MONEY). Mais avec une parodie des SCREAM qui a réussi l'exploit de ramener plus d'argent que les originaux, gageons que les Français apprendront vite à reconnaître les marlous, et que les chaînes de télé s'intéresseront assez vite au phénomène.

La fine équipe nous refait le coup de **Souviens-toi... l'Été Dernier**, *en moins dramatique quand même.*

Quelles sont les origines de *Scary Movie* ?

Keenen : C'était une idée de Shawn et Marlon. Ils m'ont présenté un pitch duquel il y a avait manifestement quelque chose à tirer, et *Dimension* a tout de suite embrayé sur l'idée. Sur ce coup-là, ils ont été particulièrement futés car ils savaient que tôt ou tard, quelqu'un finirait par faire ce film. Il valait donc mieux qu'ils en soient eux-même les initiateurs.

Comment s'est passée l'écriture ?

Marlon : Keenen et Shawn se concentraient sur mes cheveux. Ils disaient que s'il trouvait quelque chose d'aussi ridicule que ma coupe, alors ils tenaient le bon bout.
Keenen : Ça a été long et laborieux. Comme vous le savez, **Scream** est déjà en soi une satire. Comment se moquer de ceux qui se moquent déjà d'eux-mêmes ? De plus, dans les films d'horreur, les personnages sont avant tout des archétypes. Ils sont là pour être tués. Dans ce film, il nous fallait véritablement des figures comiques, parce que les gens n'auraient pas ri s'ils ne se sentaient pas bien avec ces personnages stupides, sinon ils ne se feraient pas tuer, ils côtoient l'absurde à longueur de journée. C'est un genre propice au clin d'œil, à la complicité. Par contre, je ne dis pas que si on avait fait une parodie du **Patient Anglais**, les choses auraient été aussi simples.

Le film y va très fort concernant la trilogie des *Scream*. Comment ont réagi les frères Weinstein quand ils ont vu ça ?

Keenen : Plutôt bien. Vous savez, pour eux, c'est d'abord et avant tout du business. Qu'on encense ou qu'on détruise, l'important est que ça rapporte. La personne qui pouvait au contraire mal réagir, c'était Wes Craven. En fait, il s'est marré. Je ne pense pas que les gars du cinéma d'horreur prennent à ce point les choses à cœur. Ils élaborent des personnages nécessairement

C'est assez étonnant tout ce que la censure a pu laisser passer dans *Scary Movie*...

Keenen : Vous pouvez certainement faire passer plus de choses dans une comédie. Le public accepte immédiatement que tout ce que vous lui montrez est totalement fantaisiste. Les censeurs s'en prennent plus durement à d'autres genres car ils craignent que des spectateurs puissent être influencés par ce qu'ils voient. Si quelqu'un est amené à reproduire un élément meurtrier d'un film, c'est le film qui se retrouve au ban des accusés. Les gens sortent d'une comédie en sachant un peu plus pertinemment qu'ils viennent de voir un simple film.

Y compris si vous brisez un tabou, disons, «pénien» ?

Keenen : Oui. On l'a fait ! Je pensais qu'il y avait de très bonnes chances qu'on s'en tire à bon compte. La règle stipule qu'on peut montrer des pénis à l'écran mais pas dans une scène de sexe. Si le type se balade le zguègue à l'air, l'air de rien, ça passe tout à fait dans une classifica-

Carmen Electra remplace Drew Barrymore dans la scène d'ouverture. Gare à la silicone !

Le tueur de **Scary Movie** *: pas très futé, un peu engourdi et gros consommateur de joints !*

Lorsque Cindy (Anna Faris) se prend pour Carrie-Anne Moss dans ***Matrix****, le tueur imite Keanu Reeves... et se bloque le dos en voulant éviter une assiette !*

tion R. Donc, on n'a pas hésité à en montrer qui sortent du cadre sexuel. Et vous remarquez qu'à côté de ça, on s'est amusé à faire des scènes de sexe où on ne voit absolument rien. On a quand même dû retirer une autre scène de sexe, réduire la longueur de quelques plans...

...et virer un passage plutôt gore, non ?

Keenen : Oui, la fin de la scène du meurtre de Shannon Elizabeth, alors qu'elle n'arrête pas de parler au tueur qui l'assassine. Il y avait un passage où il l'éventrait, lui retirait ses organes, et elle continuait à se foutre de sa gueule !

Vous êtes en compétition avec les frères Farrelly ?

Keenen : Oh, je ne dirais pas compétition, mais plutôt gentille rivalité. Je suis sûr qu'ils ont vu notre film en se demandant : «Bon, maintenant, comment faire pour les dépasser ?». Tant mieux, ce genre de rivalité profite à tout le monde

Il paraît que dès le premier *Scream*, les Weinstein voulaient tuer leur bébé, être à l'origine de la mort du néo-slasher qu'ils avaient créé.

Keenen : Quelqu'un a eu cette idée brillante de mettre la bande annonce d'**Urban Legend 2** avant **Scary Movie**. Le public a sifflé pendant toute la durée de la bande annonce. Ils étaient venus rire de ce genre et on essayait encore de le leur revendre.
Shawn : Et maintenant qu'on a tué le slasher, on va bien être emmerdés pour **Scary Movie 2** !
Keenen : Le slasher doit à tout prix changer de formule. Le public s'est blasé. On attend de voir quel genre se ridiculisera le premier pour qu'on puisse l'achever. On aurait pu le faire avec le film d'action, mais entre-temps **Matrix** l'a réinventé

Vous vous attendiez au succès ?

Keenen : Marlon s'attendait à... c'était combien déjà ?
Marlon : 35 millions le premier jour.
Keenen : On a parié là-dessus. Je sais même plus combien.
Shawn : Moi je m'attendais à largement plus.

Et quand vous avez vu les résultats, vous vous êtes dit quoi ?

Marlon : «Putain, *Miramax* se fait plein de thunes» ! Notre seule ambition, c'était d'enrichir Bob et Harvey Weinstein. Et on l'a fait mec ! On a fait d'eux des hommes riches ! Maintenant on va trouver d'autres mecs qui ont envie de s'enrichir et on va leur proposer nos services. Tu veux être riche ? On va faire un film pour toi.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

Y-a-t-il un tueur dans la salle ?

Depuis la mort lente du slapstick «à la ZAZ» (**Top Secret** pour le meilleur, **Agent Zéro Zéro** pour le pire), les occasions de se poiler jusqu'au trognon se font rares, si l'on excepte bien entendu le **Dumb and Dumber** des frères Farrelly (une ode sublime à la bêtise crasse) et le long métrage **South Park**, aussi engagé politiquement que tordant zygomatiquement. Comme n'importe quel genre à la mode, le néo-slasher se devait de générer sa propre parodie, un prolongement quasi-obligatoire pour tous les gros cartons du moment. Avec **Scary Movie**, les **Scream**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier** et autres **Urban Legend** s'en prennent plein la façade et ce n'est pas pour déplaire à certains...

De la même manière qu'il est impossible de revoir aujourd'hui un **Basic Instinct** sans pouffer de rire en se remémorant les Sharon Stone d'opérette croisant et décroisant les jambes à qui mieux-mieux (cf. **Hot Shots 2**), il va devenir impensable d'espérer frissonner au prochain «coup d'éclat» de Kevin Williamson tant les frères Wayans montrent les dents vis-à-vis du genre. De toute évidence, ces asticots-là ne supportent pas la tournure dans laquelle le cinéma d'horreur s'est engagé ces derniers temps. Avec la bénédiction financière du studio *Miramax/Dimension*, qui a lancé la mode qu'ils s'évertuent à dégommer, les frangins se livrent à une opération commando sans queue ni tête, et accumulent les scènes parodiques comme autant de soufflets aux visages des «maîtres» qui ont fait du genre ce qu'il est devenu : un gigantesque foutoir démago. Ici l'agent Dewey (David Arquette) de la saga **Scream**, déjà passablement demeuré, se transforme en agent Doofy (Dave Sheridan), véritable mongol au service de l'ordre qui arbore fièrement une étoile de shérif en carton et nique avec son aspirateur tant qu'il peut. Le tueur fume tout ce qui lui passe par la main et se retrouve bien incapable de poursuivre ses victimes, ni même de se planquer dans leur maison sans se faire repérer. Quand aux dites victimes, elles se font parfois carrément trucider à coups de zigounette gluante dans le crâne. Du bon gros n'importe quoi qui fonctionne cependant du tonnerre, puisqu'il annihile automatiquement le faux bon goût (zéro gore, zéro fantastique) qui sévit en général dans ces ersatz light de slasher. Pas de véritable scénario dans **Scary Movie** (la trame reprend vaguement celle du premier **Scream**), mais un esprit «rentre dans le lard» salement jouissif et attachant qui rappelle les meilleures heures des grands comiques black comme Richard Pryor ou Eddie Murphy. Vulgaire, prétentieux, irrévérencieux, trouble-fête. Et poilant jusqu'au trognon, donc.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. Real.: Keenen Ivory Wayans. Scén.: Shawn Wayans, Marlon Wayans, Buddy Johnson, Phil Beauman, Jason Friedberg et Aaron Seltzer. Dir. Phot.: Francis Kenny. Mus.: Davis Kitay. Prod.: Eric L. Gold et Lee R. Mayes pour A Wayans Bros Entertainment/Gold-Miller Brad Grey Pictures/Dimension Films. Int.: Jon Abrahams, Carmen Electra, Shannon Elizabeth, Anna Faris, Marlon Wayans, Shawn Wayans... Dur.: 1 h 28. Dist.: Bac Films. Sortie le 25 octobre 2000.

actualité cinéma
sorti le 6 septembre

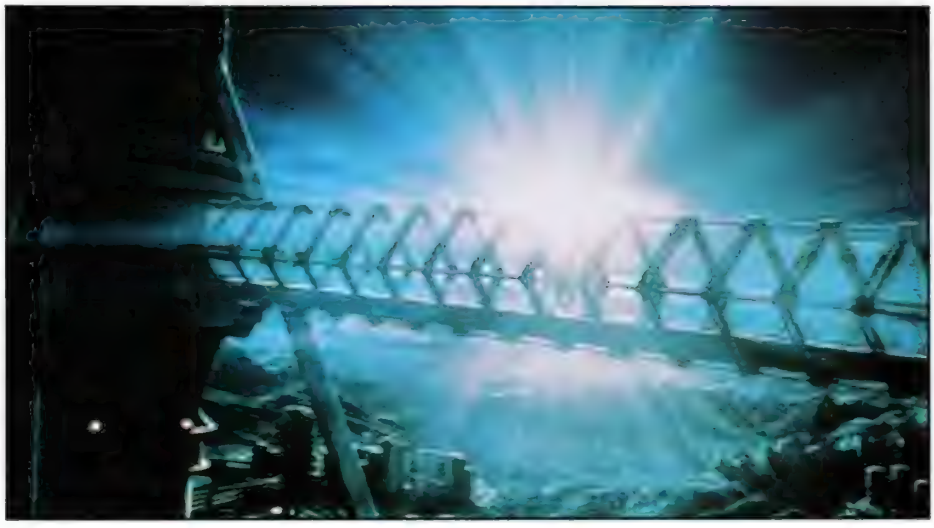
SUPERNOVA

Réécritures multiples, réalisateurs multiples et remontages multiples égalent forcément problèmes multiples... Les grands studios n'ont toujours pas digéré cette équation pourtant simple et logique. Dernière victime en date : le projet de science-fiction SUPERNOVA qui ne pouvait pas, à force de bidouillages intensifs, ressembler à autre chose qu'une gigantesque partouze intersidérale. Au sens propre comme au figuré...

Le Capitaine Marley (Robert Forster) : apparemment, un truc mystérieux lui est arrivé...

Le Nightingale 229 est un gigantesque vaisseau médical qui parcourt l'espace à la recherche de carcasses accidentées et d'équipages à sauver. Dans ce microcosme éloigné de toute civilisation, l'équipe de sauvetage vit en harmonie. Le capitaine A.J. Marley (Robert Forster) analyse des épisodes de Tom et Jerry, le co-pilote Nick Vanzant (James Spader) prend la pose tant qu'il peut, la chef médicale Kaela Evers (Angela Bassett) réfléchit beaucoup et le couple Yerzy Penalosa/Danika Lund (Lou Diamond Phillips et Robin Tunney) s'accouple gentiment dès que leur travail le leur permet. Lorsque tout ce beau monde reçoit un signal de détresse envoyé à plusieurs années-lumières de leur position, il n'y a pas d'autre solution que de traverser les dimensions afin de venir à la rescousse d'une équipe ayant extrait un élément extraterrestre de la surface d'une planète-satellite similaire à notre lune. Débarquant au milieu d'une tempête céleste, le Nightingale 229 perd à la fois son pitaine (transformé en ratatouille humaine), sauve le mystérieux et séduisant Karl Larson (Peter Facinelli) et récupère l'élément en question, un étrange prisme au pouvoir de fascination illimité. Si Vanzant parvient à récupérer le contrôle de l'appareil, il doit cependant faire vite puisque ce dernier se dirige droit vers une étoile sur le point d'imploser...
Ce simple résumé vous paraît compréhensible, voire légèrement excitant. Bien... Vous aimeriez bien savoir qui est ce petit nouveau, Thomas Lee, et ce qu'il peut bien valoir sur un gros projet de SF comme **Supernova**. Ok... Désolé mais Thomas Lee n'a pas réalisé **Supernova** pour la simple et bonne raison qu'il n'existe pas. Dans la même logique, le résumé que vous venez de lire n'apparaît pas de manière aussi linéaire dans le film. Pour comprendre comment un amas de bobines comme Supernova a pu atterrir sous cette forme bâtarde dans les salles du monde entier, il faut remonter à la genèse du projet.

En 1991, le scénariste-réalisateur William Malone (**La Maison de l'Horreur**) est engagé par le producteur Ash Shah afin de rédiger un script de SF pour sa boîte *Imperial Entertainment*. En proposant un pitch plutôt excitant (quelque chose comme «**Calme Blanc** dans l'espace») sobrement nommé **Dead Star**, Malone voit néanmoins plus haut que le budget qui lui est alloué et son script malicieux est sagement rangé dans un placard, histoire de vérifier si l'idée tiendrait encore la route quelques années plus tard et surtout avec quelques dollars de plus... Bien des années plus tard, lorsque Shah propose le script de **Dead Star** au producteur Daniel Chuba (**Shadowbuilder**), ce dernier y perçoit un potentiel monstrueux, la capacité de produire un grand film d'aventures intersidérales et de créer une profitable franchise pour la compagnie *Hammerhead Productions* que lui et son partenaire Jamie Dixon viennent de créer. Quelques remaniements s'imposent cependant, puisque les deux associés envisagent déjà de claquer un gros budget. Après deux réécritures complètes (par Chuba lui-même) et un changement de titre (**Supernova**, suivez les gars !), le script est prêt à être proposé aux gros pontes des studios. C'est la *United Artists* (**La Porte du Paradis**) qui remporte le morceau et exige d'autres remaniements qui sont présentés aux producteurs sous formes de notes d'intention. Quatrième réécriture donc, mais avec la quasi-assurance de voir le projet prendre son envol. C'est à cette époque que la *Paramount* décide de lancer un projet apparemment concurrent : **Event Horizon**, le ghost-ride dément de Paul Anderson. Conséquence : **Supernova** est un temps mis en veilleuse, mais la *United Artists* est toujours à la recherche d'un réalisateur capable de mener le projet de manière convaincante. C'est alors que Geoffrey Wright entre en jeu. Réalisateur de la mini-sensation **Romper Stomper** (qui révéla Russell Crowe en skinhead barge), Wright envisage un film sombre et dérangeant, à la manière des deux premiers épisodes de la saga **Alien**. Même si le studio tique un peu, imaginant un film volontiers plus léger, des fonds sont débloqués et le réalisateur attaque la pré-production en engageant une partie de son casting (dont Patricia Arquette et Vincent D'Onofrio) et de son équipe. Patrick Tatopoulos (**Battlefield Earth**) s'occupe du design et une partie des décors est mise en construction. Mais comme toujours, l'expression «creative diffe-



La passerelle du Nightingale 229 : bientôt la rencontre avec la supernova ?

rences» vient pointer le bout de son museau puisque la *United Artists* s'en prend aux choix artistiques de son «employé» et exige des modifications. Le clash est obligatoire et Wright s en va calmer ses nerfs sur la réalisation d'épisodes de la série animée ***Le Surfeur d'Argent***. Comme il l'explique aujourd'hui : «*Je crois qu'ils cherchaient à faire un pilote de série télé. Ils dépensaient un fric fou sur ce film pour concurrencer* ***Star Trek****. Mais la série* **Star Trek** *a débuté à la télévision et, succès aidant, a été transposée sur grand écran. Pas le contraire. Je n'étais de toute manière pas intéressé par la réalisation d'un pilote de série télé, aussi luxueux soit-il*».

Dans la mouise jusqu'au cou, le studio a cinq semaines pour trouver un nouveau réalisateur et se tourne vers Walter Hill qui accepte la proposition, trop content de retrouver du boulot après l'énorme bide mondial de **Dernier Recours**, son précédent «coup d'éclat». Le réalisateur demande malgré tout quelques remaniements, sa vision de la science-fiction différant clairement de celle de son prédécesseur : «*La précédente version du script était proche de ce qui m'intéresse le moins dans la science-fiction, à savoir l'élément de prédiction. Beaucoup de gens s'intéressent à ce genre car ils aimeraient bien savoir comment nous vivrons dans le futur. Cela peut fonctionner en termes de littérature mais pas au cinéma. C'est du moins mon opinion*». Ayant toujours refusé de réaliser des films de science-fiction (le premier **Alien**, notamment) à cause de la gestion des effets spéciaux, Walter Hill concentre son attention sur les personnages et sur l'histoire et reprend en main le design afin de le rendre plus crédible. **Supernova** ne possède pourtant pas la clarté narrative de ses précédents films. Au terme d'un premier montage, le film souffre de quelques carences et le réalisateur demande alors une rallonge afin de retourner quelques scènes d'exposition. Refus catégorique du studio, qui pense avoir suffisamment douillé comme ça. Hill claque la porte et le réalisateur Jack Sholder (**Hidden**) est engagé pour superviser un nouveau cut qui s'avère peu convaincant. C'est Francis Ford Coppola (oui oui... celui du **Parrain**) qui reprend les choses en main et livre la version définitive du film, celle qui semble en tout cas convenir à la *United Artists*. Reste à convaincre Walter Hill de revenir mettre son nom au générique...

A la vision du film, on peut comprendre que ce «rough rider» de Walter Hill ait décidé de s'octroyer un pseudo pour signer le film qu'il a pourtant mis en scène. **Supernova** demeure par moments parfaitement incompréhensible, d'un point de vue narratif comme d'un point de vue sensitif. Il est bien évidemment impossible de faire la part des choses entre la vision du lonesome cowboy et celle, probablement plus «arty», du célèbre réalisateur-viticulteur, mais force est de constater que le studio a misé beaucoup d'argent, de temps et d'énergie pour un film qui, au final, demeure furieusement porté sur «la chose». Chaque personnage (le méchant le premier) agit ici en fonction de ses besoins sexuels, de ses attirances profondes et de son bien-être physique. Le fameux élément extraterrestre se positionne comme un énorme objet à fantasmes (comprenez ce que vous voulez) qui mène l'équipage jusqu'à l'orgasme final, assez pauvre d'ailleurs, représenté par la Supernova. Bien sûr, on tape ici dans l'interprétation imagée d'un script bordélique (poli par David C. Wilson qui s'occupe du **Rollerball** de McTiernan, ça promet !), mais pour un film qui cumule autant les frustrations (à l'écran, sur le plateau et dans les salles), on peut raisonnablement penser que personne sur ce film n'a réussit à en capturer la vraie substance (sans jeu de mots foireux, s'il vous plaît !). Vu les résultats de **Supernova** au box-office US, dépenser cinquante millions de dollars pour faire un «porno dans l'espace», sans même s'en rendre compte, ce n'est pas un calcul très malin.

Stéphane MOÏSSAKIS

Nick Vanzant (James Spader) : une autre façon de s'envoyer en l'air...

Yerzy Penalosa (Lou Diamond Phillips) : fasciné par le très symbolique élément extraterrestre...

Kaela Evers (Angela Bassett) & Nick Vanzant : la chef médicale et le co-pilote du Nightingale 229.

USA. 1999. Réal.: Thomas Lee. Scén.: David Campbell Wilson d'après une histoire de William Malone & Daniel Chuba. Dir. Phot.: Lloyd Ahern II. Mus.: David Williams. SPFX : Pacific Data Image & Hammerhead Productions. Prod.: Ash R. Shah, Daniel Chuba et Jamie Dixon pour Screenland Pictures/Hammerhead Production. Int.: James Spader, Angela Bassett, Robert Foster, Lou Diamond Phillips, Peter Facinelli, Robin Tunney, Wilson Cruz... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 35. Sorti le 6 septembre 2000.

actualité cinéma
sortie le 18 octobre

TITAN A.E.

un destin animé...

DON BLUTH

Le mariage entre la science-fiction et le cinéma d'animation n'a jamais déclenché l'hystérie aux Etats-Unis, contrairement au Japon où les séries animées de space-opera fleurissent sur les petits écrans depuis presque trente ans. Les deux animateurs les plus énervés du pays des petits Mickey, Don Bluth et Gary Goldman, avaient donc du pain sur la planche. Révolutionnaires professionnels, les deux trublions furent responsables de la création du premier jeu vidéo interactif sur disque laser (DRAGON'S LAIR), des attaques initiales (BRISBY ET LE SECRET DE NIMH) et des victoires originelles (FIEVEL ET LE NOUVEAU MONDE) contre le monopole DISNEY. Ne se reposant pas sur les lauriers récoltés par ANASTASIA, TITAN A.E. est leur long métrage le plus ambitieux...

Comment s'est déroulée la genèse de *Titan A.E.* ?

Au départ, le film se nommait **Planet Ice**. Il s'agissait d'un projet entièrement realise en images de synthèse. Le script, qui était encore en cours de conception, appartenait plus a la catégorie de la science-fiction classique qu'à celle du space-opera. Finalement, la production entierement numérique s'avéra trop onéreuse, trop aléatoire d'un point de vue artistique. On nous a donc contactés, Gary Goldman et moi, afin que nous proposions nos idees. Une fusion d'images numeriques en 3D et de celluloids en 2D nous sembla un defi intéressant a relever. D'autre part, nous souhaitions réaliser un film animé destiné à un public adulte ou adolescent, ces derniers étant généralement difficiles à séduire car les dessins animes les rattachent trop à l'enfance qu'ils viennent de quitter et désirent oublier. Quand nous avons discuté avec Bill Mechanics, le Président de *Fox Entertainment*, il nous a demandé de viser un public masculin d'environ quatorze ans. Cependant, au cours du processus de création, nous avons peu à peu dévié de notre trajectoire pour finalement nous focaliser sur de jeunes adultes. Modifier l'histoire pour en faire un space-opera est une initiative de Bill Mechanics, qui souhaitait combler le fossé séparant les deux **Star Wars**. Tout cela était très excitant...

Cette conception réactive de l'animation ressemble beaucoup à celle des Japonais...

Je peux vous assurer que c'est totalement involontaire, car je connais assez peu l'animation japonaise. Par contre, je sais qu'à l'origine le film était conçu, graphiquement notamment, comme une sorte de remake d'une célèbre série nippone, *Macross*. Le realisateur de l'epoque était un grand fan de mangas. Sur le plan esthetique, nous avons évidemment décidé de modifier son approche. En ce qui concerne le scénario, comme il y a eu plus de quinze réécritures et que les dernières modifications dans les dialogues ont été faites quelques semaines avant la sortie du film, il ne reste pas grand-chose du concept initial.

Avec ces changements incessants, il a dû être difficile de vous impliquer totalement dans le scénario ?

Le plus frustrant fut la perte de temps engendrée par le travail sur la synchronisation des lèvres des personnages. Chaque nouveau dialogue impliquait de nouveaux dessins. Néanmoins, la dimension scientifique et futuriste du projet m'a totalement subjugué. La creation de nouveaux mondes et la destruction de la Terre nous ont fait vivre une merveilleuse aventure. **Titan A.E.** representait une occasion rare de laisser vagabonder notre imagination. Mais la richesse de l'imagerie de **Titan A.E.** ne devait pas faire oublier le développement des personnages, indispensables vecteurs d'emotions. Car cette histoire est aussi une allégorie sur la quête d'identite et les capacités de resistance de l'esprit humain. Il y a beaucoup d'action, beaucoup de suspense... Comme le public ne s'interesse pas à des héros anodins, je me suis battu pour que les protagonistes principaux soient attachants. Cale a été abandonné à l'âge de cinq ans par son pere. A vingt ans, il est un simple fonctionnaire au service de tri postal intersidéral. Il n'a aucun ami et n'a jamais rencontre d'autres êtres humains. Tous ces elements font de lui un personnage révolté. Il hait tout le monde, y compris sa propre race. Akima, quant à elle, est une jeune fille avec la tête sur les épaules. Elle sait piloter une navette spatiale et detient énormément de connaissances scientifiques. Elle possède une foi inébranlable en l'espèce humaine, qu'elle souhaite sauver. J'espère que la rencontre de ces deux personnages saura faire naître l'émotion dans le cœur des spectateurs.

Il semble que vous ayez rencontré des problèmes dans l'animation des personnages...

C'est vrai. Quand je m'en suis rendu compte, nous ne pouvions malheureusement plus faire marche arrière. Nous avions une équipe très jeune et seulement six animateurs confirmés. La qualite de l'histoire est réelle, la superbe performance des comédiens de doublage également, mais les animateurs n'ont pas obtenu les resultats escomptés. Nous sommes arrivés sur le projet en octobre 1998. Or, le studio voulait une sortie en juin 2000. C'est très court pour un film de cette envergure. D'habitude, on compte cinq à dix mois de plus.

Akima, pilote émérite à la recherche de Cale...

Le vaisseau spatial Valkyrie s'approche de la planète Sesharrim.

Les Drejs : des mécanos constitués de pure énergie.

Korso et Cale : la grande évasion en apesanteur...

Pourquoi avoir choisi une bande originale essentiellement composée de chansons rock ? Pour séduire les jeunes ?

Sans doute... C'est une décision du studio contre laquelle nous avons vivement réagi. Nous espérions que notre film soit composé de morceaux classiques pour qu'il ne se démode pas dans dix ans. Malheureusement, il sera daté par les standards musicaux actuels.

Il semble que la réalisation de *Titan A.E.* ait été une suite de compromissions et de négociations parfois difficiles à vivre. Dans ces conditions, pourquoi avoir accepté de réaliser le film ?

Je désire depuis longtemps porter l'animation dans une dimension plus adulte. Les longs métrages animés actuels ne témoignent pas des ressources extraordinaires de ce media. Pour raconter des histoires, l'animation offre plus de possibilités que le cinéma «live». J'aimerais que le public en prenne conscience, et j'ai décidé d'œuvrer en ce sens. Mais, évidemment, l'industrie est extrêmement prudente quant à la manière de dépenser son argent, ce qui ne facilite pas la tâche des artistes. D'un autre côté, il est logique que la personne qui vous signe un chèque de 75 millions de dollars tasse attention à la manière dont vous allez le dépenser. On ne peut donc pas faire de film sans tenir compte des attentes du public, car c'est lui qui permet de rentabiliser l'investissement initial. Pendant que nous fabriquions **Titan A.E.**, les boss des studios ne cessaient de nous rabâcher : «Je ne veux pas que les parents interdisent à leurs enfants de voir le film parce qu'il y a des éléments effrayants. Mais je veux quand même de l'action, de la romance et des monstres méchants pour attirer les adolescents...» Il fallait sans arrêt composer avec ce genre de paradoxes. Faire un film est une affaire de compromis. En animation, le seul moyen de ne pas en accepter, c'est le court métrage. Je pourrais probablement en réaliser un, dont je serais entièrement satisfait, avec l'argent que j'ai en poche.

Que pensez-vous de la fièvre qui a poussé tous les studios à ouvrir leur propre département «animation» ?

L'animation est faite de cycles. A partir du **Roi Lion**, chaque studio a décidé de créer sa propre section «animation». Ils ont alors engagé tous les animateurs disponibles sans vraiment songer aux productions à venir. Quand nous avons ouvert les studios *Fox* en Arizona, on ne trouvait plus d'artistes compétents. Nous avons parcouru le monde entier pour former notre équipe. Aujourd'hui, il faut avoir conscience que l'animation est sur la pente descendante, car l'avenir est en train de se tourner vers les images de synthèse. Les succès de **Toy Story**, **1001 Pattes**, **Fourmiz** et **Dinosaures** ont convaincu les studios de se diriger dans cette nouvelle direction. Beaucoup de départements «animation» vont mourir et renaître à l'heure du virtuel. J'en parlais récemment avec Chuck Jones *(créateur entre autre de Bugs Bunny, NDR)*. Il pense que le crayon restera toujours un outil essentiel. Même si l'animation se tourne vers les ordinateurs, apprendre à dessiner est la meilleure école. A travers l'animation, c'est avant notre humanité que nous retranscrivons sur le papier. C'est cela être un artiste. A mon avis, si on ne parvient pas à exprimer ses sentiments avec un crayon, on y parvient encore moins avec un ordinateur.

Quel regard portez-vous sur la politique de *Disney* ?

Franchement, que voulez-vous que j'en pense. Je me suis toujours battu contre leur conception archaïque de l'animation sur le plan thématique. Aujourd'hui, ils modifient la date de sortie de **Fantasia 2000** pour que leur film soit diffusé en même temps que **Titan A.E.** aux USA. Sur le plan mercatique, c'est une excellente initiative, car ils détruisent la concurrence. Sur le plan professionnel et humain, leur comportement totalitaire est pour le moins agaçant. Il y a suffisamment de place pour que plusieurs films d'animation puissent exister lors d'une même année. De la diversité émergeront de nouveaux talents et naîtra l'enthousiasme d'un public encore plus large. Il est donc regrettable que certains studios s'assoient sur leur monopole pour empêcher cette évolution. Les spectateurs ont suffisamment consommé de guimauve pour avoir envie de goûter autre chose.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

L'ESPACE D'UN INSTANT

Détruite par les despotiques Drej, la Terre n'est plus qu'un amas de grains de poussière. Les rares survivants du drame sont devenus des esclaves soumis à d'autres races extraterrestres. Quinze ans plus tard, le jeune Cale découvre que les espoirs de l'humanité tiennent littéralement dans ses mains. Avant de mourir, son père, un ingénieur visionnaire, lui a légué une bague contenant les coordonnées d'un mystérieux vaisseau, le Titan, l'arche de Noé du quatrième millénaire...

Avant même sa sortie, **Titan A.E.** avait déjà réussi deux exploits : être le dessin animé américain le plus excitant des deux dernières décennies et le premier film projeté en salle via une liaison Internet sécurisée. Créé par Don Bluth et Gary Goldman, deux animateurs expérimentés résistant au corporatisme hollywoodien, **Titan A.E.** devait nous venger de la médiocrité frappant tous les «space-opera» récents (**Perdus dans l'Espace**, **Wing Commander**, **Star Wars**, **Battlefield Earth**, **Supernova**...) à l'exception de **Galaxy Quest** et **Metal Hurlant II**. Ecrasant ces piètres «adversaires», le film ne réalise pourtant pas tous nos fantasmes. Il y a deux manières d'appréhender un DA mettant en scène autre chose que des animaux anthropomorphes. L'option «adulte» consiste à le percevoir comme un long métrage «live» (dessinées ou photographiées, il s'agit toujours d'images en 2D projetées sur une toile). Quant à elle, la solution de «facilité» autorise le spectateur à considérer ce media comme un langage uniquement cinétique et coloré. Handicapé par une production abrégée, possédant comme trame la noir-cœur du vide intersidéral, **Titan A.E.** ne pouvait pas lutter sur le terrain de l'imagerie sophistiquée façon **Dinosaures** ou **Princesse Mononoké**. Conformément à leurs souhaits (voir interview), les deux réalisateurs misèrent donc sur la première option. Malheureusement, ce parti-pris les envoya se heurter à un public blasé ou hostile. De plus, le script concocté par John August (**Go**) et Joss Whedon (***Buffy***) ne possédait pas d'airbag. Seuls les amateurs de science-fiction débutants succomberont au charme désuet de ce melting-pot de poncifs efficaces mais très usités, car il s'étudie comme un manuel du genre : «Le space-opera pour les nuls». Entre deux morceaux de **Star Wars**, on trouve même des emprunts à **A la Poursuite d'Octobre Rouge** (McTiernan), **La Dame de Shanghaï** (chef-d'œuvre d'Orson Welles), ***Capitaine Flam***, ***Lensman*** et ***Macross***. Dans ces derniers cas, si on ne doute pas de la bonne foi des scénaristes et des réalisateurs qui assurent être des novices en matière de «japanime», on peut affirmer que les membres de leur staff sont plus érudits.

Malgré quelques rebondissements ahurissants, des scènes spectaculaires (poursuites et explosion de la Terre), le film souffre du conformisme de sa mise en scène et de son intrigue. Pour les amateurs d'animation japonaise, la bande pâtit aussi de la comparaison avec ***Char Counter Attacks*** ou **Macross Plus the Movie**. Néanmoins, **Titan A.E.** restera dans l'histoire du septième art comme la première tentative de démocratisation occidentale de l'animation. Il faut donc rendre justice à cette série B musclée, rythmée et azimutée qui, si elle déçoit nos espérances déraisonnables, s'impose comme l'un des meilleurs films dans sa catégorie. Remettre en cause l'intérêt de **Titan A.E.** ne pose pas la question de la viabilité de l'animation en tant que mode d'expression. Cela revient à définir les limites du space-opera comme support narratif. **Titan A.E.** n'est certes pas un grand film, mais cette bande demeure passionnante en raison des enjeux, des susceptibilités et des paradoxes qu'elle excite.

Bertrand ROUGIER

USA. 2000. Réal.: Don Bluth & Carra Goldman. Scen.: Ben Edlund, John August et Joss Whedon. D'après une histoire de Hans Bauer et Randall McCormick. Mus.: Graeme Revell. Dir. Art: Kenneth Valentine Skeen. Prod.: David Kirschner, Gary Goldman et Don Bluth pour Twentieth Century Fox Animation/Bluth Productions. Voix US : Matt Damon, Bill Pullman, John Leguizamo, Nathan Lane, Drew Barrymore. Dist. : UFD. Durée : 1 h 26. Sortie le 18 octobre 2000.

interview piquante

Pinhead, Prince des Enfers et personnage culte du répertoire fantastique...

DOUG BRADLEY

Le pas sage clouté

Né le 7 septembre 1954 à Liverpool, Doug Bradley est plus connu sous le nom de Pinhead. Pote de lycée de Clive Barker pour lequel il tournera également Cabal, le comédien se retrouve en effet dans la vilaine peau du monstre d'HELLRAISER. Cénobite dont la tête est truffée de clous, Pinhead est le seul personnage à apparaître dans les cinq films de la série : LE PACTE (1987), LES ECORCHÉS (1988), HELL ON EARTH (1992), BLOODLINE (1996) et INFERNO (2000). Entre deux Hellraiser, Doug Bradley tourne à trois reprises pour le maquilleur Bob Keen (le film de science-fiction PROTEUS, le drame SHEPHERD ON THE ROCK et le téléfilm THE BIG GAME), apparaît aux côtés de Robert Englund dans la comédie d'horreur KILLER TONGUE, participe au très familial DRIVEN ainsi qu'à l'adaptation de la pièce d'Oscar Wilde «Un Mari Idéal» le temps de deux scènes. Un parcours en dents de scie pour cet acteur adulé par les fans de films d'horreur pour avoir interprété un personnage qui a rapidement trouvé sa place au panthéon des croquemitaines.

Vous êtes souvent associé à Clive Barker. Vous le connaissez depuis longtemps ?

Oh oui ! Nous nous sommes rencontrés pour la première fois il y a trente ans exactement, alors que nous étions au même lycée à Liverpool. Juste après les cours, je suivais une formation d'acteur en participant à ce qu'on appelle chez nous le «théâtre français», où traînait parfois Clive. A l'époque, je voulais poursuivre cette activité et Clive souhaitais déjà réaliser des films. Il m'a donc proposé de jouer dans ses deux premiers courts métrages, **Salomé** et **The Forbidden**.

Vous regardiez déjà beaucoup de films d'horreur ?

Comme tous les adolescents je pense, j'étais très attiré par ce genre. Plus tard, après avoir acquis une certaine expérience, j'ai commencé à chercher du travail sans vouloir particulièrement me spécialiser dans ce type de films. Puis Clive est venu me parler d'**Hellraiser** et m'a proposé de jouer dedans. C'est comme ça que tout a commencé.

Il existe une véritable tradition du film d'horreur en Angleterre, qui remonte aux origines de la *Hammer*, un studio qui a persisté dans le genre pendant plus de 30 ans...

Ce sont d'ailleurs précisément ces films qui m'ont fait découvrir et aimer le genre. A la fin des années 60, une chaîne de télévision diffusait tous les classiques de la *Hammer*. Je m'en souviens très bien, c'était le lundi soir. Autant vous dire que j'étais scotché au poste, je n'en ratais pas un seul. J'ai donc été très rapidement sensible au charme des productions *Hammer*, que je trouve extraordinaires. Ce sont de véritables films d'horreur qui ont anobli le genre, dans le sens où ils sont réellement effrayants sans avoir recours à tout un arsenal d'effets gore, qui ont le plus souvent pour fonction d'annihiler le sentiment de peur.

A part un *Proteus* par-ci et un *Razor Blade Smile* par-là, le genre a pratiquement disparu en Angleterre. Pourquoi selon vous ?

C'est difficile à dire. Je pense qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours des gens faisant preuve d'un certain talent attachés aux films d'horreur. Seulement, peut-être qu'actuellement, en Angleterre, personne n'est prêt à l'accepter. C'est vrai que c'est difficile de remplacer un excellent comédien tel que Peter Cushing, qui était un de mes héros favoris, un acteur vraiment «fantastique», mais je suis certain qu'il y en a plein qui sont prêts à reprendre le flambeau. Franchement, je ne pense pas que le problème actuel provienne d'une pénurie d'acteurs ou de réalisateurs. Il serait plutôt d'ordre économique.

Ne pensez-vous pas que la censure, très importante en Grande-Bretagne, joue un rôle prédominant dans ce débat ?

Peut-être, surtout que les films d'horreur sont de plus en plus axés de la violence. Mais en même temps, si vous observez attentivement l'attitude et le fonctionnement de la MPAA et de la BBFC, vous vous rendrez compte qu'il n'y a presque aucune différence entre la censure aux Etats-Unis et chez nous. Pour preuve, la majorité des films américains sortant en Angleterre ne subissent plus de coupes supplémentaires de la part de la BBFC. La censure est peut-être l'un des raisons de la pauvreté de la production fantastique anglaise, mais ce n'est certainement pas la cause première.

Vous rappelez-vous des discussions que vous avez eues avec Clive Barker concernant la manière de jouer votre personnage, Pinhead, dans le premier *Hellraiser* ?

Comme je venais du théâtre, sans aucune expérience au cinéma, nous nous sommes longuement entretenus à ce sujet avant le tournage. Le moindre conseil de sa part était le bienvenu. Surtout que je devais aussi m'habituer à porter un maquillage et un costume pour le moins particuliers. Deux obstacles qu'il me fallait surmonter avant même de m'immerger dans le personnage. Les remarques de Clive avaient avant tout pour fonction d'atténuer mon jeu. Il me disait sans cesse : «calme ton jeu, fais-en moins». Il voulait réduire au minimum mes expressions, pour obtenir de moi une performance très sobre. Je pense qu'ainsi, Pinhead est devenu un personnage plus froid, plus distant, dont les sentiments ■■■

*Séparation douloureuse entre Elliott (Doug Bradley) et son double maléfique Pinhead dans **Hell on Earth**.*

DOUG BRADLEY

Le pas sage clouté

■■■ sont inhibés. Mais je crois également que le maquillage est pour beaucoup dans l'intensité qui se dégage de Pinhead. J'ai toujours été très sensible aux acteurs qui ont opéré sur eux une totale transformation, comme Boris Karloff à l'occasion des **Frankenstein**. Ou encore Jean Marais dans **La Belle et la Bête**, qui a été pour moi une grande source d'inspiration. Ça me rappelle toute la passion qui ressort du travail de Cocteau. Adolescent, j'admirais ses films, surtout **Orphée** et **La Belle et la Bête**, que je considère comme ses meilleurs.

Pinhead est intéressant, parce que sous son apparence monstrueuse se dissimule en fait un côté foncièrement humain...

Tout à fait. Lorsque j'ai commencé à interpréter ce personnage, j'étais conscient qu'il s'agissait d'un film d'horreur et j'ai donc essayé de m'adapter au genre. Progressivement, je me suis rendu compte que Pinhead n'était pas la vedette du film, que ce titre revenait aux personnages humains, Franck et surtout Julia. Je décrirais plus volontiers Pinhead comme un arbitre, un juge impuissant qui ne fait qu'observer comment les règles s'appliquent aux événements. En fait, il est partagé entre son ancienne bonne conscience et son nouvel état, qui le pousse à être démoniaque.

Depuis le troisième film, *Hell on Earth*, on a l'impression que la franchise s'est américanisée...

Je suis entièrement d'accord, surtout que la série a été récupérée par *Dimension Films*, une filiale de *Miramax*. Mais il faut savoir que si la totalité de l'argent investi provient des Etats-Unis, l'équipe à l'œuvre sur les **Hellraiser** est à 98% anglaise.

Lorsque *Dimension* a récupéré les droits de la saga, à l'occasion de *Bloodline*, les problèmes ont commencé. A l'origine réalisé par le maquilleur Kevin Yagher, le film a été terminé par Joe Chapelle, puis coupé et remonté par le studio... Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

*Dans **Bloodline**, un look plus majestueux mais un rôle légèrement obscur...*

Doug Bradley sur le billard : il faut souffrir pour être culte !

Croyez-moi, nous n'avons absolument pas le temps d'évoquer tous les problèmes que nous avons rencontrés sur **Bloodline** ! Il y en avait déjà plus d'un avant même que j'arrive à Los Angeles pour commencer le tournage. Je ne suis donc pas au courant de tous les différends puisqu'ils sont survenus en pleine pré-production. En ce qui me concerne, je dois avouer que tourner **Bloodline** a été l'expérience professionnelle la plus désagréable et la plus désorganisée de toute ma carrière. Nous avons eu droit à tout : des plateaux successivement ravagés par un incendie et une inondation, un planning qu'il était impossible de respecter, et même un mouvement de grève de la part des techniciens, solidaires de Kevin Yagher quand la production essayait de l'évincer au profit du réalisateur d'**Halloween 6**... C'était incroyable. Tout le monde était en conflit. Comme Kevin Yagher perdait le contrôle du film et qu'il n'en était pas satisfait, il a décidé de le signer Alan Smithee. C'est dommage, mais je peux le comprendre.

Avez-vous au moins pris du plaisir en voyant le film ?

On est loin du scénario d'origine, plus ambitieux et compliqué, mais c'est pas mal. Il y a quand même une approche originale. De toute façon, il faut se faire une raison, il n'y avait pas moyen de faire un excellent film avec le peu de temps et le peu d'argent dont on disposait.

Vous venez de terminer le tournage d'*Hellraiser 5 : Inferno*. Quelle est l'implication de votre personnage dans ce nouvel épisode ?

Euh... C'est l'histoire d'un flic corrompu qui verse dans le crime et qui se retrouve en Enfer sans le savoir. Pinhead est une sorte de figure emblématique du Mal, assez éloignée de ce que Clive en avait fait. Très sincèrement, je n'ai toujours pas saisi l'intérêt de cette nouvelle suite.

Contractuellement, êtes-vous obligé de continuer à jouer Pinhead ?

Non, pas du tout.

Pourquoi persévérer dans ce cas ?

Tout d'abord parce que j'adore ce personnage, qui m'a permis d'accéder à un certain statut. Ensuite, il faut être honnête avec soi-même. Ce n'est pas comme si j'avais vraiment le choix, on ne m'offre pas six rôles en or par an. Je suis acteur, c'est ma profession, mon gagne-pain. Je ne peux donc pas refuser le salaire que me rapporte le rôle de Pinhead. Mais cette situation me convient parfaitement.

Comment décririez-vous l'évolution de Pinhead au travers des cinq films ?

A vrai dire, c'est une question à laquelle il m'aurait été plus facile de répondre après **Hell on Earth**. Aujourd'hui, avec **Bloodline** et **Inferno**, qui se sont éloignés du concept original, c'est beaucoup plus complexe. Entre le troisième et le cinquième film, il s'est opéré un changement de direction radical, tout est devenu confus, alors que c'était au départ pourtant très clair. Désormais, Pinhead est à la fois un personnage

humain et démoniaque, selon l'humeur du scénariste ou du réalisateur. Alors qu'il réagissait autrefois en fonction des lois, des règles établies par Clive Barker, Pinhead semble s'être libéré, depuis **Hell on Earth**, de ces contraintes. **Bloodline**, avec sa tentative d'explication sur les origines de la Boîte de Pandore et la supposée destruction de Pinhead, a radicalement changé les données. Et dans **Inferno**, il n'y a tout simplement aucun développement du personnage, qui se contente d'être là.

Avez-vous été surpris par le succès du premier *Hellraiser* et principalement de votre personnage, qui est devenu un croquemitaine aussi culte que Freddy, Jason et Michael Myers ?

Oui, je suis très impressionné, d'autant plus que dans le premier film, mon personnage n'a pas encore de nom et n'est pas souvent présent à l'écran. Donc, rien ne me laissait supposer un tel succès ni même l'importance grandissante qu'on allait accorder à Pinhead par la suite. Je pense que Clive Barker lui-même était loin d'imaginer que les événements prendraient une telle tournure. Je reste convaincu que le succès de Pinhead réside en grande partie dans son maquillage, même s'il s'agit d'un personnage profond et intéressant. Si à l'heure actuelle, avec l'arrivée de certains mouvements cinématographiques et musicaux à prédominance gothique, cette évolution semble cohérente, rien à l'époque ne pouvait l'annoncer. Et personne n'aurait oser prédire un si bel avenir à Pinhead.

Nombreux sont les fans d'*Hellraiser* qui vous associent directement à Pinhead, sans même connaître votre nom. Est-ce frustrant ?

Au moins, on se rappellera de moi pour quelque chose ! Pour un acteur, il n'y a rien de pire que de rester totalement anonyme. En plus, je suis vraiment fier du travail que j'ai accompli avec ce personnage. Par conséquent, je n'essaie pas de m'en éloigner, puisque c'est lui qui m'a fait connaître en quelque sorte. Sinon, je n'accepterais pas d'apparaître dans les différentes conventions où je suis invité, non pas en tant qu'acteur en général, mais comme incarnation de Pinhead. Que les fans continuent de m'associer à lui, ça ne me met pas mal à l'aise, au contraire.

A l'instar des conventions dédiées à *Star Trek*, où les acteurs sont assimilés à leur personnage, est-ce que des fans vous ont déjà appelé Pinhead ?

Quand ça arrive, je m'empresse de les remettre à leur place ! Je pense qu'il est très important que le public fasse la différence entre fiction et réalité. Nous sommes des acteurs, nous exerçons une profession qui nous demande de prendre la place de quelqu'un d'autre, mais il faut laisser derrière soi le travail dès lors qu'on sort d'un tournage. Il m'arrive fréquemment d'entendre de la part de jeunes gens des choses du style : «Vous m'avez donné mes premiers cauchemars», «J'ai épinglé votre photo sur le mur en face de mon lit. Comme ça, en me réveillant le matin, vous êtes la première personne que je vois» ou

*Pinhead, le Jude des Enfers, entourés de deux Cénobites dans **Le Pacte**.*

*Pinhead en pleine crise d'hystérie dans **Les Ecorchés** : les effets secondaires de l'acupuncture ?*

encore «Vous faites partie de mes rêves». Bien entendu, ils ne parlent pas de moi, mais de Pinhead. A ce genre de propos, je réponds très simplement, mais de façon catégorique, que je ne suis pas comme ce personnage. Je ne suis pas le Diable, je suis tout simplement un acteur attaché à une série de films et à un personnage bien particulier. Dissocier le rôle de l'acteur me paraît indispensable lorsque je rencontre des fans d'**Hellraiser**.

Quel est votre *Hellraiser* préféré ?

Sans aucun doute le premier volet. Mais ce choix tient compte de toute la charge émotionnelle qui me lie à ce film, celui par qui tout a commencé ! En occultant cet aspect nostalgique, en faisant preuve de plus d'objectivité, je pense que **Hell on Earth** arrive très largement en tête. En plus, c'est la meilleure expérience professionnelle que j'ai jamais connue. Sur le plateau, j'ai rencontré beaucoup de gens avec qui je suis devenu ami et avec qui j'ai gardé contact. Ça fait de bons souvenirs. Mais tout le monde penche pour un film plutôt qu'un autre. Certains préfèrent **Hellraiser 2 : Les Écorchés** parce qu'ils le comparent à une série B déjantée. D'autres vont même jusqu'à dire que **Bloodline** est tout simplement leur film d'horreur favori. Je suis prêt à tout accepter, mais dans ce dernier cas, je ne comprends pas !

Récemment, vous avez tourné dans *On Edge*, un court métrage qui se conclut de façon assez gore et dans lequel vous campez un dentiste fou. Vous semblez être abonné aux rôles de méchant. Vous n'aimez pas les gentils ?

Je ne sais pas, ça ne me préoccupe pas réellement. Mais il faut quand même reconnaître que le Mal a encore de très belles années devant lui. Car les rôles de méchant sont souvent plus intéressants et permettent aux acteurs de s'amuser un peu plus. Tout dépend de la nature du gentil. S'il s'agit du héros typique, propre sur lui et sans aucun vice, alors il sera immédiatement ennuyeux. Pour l'acteur comme pour le spectateur.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Mathilde BEAUJARD**)

Doug Bradley sera présent pour une séance de dédicace lors du second «Collectors Rendez-vous» les 28 et 29 octobre prochains à la salle Wagram (39 avenue de Wagram, 75017 Paris).

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

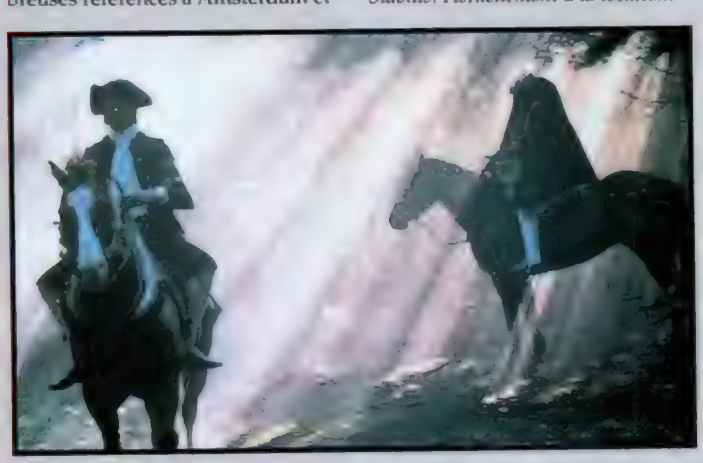
La position, jusqu'ici enviée, de chroniqueur vidéo à MAD MOVIES devient difficile de nos jours. Désormais, les éditeurs parlent et pensent DVD, dans l'attente du bascul inévitable vers ce nouveau format. D'autant que notre choix éditorial de traiter uniquement les films inédits dans cette rubrique, nous cantonne, sauf rares exceptions, au flou artistique des demandes extravagantes quand vous cherchez désespérément une photo de PRIMAL FORCE ou de TOMBÉS DU CIEL (Boum ! Là, c'est le bruit de l'attachée de presse qui tombe du ciel...). Souhaitons la naissance de nouveaux «petits éditeurs vidéo» qui sauront traiter les «petits films» à leur juste valeur. Tel UNCUT MOVIES, récemment, qui sort ici un septième titre toujours aussi ravageur. Ces gens-là ne sont pas raisonnables...

LA LÉGENDE DE SLEEPY HOLLOW

Après l'adaptation très personnelle de Tim Burton, *Hallmark* se penche à son tour sur le texte de Washington Irving en l'édulcorant à sa manière afin de livrer aux chaînes de télé un produit accessible à tous les publics. Déjà, à l'aube du cinéma, trois versions muettes avaient vu le jour, suivies plus tard par Walt Disney pour un film d'animation narré alors par Bing Crosby. Deux adaptations devaient suivre pour la télévision américaine, l'une en 1979, avec Jeff Goldblum dans le rôle d'Ichabod Crane et Meg Foster dans celui de Katrina, l'autre en 1986 avec Ed Begley Jr.

Pierre Gang brasse large pour sa part, puisqu'il ne s'en tient pas au «Livre d'Esquisses» de l'auteur, où apparaît la nouvelle «The Legend of Sleepy Hollow», en compagnie d'autres récits tels que «Broken Heart», «Rip Van Winkle» ou «The Spectre Bridegroom», mais envisage au contraire l'œuvre de Washington Irving dans son ensemble. Ainsi, l'écrivain voyageur à qui les villageois racontent la fameuse histoire du cavalier sans tête n'est autre que Diedrick Knickerbocker, le narrateur d'«Histoire de New York par Knickerbocker», utilisé par l'écrivain pour railler la société new yorkaise pédante et ridicule, alors dominée par la communauté hollandaise au milieu du dix-septième siècle (Irving écrit quant à lui au début du dix-neuvième). On comprend mieux ainsi les nombreuses références à Amsterdam et la caricature du personnage d'Ichabod Crane, pitre imbu de lui-même, au visage d'Harvey Keitel adolescent, dont l'air maniéré, la suffisance hautaine et la naïveté foncière alimentent la quasi totalité des maigres péripéties décrites dans le scénario. Dès lors, il ne reste plus guère de temps pour l'irruption promise du cavalier sans tête, lequel fait son entrée au bout de 80 minutes de métrage, soit environ cinq minutes avant la fin de l'histoire (car on est loin de la durée de deux heures annoncée sur le boîtier, qui semble en fait correspondre à la copie originale américaine). Une apparition d'ailleurs impressionnante, fort bien filmée, dans une forêt fantomatique rendue plus étrange encore par l'emploi de filtres colorés, avant que le cavalier ne reparte en cabrant sa monture devant une lune colossale, tel le «Zorro qui surgit hors de la nuit pour courir vers l'aventure au galop» ! Avec ses aspects à la fois romanesques et caricaturaux, cette nouvelle version participe davantage de l'étude de mœurs que du film d'épouvante gothique orchestré à peine quelques mois plus tôt par Tim Burton. Même si l'époque est bien restituée, les décors et les costumes crédibles, les caractères largement dépeints, il manque peut-être à l'histoire un minimum d'action pour la faire vraiment décoller.

***The Legend of Sleepy Hollow**. USA. 1999. Réal.: Pierre Gang. Int.: Brent Carver, Rachelle Lefevre, Dawn Ford, Paul Lemelin, Michel Perron, Vlasta Vrana, Lisa Bronwyn Moore... Edit.: Imatim Diffusion. Dist.: Sidonis. Actuellement à la location.*



L'apparition - tardive ! - du Cavalier sans Tête.

MON MARTIEN BIEN AIMÉ

Pas toujours sûre de dénicher le concept original, la production cinématographique s'en va souvent rechercher son inspiration dans le répertoire classique, quitte à l'adapter au goût du jour. C'est ainsi que les scénaristes Deanna Oliver et Sherri Stoner ressuscitent le personnage de l'Oncle Martin (le Martien en question) comme ils l'avaient fait auparavant avec Casper le Fantôme dans le film de Brad Silberling. La série britannique ***My Favourite Martian*** remonte à 1963, pour 107 épisodes de 30 minutes où un extraterrestre accidentellement débarqué sur Terre se cachait dans la demeure de Tim O'hara, se faisant passer pour son oncle aux yeux de tous, et lui attirant du même coup une foule de désagréments drolatiques façon sitcom traditionnelle. Sur cette adaptation tardive produite par *Walt Disney*, tout le monde, jusqu'au dernier porteur de bière, affirme avoir adoré la série dans sa jeunesse et désire bien sûr la respecter. Le meilleur moyen semble donc de suivre la trame à la lettre, ce que s'empressent de faire les auteurs. Le Martien possède quatre pieds, quatre bras, trois yeux, peut se rendre invisible ou bien adopter à volonté l'apparence de l'humain de son choix. Résolu à regagner sa planète, il rencontre Tim (Jeff Daniels), le reporter télé en quête d'un scoop qui lui apporterait la célébrité et accessoirement la main de la belle Brace, fille de son irascible patron. Une fragile cohabitation s'installe alors, tandis qu'une mystérieuse équipe suit à la trace le visiteur spatial, façon ***X-Files*** et complot gouvernemental !

Sur un rythme trépidant l'action progresse, mêlant gags, quiproquos (le flirt entre le Martien et la voisine exubérante, Mme Brown) et morceaux de bravoures technologiques. Outre les transformations fracassantes de l'extraterrestre, les scénaristes introduisent un personnage absent dans la série télévisée : Zoot, le costume vivant, à la fois partenaire et souvent rival de son propriétaire martien. Animé par Phil Tippett, Zoot envahit l'écran et n'arrête pas de tourbillonner à la manière de Roger Rabbit autour des personnages de chair et d'os. Exténuant ! L'humour dans **My Favorite Martian** semble d'ailleurs vouloir explorer tous les degrés possibles, façon de s'attirer le plus large public. Finaud, quand il dépeint le petit monde de la télévision, avec la prestation hilarante d'Elizabeth Hurley en reporter novice imposée par son papa rédacteur en chef, ou bien incroyablement pompier avec flatulences et borborygmes à la clé. La scène où le vaisseau spatial et les deux héros réduits à une dizaine de centimètres se retrouvent dans la cuvette des WC donne assez bien le ton, surtout quand son propriétaire légitime vient s'y asseoir pour remplir son office. Saluons ces pieux efforts de remonter aux sources de la poilade préhistorique, en attendant la référence indépassable du coup de massue sur la coloquinte, le gag primitif par excellence. Ce qui n'empêche pas les acteurs de se montrer parfaits, entraînés par un Christopher Lloyd à l'abattage impressionnant, bien installé dans le rôle du Martien. Ceux qui connaissent la série originelle apprécieront en outre la présence de Ray Walston (l'oncle Martin de l'époque) incarnant ici un premier visiteur extraterrestre échoué sur Terre en 1964 et espérant depuis repartir sur sa planète. Hautement plus stupéfiant, en revanche, apparaît le rôle caméo de Buck Kartalian (l'exhibitionniste hilare aux pectoraux animés, sosie de Mel Brooks), autrefois le héros de **La Plante qui Aimait les Femmes**, une adaptation fort polissonne, limite porno même, de **La Petite Boutique des Horreurs**, où il incarnait un voyeur invétéré, nourrissant sa plante bavarde de nymphettes dévêtues et accessoirement de sa vieille maman. A coup sûr une référence qui a échappé à l'oncle Walt, d'ordinaire plus attentif à ce genre de plaisanteries.

Difficile acclimatation terrestre pour le Martien Christopher Lloyd !

***My Favourite Martian**. USA. 1999. Réal.: Donald Petrie. Int.: Jeff Daniels, Christopher Lloyd, Elizabeth Hurley, Daryl Hannah, Jeremy Hotz, T.K. Carter, Ray Walston... Edit.: Walt Disney Home Vidéo. Dist.: Film Office. Actuellement à la location.*

BACK FROM THE DEAD

Back from the Dead nous vient d'Australie et déménage assez grave. Tout petit déjà, son auteur admirait George Miller, Frank Henenlotter et s'éclatait devant **Bad Taste**. C'est sûr que ça peut pas faire des gens normaux. Pas étonnant dès lors si son film s'ouvre comme dans un **Mad Max** et si on y déguste la cervelle fraîche d'un petit camarade (mais à la paille, c'est plus smart !). Venu du court métrage, juste comme ça pour le plaisir, dont un renversant **The Putrid Dead**, Craig Godfrey investit son propre argent amassé dans la gestion d'un restaurant (à l'enseigne de The Drunken Admiral !), lequel servira accessoirement de décor. Le script, il l'écrit lui-même, qui raconte l'expérience menée par Ruby, une étudiante, et son maître de recherche, l'excentrique professeur Von Dog-Reutter, cachant (bien mal...) ses anciennes sympathies nazies. Tous les deux expédient sous hypnose le petit copain de Ruby au 19ème siècle afin que, grâce à la mémoire moléculaire, il remonte au temps de son ancêtre, Kavendish, un psychopathe notoire, cannibale à ses heures, qui finira ses jours écartelé par la foule en place publique. Tandis que le cobaye ramène de précieux renseignements du passé, le transfert s'effectue en même temps dans l'autre sens et le sujet commence à subir à l'époque contemporaine l'influence de l'horrible Kavendish qui va bien sûr le pousser aux pires excès.

On pouvait s'attendre à un produit gore bricolé avec vingt ronds et trois plumes dans le derrière, mais le film est bien plus malin que ça. Sous l'influence d'œuvres cultes où l'on reconnaît au passage **Bad Taste**, **Evil Dead**, **Les Feebles**, et même **Elmer le Remue-Méninges** (pour le ver solitaire géant de la vieille dame, rêvant toujours de faire un tour à l'extérieur...), Godfrey déroule son histoire loufoque dans le genre Monthy Python en version gore. Rien ne l'arrête dès qu'il s'agit de d'œuvrer dans le mauvais goût, jusqu'à l'urologie et la zigounette extensible, séquences heureusement réalisées avec trucages. Mais surtout, son film est drôle, jouant aussi bien sur le comique de situation, la caricature des personnages (telle l'horrible vieille impotente hargneuse comme une teigne ayant trucidé son mari statisticien qui posait toujours trop de questions...) et l'emploi de jeux de mots alambiqués auxquels tente de faire face vaille que vaille le traducteur français (la copie est en V.O. sous-titrée, comme tous les autres titres *Uncut Movies*). Après avoir longtemps cherché un distributeur aux USA, l'avenir semble enfin sourire à l'audacieux qui, du coup, commence à nous annoncer une suite déjà titrée **The Inside up Man**. Ça va encore être quelque chose...

USA. 1997. Réal.: Craig Godfrey. Int.: Tim Aris, Josephine Lee, Genevieve Morris, Chris Baz, John Xintavelonis, Sybil Edwards, Ashley Law, Ian Gordon... Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente.

L'excès gore comme on l'aime...

THE X-FILES - CLOTURE

En dépit des effets d'annonce et des démentis successifs, ***X-Files*** poursuit sa route inexorablement. Guidé par une incroyable faculté à se remettre en question, Chris Carter tente à la fois d'innover sans cesse, sans pour autant perdre de vue les événements déjà relatés, même s'ils s'entassent et finissent par se contredire. Heureusement, le surnaturel revient lui aussi au galop et il s'en tire toujours par une pirouette à laisser souvent pantois l'observateur le plus attentif. La septième saison ouvrait sur une révélation décisive à propos des extraterrestres, devenus tout simplement nos ancêtres. Puis, après un épisode «cross over» où les deux agents du FBI faisaient équipe avec le Frank Black de ***Millennium*** (un segment justement titré **Millennium**), voici **Sein un Zeit** et **Closure**, respectivement les 149 et 150ème chapitres de la série, qui apportent un nouvel éclairage à la mythologie et offrent notamment une solution étonnante à l'enlèvement de Samantha, la sœur de Mulder. Une fillette disparaît en effet dans des circonstances analogues et nos deux agents mènent l'enquête au cours de laquelle ils découvrent d'autres cas similaires. Aidés par un médium, lui-même à la recherche de son propre fils, Scully et Mulder vont côtoyer l'autre monde et comprendre le mécanisme spirituel qui sépare les enfants de leur famille sans que les parents puissent apporter la moindre explication au mystère, tout en connaissant pourtant l'incroyable vérité.

C'est clair, la série revient aux origines, revoit sa copie et digresse au passage avec l'intervention d'un psycho-killer travesti en Père Noël, torturant puis enterrant à la chaîne ses enfants victimes qui, dixit Mulder, n'attendent plus que le Jugement Dernier pour renaître au signal de Dieu ! Après le syndrome «Roswell» marquant les débuts de la série, et l'influence progressive de ***Millennium***, ***X-Files*** intègre cette fois **Sixième Sens** pour atteindre une certaine spiritualité transcendantale profondément apaisante pour la plupart des personnages. Le double épisode s'achève d'ailleurs dans une étrange douceur, même si un certain scepticisme gagne le spectateur, assuré de remettre en cause ses propres certitudes à la prochaine volte-face des scénaristes. Car l'affaire rebondira bien sûr au 161ème et dernier épisode, titré **Requiem**, pour lequel Chris Carter avait prévu deux fins différentes, afin de clore, ou bien au contraire relancer la mythologie. En fait, et comme on pouvait s'y attendre, la huitième saison se tourne à l'heure actuelle, mais David Duchovny n'apparaissant pas dans tous les scripts, les auteurs songent à accueillir un nouveau personnage qui pourrait faire équipe avec Dana Scully dans les autres épisodes. Une bonne occasion pour booster la série et du même coup anticiper l'éventuel départ de Gillian Anderson à la fin de cette huitième saison, marquant en effet le terme de son actuel contrat. Déjà qu'il ne fallait pas trop nous pousser pour ne pas tout comprendre dans ***X-Files***, mais là ils exagèrent !

*Episodes **Sein und Zeit** et **Closure**. USA. 1999. Réal.: Michael Watkins et Kim Manners. Int.: David Duchovny, Gillian Anderson, Mark Rolston, Rebecca Toolan, William B. Davis, Anthony Heald... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente.*

VIDÉOZINE

Signalons la sortie du n°2 de **Vidéozine**, plaisamment titré **L'Action du Studio Sang**, qui présente à la manière d'un magazine, entretiens, extraits, photos, bandes annonces, et courts métrages sur l'actualité du Z en France. L'ensemble, bien balancé et rempli d'humour, dure quelque trois heures, avec, notamment, un long entretien avec Yves Pierog, l'auteur de **I Love Snuff**, et de Philippe St. Clair, celui de courts ahurissants de simplicité nanardeuse aux titres toujours évocateurs : Monstro Metro, **Voodoo Mask**, **Zombie Attack**... Tout renseignement auprès de Stéphane Nogues, 46 rue du Général Leclerc, 60140 Liancourt.

DISPONIBLE À LA VENTE

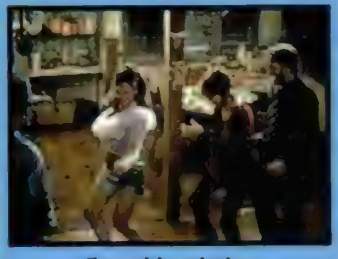
Prémonitions (*Universal Pictures Vidéo*) - **La Neuvième Porte** (*Le Studio Canal +*) - **Hantise** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Fourmiz** (*Universal Pictures Vidéo*) - ***Stargate SG-1***, deux K7 comprenant le double épisode pilote de la première saison de la série TV et les deux premiers épisodes de la troisième saison (*PFC Vidéo*) - ***Animorphs***, toute la première saison en 7 K7 et 21 épisodes (*Paramount Vidéo*) - **Einstein Chien Savant** (*Le Studio Canal +*) - **Power Rangers l'Autre Galaxie** (*PFC Vidéo*) - ***Buffy contre les Vampires***, la 3ème saison en 2 coffrets (*PFC Vidéo*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

Mystery Men (*Universal Pictures Vidéo*) - **La Fin des Temps** (*Metropolitan Film*) - **L'Extra-Terrestre** (*PFC Vidéo*) - **Résurrection** (*Gaumont Columbia TriStar*)

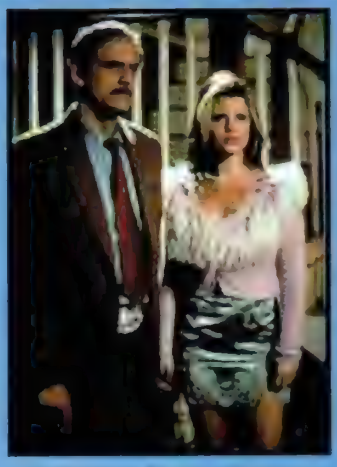
TOMBÉS DU CIEL

Excellente surprise, de découvrir sous le flot des comédies américaines pré-digérées ce monument de subtilité écrit et réalisé par Jack Bender, signataire de **Chucky 3** et de nombreux téléfilms ou séries TV (**In the Midnight Hour**, **Love Can be Murder**, **Deadly Messages**, plusieurs épisodes de *Profiler*), ainsi qu'une adaptation déguisée de «La Tempête» de Shakespeare, le très curieux **Tempest** (voir *Mad* 120, même rubrique).



Quand la mission angélique commence à produire ses effets...

Le couple Bridges vit une existence monotone, aggravée par l'état de leur fils de 13 ans, Andy, un autiste enfermé dans son monde et apparemment capable de développer des pouvoirs paranormaux. Ainsi, il joue avec une mini voiture, puis une maquette d'avion, ce qui semble diriger au loin les actes d'un couple mystérieux dont l'avion de tourisme vient se crasher sur la maison familiale. Plus de peur que de mal. Le couple s'extrait de l'épave et se présente de façon fort civile. Lui, Jarvis Moody, Texan milliardaire d'une belle prestance (Christopher Lloyd, toujours impérial), elle, Peper Upper, à première vue une blonde superficielle, ex-danseuse exotique, ex-maquilleuse, ex-prof d'aérobic, ex-pompiste, etc. (l'étonnante Yasmine Bleeth, partenaire de Pamela Anderson sur *Alerte à Malibu* et sur l'ensoleillé **Baywatch the Movie : Forbidden Paradise**). Des gens charmants, un peu excentriques, déconnectés, très amoureux, très philosophes aussi,



Christopher Lloyd et Yasmine Bleeth, «tombés du ciel» !

qui s'installent carrément à la demeure des Bridges, les observent, recueillent leurs confidences, réveillent chez eux la passion éteinte (*«chez un couple, la spontanéité doit être sacrifiée à la longévité»* avouait une madame Bridges bien désabusée...), puis finissent par leur présence roborative à provoquer le psychodrame qui va expliquer à la fois l'état du fils de la maison et le malaise des parents désunis. Ceci juste avant de disparaître au petit matin, tels deux anges «tombés du ciel».

Un vrai bonheur que cette histoire sensitive et bien construite où la technique sait s'effacer devant l'émotion permanente et les dialogues éblouissants. D'une superficialité crasse au départ, le couple d'intrus montre vite une faculté d'intuition quasiment surhumaine, couvrant d'un regard généreux et compréhensif l'expression même de toute la misère humaine. Face à une telle magie, une telle sensibilité jamais démago, le ressort fantastique n'a plus vraiment d'importance et l'histoire peut se lire à plusieurs niveaux sans perdre pour autant son intérêt. Une bien belle réussite.

__It Came from the Sky__. USA. 1999. Réal.: Jack Bender. Int.: Christopher Lloyd, Yasmine Bleeth, John Ritter, Jobeth Williams, Kevin Zegers, Christian Dane... Edit.: Hollywood Pictures Home Video. Dist.: Film Office. Actuellement à la location.

LOVERS ROAD

Manquait-il dans le registre déjà bien pourvu de la légende urbaine un tueur fou déchirant ses victimes d'un crochet lui servant de bras ? Sûrement, puisque Geoff Miller, jusqu'ici connu pour avoir co-rédigé l'évitable **Mutant Aquatique en Liberté**, nous en remet une couche sur le ton de «Souviens-toi treize ans plus tôt». A l'époque, un mystérieux désaxé massacrait deux amants occupés à fêter très très fort la St. Valentin dans une voiture, ceci au risque de flinguer les amortisseurs. Deux amants d'ailleurs mariés, mais hélas pas ensemble, ce qui ne fait qu'ajouter la confusion au chagrin des deux familles concernées. Mandy, la fille du mari trompé âgée de quatre ans à l'époque des faits, se retrouve donc treize ans plus tard à l'approche d'une nouvelle St. Valentin prometteuse, puisque le tueur présumé du meurtre initial vient justement de s'échapper du centre psychiatrique où il végétait depuis tout ce temps. Peu loquace sous les questions du psy de l'établissement, il laisse derrière lui un dernier message gravé sur les murs : *«la bouffe de l'asile est dégueulasse !»*. Psychopathe, gastronome et difficile, en plus...

Evidemment, ça ne rate pas, les couples sont toujours fidèles au rendez-vous de Lovers Lane (le chemin des amoureux, en quelque sorte, quoique le titre vidéo préfère **Lovers Road**. A **Lovers Freeway**, faudra commencer à faire gaffe...), et le tueur au crochet les élimine tout aussi fidèlement jusqu'à la non solution du mystère (dommage, si ça se passait dans **Peter Pan**, c'était du gâteau...), car le coupable n'est bien sûr par celui qu'on croit. Hormis l'impression d'avoir déjà vu le film quelque part, accordons à Jon Ward une certaine adresse pour faire monter le suspense, brouiller les pistes et multiplier les fausses alertes. Même si l'on n'arrive guère à se passionner pour les personnages (typiquement «hormonal teenagers», comme on dit là-bas...), son tueur masqué à la silhouette de Jason et au crochet ravageur ne fait pas dans la dentelle, lacère brutalement dans un affreux gargouillis de chair, déchire le bas ventre des ados, ou encore aiguise son arme favorite en longeant les murs à la poursuite de ses victimes, tel un certain Freddy de notre connaissance. De même, l'audace érotique, pour ne pas dire triviale, surprend dans un récit a priori avant tout destiné au public adolescent. Outre quelques scènes poussées de flirt sur la banquette avant, on y voit une petite effrontée mater par dessus le mur des toilettes un jeune homme assis sur la cuvette et très occupé à passer la quatrième sur son levier de vitesse, ceci tout simplement dans le but de le faire chanter ultérieurement. Trop pervers !

Le tueur vit à vos crochets... et vous mourez au sien !

__Lovers Lane__. USA. 1999. Réal.: Jon Ward. Int.: Ridley Smith, Richard Sanders, Erin J. Dean, Sarah Lancaster, Anna Faris, Ann Jeider, Carter Roy... Edit.: Imatim Distribution. Dist.: Free Dolphin. Actuellement à la location.

L'ange déchu ne s'attaque heureusement qu'à ceux qui ne croient plus en Dieu !

CEREMONY

Ceremony est passé inaperçu au yeux des amateurs, y compris aux USA, où la seule référence perceptible consiste en la présence du pape Forrest J. Ackerman (créateur de *Famous Monsters*, le premier «monster's magazine») dans un rôle de grabataire d'une inexpressivité assez exemplaire. Le prologue, situé il y a 1.400 ans, nous apprend qu'au ciel un ange déchu jaloux du Christ se retrouva condamné à débarquer, non pas en enfer, comme on pourrait le supposer, mais bien sur Terre, ceci afin de châtier en passant ceux qui perdent la foi en Dieu. Et, évidemment, le pauvre aura bien du boulot, comme quoi c'est pas un vrai métier de chrétien. A l'époque, un groupe de sauveurs de la foi avaient bien réussi à le capturer et l'enfermer dans une horloge (!!!), mais de loin en loin, les jours de jugement dernier, l'horloge doit s'ouvrir, ne demandant qu'à libérer l'ange du mal tout prêt à exercer ses talents maléfiques. 1.400 plus tard, donc, l'héroïne, une lointaine descendante des sauveurs de la foi, réunit quelques chrétiens chez elle afin de leur prouver l'existence de Dieu et assister en direct à l'ouverture de l'horloge à minuit précise. D'où l'intérêt, on le subodore, de disposer d'une horloge ; avec un sablier, par exemple, ça le faisait pas de la même manière, et quant à ceux qui lisent l'heure au soleil, c'était carrément l'errance totale... surtout la nuit, bien sûr. Bref, à minuit pile la mission consiste à ré-emprisonner la créature dans son horloge et on est tranquille jusqu'au prochain jugement dernier. Voilà, voilà, je pense avoir bien cerné toutes les finesses du script. Vraisemblablement élaboré sans grands moyens, **Ceremony** souffre en outre d'une interprétation fort moyenne, aggravée par une VF approximative : «*S'il n'a pas la foi, il est dénué d'amour*», annonce gravement un personnage, à la grande perplexité de tous les autres ne trouvant rien à répondre à ça. Sur le plan visuel, l'inconnu Joe Castro tente des choses assez bien venues, limitées hélas par la quasi absence d'effets spéciaux. Les transformations s'effectuent toujours en plans de coupe et l'ange, notamment, rate sa sortie de l'horloge, non pas à cause de l'heure (voir plus haut), mais du fait d'un raccord sur fond de fumée pas piqué des hannetons. Pourtant, la bête immonde impressionne, un coup sous la forme d'un genre de bonne sœur, un coup parfaitement nue, un coup en démon femelle ailé avec des expressions terrifiantes et des cris surhumains. Il n'empêche, malgré une durée relativement restreinte (1 h 15) les minutes comptent double et les dialogues entre les personnages restent parmi les plus banals jamais entendus à l'écran.

USA. 1994. Réal.: Joe Castro. Int.: Emilie Talbot, Don Short, Forrest J. Ackerman, Amy Rohren, Mahbub Shansah, Steven R. Diebold... Edit.: Imatim Diffusion. Dist.: Sidonis. Actuellement à la location.

PRIMAL FORCE

Primal Force digresse sur les manipulations génétiques et ne manque pas son but, celui d'impressionner son auditoire. Un avion s'échoue sur la petite île de San Miguel et il s'agit d'aller y récupérer les éventuels survivants. Pour se faire, Scott Davis (Mark Kiely) réunit une équipe et finit par convaincre Frank Brody (Ron Perlman) de les accompagner en ces lieux réputés maudits et qu'il est seul à connaître pour y avoir séjourné dix ans plus tôt. Depuis, il vit en solitaire, assailli par des cauchemars insistants. Une fois parvenu sur l'île, le petit groupe retrouve deux rescapés, la fille d'un financier et un homme d'affaire essayant de vendre le site pour y bâtir un village de vacances. Mais, de partout, des ombres les épient pour se jeter sur la première personne isolée et l'abattre avec une incroyable sauvagerie. On l'apprend assez vite, San Miguel c'est un peu «l'île du dr. Moreau» abandonnée où seule la faune traitée a survécu. Ici, le savant s'est fait le complice d'un tour operator d'un genre particulier, soucieux d'offrir à des chasseurs aguerris un gibier plus rapide, plus robuste, et surtout plus malin. Mais les expériences effectuées d'abord sur des babouins ont dépassé largement les espérances puisque ceux-ci pèsent désormais une centaine de kilos, disposent d'un intellect comparable à celui de l'homme de Néanderthal et ont fini par éliminer les autres races vivant sur l'île, y compris les humains, bien entendu. Le projet abandonné, l'affaire étouffée, il ne reste plus que les singes dix ans après, eux aussi à la recherche d'un nouveau gibier.
L'histoire est simple, mais le suspense efficace, d'autant que la caméra toujours mobile de Nelson McCormick fait des prodiges. Les babouins deviennent le «Predator» dans la jungle, l'Alien à la recherche de ses victimes, les raptors du **Monde Perdu**, et même les morts-vivants de Romero, quand le petit groupe se barricade dans un abri de fortune évidemment précaire, sinon ce ne serait pas drôle. Avec, en passant, une satire assez grinçante de l'affairisme roi : le promoteur n'hésitant pas, cerné par les singes, à tenter d'acheter le silence du héros pour mener à bien son opération financière, et bien sûr, celle de l'expérimentation génétique avec ce savant bien allumé qui, après les singes, songe à trafiquer l'ADN humain. C'est lui qui trouve la meilleure réplique en lançant à la cantonade : «*Avec mes travaux, j'ai osé regarder Dieu en face et, vous savez quoi, il a baissé les yeux*» !

USA. 1999. Réal.: Nelson McCormick. Int.: Ron Perlman, Roxana Zal, Mark Kiely, Richard Fancy, Kimberlee Peterson, Guillermo Rios, Julian Sedgwick... Dist.: Paramount. Actuellement à la location.

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Fantastic Guide quinzième. Sans aller jusqu'à dire que le plus dur est fait, l'ironie a ses limites, au moins la vitesse de croisière est trouvée et la réaction des lecteurs globalement positive, comme ils disent au PC. Bien sûr, nous découvrons après coup certains films, que nous inclurons (ou pas, suivant l'importance et les renseignements disponibles) en début de chapitre, signalés sous la forme d'un titre de couleur bléue, ce qui est le cas pour celui-ci. Le cinéma turc, indien, thaïlandais, indonésien ou des Philippines nous cache encore bien des trésors, faute d'informations et de circulation des copies, mais enfin nous avancerons à notre rythme et de la manière la plus complète possible.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

ANAK NG DILIM

1997. Réal.: Nick Lizaso. Scén.: Bong Ramos. Int.: Amy Austria, Christopher Roxas, Gina Pareno, Errickson, Boxer Flores, Gladys Reyes, Alyssa Joy Reyes, Jo-Ann Rosales, Melanie Lazaro, Manny Valera. Prod.: Regal Films. Philippines

Après la mort de leurs parents, Magda et sa sœur cadette, Adela, ont été élevées par leur grand-mère dans une immense demeure dont elles n'ont pu jamais sortir. C'est qu'Adela développe d'étranges pouvoirs qui pourraient bien être à l'origine de la disparition de la famille et qui la font passer pour un monstre. Un jour, la grand-mère disparaît à son tour sans laisser de traces et Adela se retrouve dans une école où ses condisciples la prennent comme souffre-douleur. Après une farce cruelle, Magda la persuade de faire usage de ses pouvoirs qui vont provoquer un véritable carnage. Se réfugiant dans sa maison natale, Adela va finir par découvrir le corps momifié de l'aïeule et du même coup percer à jour la véritable personnalité de sa grande sœur.
Après des années d'extravagances très personnelles, il semble que le cinéma philippin s'aligne de plus en plus sur son homologue américain et il est facile de reconnaître dans cette récente production l'influence qu'a pu avoir **Carrie** sur le scénariste.

BALAWIS

1996. Réal : Maurice Carjaval, Dante Kabigting. Scén.: Al Marcelo, d'après Noel Flores. Int.: Dan Fernandez, Joanne Quintas, Daniel Pasia, Jaime Fabregas, Jorge Estregan, Jr., Dandin Ranillo, Alex David, Rando Almanzor, Dante Bellen Prod.: Ronald Stephen Monteverde, Regal Films. Philippines.

Durant l'invasion japonaise aux Philippines, un bataillon nippon est décimé par un mystérieux agresseur nommé Balawis. Cinquante ans plus tard, un homme d'affaire retors effectue des fouilles dans des cavernes proches du lieu des massacres et réveille le monstre local toujours prêt à la bagarre. Balawis est un genre de Godzilla, en beaucoup moins haut mais en beaucoup plus méchant, qui n'hésite pas à éventrer, décapiter et démembrer ses victimes dans le but louable de sauver la patrie et, accessoirement sa progéniture, un ravissant lézardeau tout juste sorti de l'œuf. Maurice Carvajal, qui a aussi collaboré à la série des **Shake Rattle and Roll** réalisés par Peque Gallaga et Lore Reyes où interviennent des monstres de toute espèce, est un artisan doué passionné par l'image et les effets spéciaux. Expert en animatronique, il avait notamment conçu le bébé monstrueux de **Tiyanak** (1988) du même Peque Gallaga.

BB TSUPERMAN

Ou Binbinting Tsuperman. 1985. Réal.: Ben Feleo. Int.: Miguel Rodriguez, Panchito Babalu, Jaime Fabregas, Rose Ann Gonzalez. Prod : Shining Star. Philippines

Afin de venir à bout du super-héros Tsuperman, dont l'homosexualité (ici pas du tout latente !) semble le narguer, un extraterrestre ressuscite tout un cimetière. Les morts-vivants, pouvant se transformer en chauves-souris et même, on ne sait trop pourquoi, en chats sauvages, se lancent alors à la chasse à l'homo-Tsuperman. Notre héros se sortira-t-il de ce gai pied ? Sûrement, bien qu'à mon grand désappointement, je n'ai jamais réussi à visionner ce probable chef-d'œuvre. D'autant que le cinéma fantastique philippin nous a depuis longtemps habitués à pareille extravagance et rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'une comédie.

BEACH BABES FROM BEYOND INFINITY

Vid.: Les Créatures de l'Au-delà. 1993. Réal.: Ellen Cabot (Dave deCoteau). Scén.: Mark M. Chelini. Int.: Joe Estevez, Jaqueline Stallone, Nicole Posey, Sarah Bellomo, Don Swayze, Burt Ward, Joe Travolta, Linnea Quigley, Tamara Landry. Prod.: Karen L. Spencer. Para/Torchlight. USA

Trois nénettes extraterrestres s'ennuyant ferme sur leur planète natale taxent un vaisseau spatial pour venir vérifier si sur Beta IV (traduction : la Terre) les mâles ne seraient pas encore plus rigauds qu'elles. Le résultat va dépasser leurs espérances ! Dave DeCoteau démarre là une frétillante série science-fictionnelle qui va se poursuivre avec **Cavegirl Island**, **Beach Babes from Beyond 2**, **Virgin Hunters**, **Pettycoat Planet** et pas mal d'autres. Autant de scénarios prétextes à de multiples déshabillages, scènes de douche et étreintes farouches entrecoupés de dialogues ahurissant de banalité satisfaite. Exemple, la stupéfaction des héros face à l'envahisseuse : «*mais, vous êtes des créatures de l'au-delà !*» (c'est bon, deCoteau vient de trouver son titre !). Nos belles aliennes connaissent l'extase entre les bras de jeunes garçons musclés, se trémoussent sur la plage au son d'une musique agressive, en profitent pour remporter un concours de bikini (malgré les frauduleuses tentatives de rivales ôtant le leur pour corrompre le jury. Est-ce bien fair-play ?), avant de s'en retourner chez elles assez satisfaites de leur voyage. Conscient de la maigreur du budget imparti, le scénariste ironise sur les effets spéciaux, accumule le burlesque des innovations technologiques mêlé d'archaïsmes savoureux, comme le vieux téléphone à fil à bord du vaisseau, ou bien son avertisseur sonore livrant un fort joli pouet-pouet... Ceci dit, le générique déborde de noms prestigieux : Travolta, Swayze, Estevez, Stallone, mais, manque de pot, avec les mauvais prénoms. (*M92P50*).

BEACH BLANKET BINGO

1965. Réal : William Asher. Scén : William Asher, Leo Townsend. Int.: Frankie Avalon, Annette Funicello, Harvey Lembeck, Linda Evans, Deborah Walley, Jody McCrea, Don Rickles, John Ashley, Buster Keaton, Paul Lynde, Earl Wilson, Marta Kristen. Prod.: James H. Nicholson, Samuel Z. Arkoff. USA.

William Asher fut le grand spécialiste des films de plage des années soixante et à l'origine de la fameuse série produite par *AIP* et jouée par le couple Annette Funicello/Frankie Avalon (**Beach Party**, **Muscle Beach Party**, **Pajama Party**, où Tommy Kirk dans le rôle d'un jeune Martien remplace le crooner Avalon, tandis que Don Weis succède à William Asher, **Bikini Beach**, **How to Stuff a Wild Bikini**...). Très modes à l'époque, ces productions correspondaient aux actuels soap aquatiques du genre ***Alerte à Malibu***, où la danse, le surf et quelques vagues intrigues amoureuses suffisaient à alimenter un scénario laissant souvent la place aux invités surprises : Mickey Rooney, Stevie Wonder, Dorothy Lamour, Peter Lorre, Boris Karloff ou Buster Keaton. **Beach Blanket Party** est le cinquième de la série et présente la bande de teenagers habituelle, cette fois confrontée au kidnapping d'une idole de la chanson (Linda Evans). La jolie Marta Kristen interprète une sirène, tandis qu'Annette Funicello et Frankie Avalon n'en finissent pas de chanter. Ça a beaucoup vieilli !

BEACH GIRLS AND THE MONSTER

ou Monster from the Surf. 1965. Réal.: Jon Hall. Scén : Joan Gardner. Int.: Jon Hall, Sue Casey, Walker Edmiston, Dale Davis, Arnold Lessing, Read Morgan, Elaine Dupont Prod.: Edward Janis, American Academy Productions. USA

L'acteur Jon Hall, héros de nombreux films d'aventures dans les années trente et quarante, et ici également metteur en scène et directeur de la photographie, sacrifie à la mode des «Beach Movies» alors investis par le cinéma fantastique avec **Pajama Party**, **Horror of the Party Beach**, **Monsters Crash the Pajama Party** et quelques autres. Le récit tente en effet de mêler de nombreuses scènes de surf à une curieuse énigme de monstre marin agressant les jeunes baigneuses. Evidemment, ça ne rate pas : «*trop de surf !*» gémit le cinéphile déçu, tandis que le fervent surfiste se plaint à ses côtés d'un déchirant «*trop de fantastique !*». On n'est jamais content... L'ambiance gentiment sea, sex and sun (agrémentée d'un rien de musique de Frank Sinatra Jr. !) vire pourtant au burlesque total quand on découvre vers la fin la véritable nature du monstre mi-**Créature du Lac Noir**, mi-**Continent des Hommes-Poissons** avec ses jolis rubans de varechs accrochés à ses basques. En effet, l'un des personnages se travestit ainsi pour venger son infortune conjugale et éloigner aussi la gent féminine de son fiston, lui-même plus souvent sur le sable qu'à ses études. Mais le meilleur reste à venir quand le coupable confondu s'échappe, toujours costumé en créature du Lac Noir, et se crashe au volant de sa voiture. Les monstres marins n'ont jamais su conduire, c'est bien connu !

Beach Girls and the Monster. *Une fois l'été terminé, que deviennent les amours de vacances ?*

BEAKS

El Ataque de Los Pajaros/Uccili 2 : la Paura. 1987. Réal. et scén.: René Cardona Jr. Int.: Christopher Atkins, Michelle Johnson, Salvador Pineda, Gabriele Tinti, Aldo Sambrel, Sonia Infante, Carol Connery. Prod.: Ascot Entertainment Group Mexique/Espagne/Italie

Mises à part deux ou trois œuvres un peu plus personnelles, René Cardona Jr. passa le plus clair de son temps à exploiter les thèmes valorisants déjà abordés par ses collègues. **Tintorera** ressemble ainsi aux **Dents de la Mer**, **Le Mystère du Triangle des Bermudes** vient après une tripotée de bandes similaires, tandis que **Les Diamants de l'Amazone** s'inspire comme une bête du premier **Indiana Jones**. Ce **Beaks** (bec, ou nez crochu, en anglais), également connu sous les titres de **Beaks : the Movie**, **Evil Birds** ou encore **Birds of Prey**, revisite pour sa part **Les Oiseaux** du grand Alfred Hitchcock, mais dans une version nettement plus gore. Une ancienne légende raconte qu'une race d'oiseaux géants aida les Incas à bâtir leurs curieux édifices et que, chassés ensuite par les hommes, ils jurèrent de revenir se venger sur les générations futures. C'est tout du moins l'explication fumeuse que récoltent deux reporters de télévision arpentant le vaste monde à chaque attaque de nuées d'oiseaux s'acharnant sur les humains. Au son de la jolie musique de Stelvio Cipriani, les agressions animales se succèdent, Cardona prenant un malin plaisir à répéter les séquences où les volatiles crèvent les yeux des victimes pour les laisser pendre misérablement. Sept ans plus tard, Rick Rosenthal reprendra le thème et, dans son élan, la même Tippi Hedren trente ans après l'original, mais la signature d'Alain Smithee sur ce **Birds II : Land's End** laisse augurer de la mauvaise conscience des responsables une fois leur besogne accomplie.

BEANSTALK

Vid.: Jack et le Haricot Magique. 1994. Real. et scén.: Michael Paul Davis. Int.: J. D. Daniels, Patrick Renna, Amy Stock-Poynton, Richard Moll, David Naughton, Stuart Pankin, Margot Kidder. Prod.: Debra Dion, Albert Band, Moonbeam Entertainment USA

Filiale de la *Full Moon* dirigée par Charles Band, *Moonbeam* s'adresse aux juniors et leur propose un monde peuplé de créatures fantastiques aux titres prometteurs et à la morale indéfrisable : **Les Dinosaures Enchantés, La Télécommande Magique, Le Château du Petit Dragon, Les Lutins Sauteurs, L'Ile Magique**, etc. Ce **Beanstalk** reprend tout simplement la trame du fameux conte de fées britannique adapté déjà de nombreuses fois à l'écran, mais en le modernisant de façon radicale. C'est désormais une scientifique illuminée (Margot Kidder, méconnaissable dans un surprenant rôle de décomposition...) qui procure les fameux haricots magiques au petit Jack, et la haute plante obtenue une fois germée le conduit comme d'habitude au pays des géants. La question reste de savoir si Jack pourra trouver le trésor attendu de façon à contrer les manœuvres d'un promoteur rêvant de faire raser la ville pour y bâtir un barrage. Personne ne s'inquiète à ce sujet, mais en revanche la façon dont la majorité du casting surjoue son texte laisse rêveur sur l'idée que les producteurs se font du public enfantin.

THE BEAST AND THE VIXENS

*ou **The Beauties and the Beast**. 1973. Réal.: Ray Nadeau. Scén.: Gaynor MacLaren. Int.: Jean Gibson, Ushi Digard, Bob Makay, Patrick Scott, David Wheeler, Susan Wescott, John Shell, Carol Evins, Coleen Brenan, Charles David, Brian Jacobs Prod.: Ray Nadeau, Art Jacobs USA*

Les premières images installent l'ambiance. Un mec tapi dans les feuillages nous chuchote d'un ton pénétré la légende du Yéti (ou Sasquatch, ou encore Bigfoot). «*Existe-t-il vraiment ?*» conclut-il, «*en tout cas cette histoire pourrait bien être vraie...*» (Dieu nous en préserve !). Et ça démarre, en effet. Dans les montagnes proches d'une petite ville, un homme préhistorique a trouvé refuge (gros dentier lui sortant de la bouche et plein de poils partout). Ses principales activités consistent à espionner le touriste et terrifier les amoureux dans les bois. En clair, dès qu'il aperçoit un couple en train de batifoler, il s'approche à pas de loup, joue les voyeurs un instant - et nous aussi du même coup -, fait «*Arrrgleuh !*» très fort, s'empare de la demoiselle dévêtue et pas consentante du tout, avant de l'emporter dans sa caverne où séjournent d'autres nénettes n'ayant apparemment pas eu l'idée de s'enfuir entre-temps. Mais l'anthropoïde velu n'a pas mauvais fond et il se rachète en sauvant deux jeunes demoiselles égarées des assauts lubriques de prisonniers en cavale, finit par trouver un trésor, et devient le gardien d'une communauté de hippies apparemment pas frileux compte-tenu de leur grand dénuement vestimentaire. C'est pas vraiment du cinéma, mais plutôt du délire érotico-bidouillé, un peu à la manière de **La Plante qui Aimait les Femmes** du libidineux frappadingue Carl Monson. Avec, tout de même, la scène onirique magistrale où deux nanas parfaitement nues, à l'exception d'une paire de bottes et d'un ceinturon avec colt, s'avancent l'une vers l'autre pour un duel à la Sergio Leone. Stupéfiant ! En fait, ce soft-core rigolard se veut surtout le remake déculotté du peu connu et très ringard **Eegah - the Name Written in Blood**, datant quant à lui de 1962.

THE BEAST

*ou **Peter Benchley's the Beast**. 1996. Réal.: Jeff Bleckner Scén.: J. B. White et Peter Benchley, d'après le roman de Peter Benchley. Int.: William L. Peterson, Karen Sillas, Charles Martin Smith, Ronald Fattman, Missy Crider, Denes Arndt, Adrienne-Joi Johnson, Larry Drake, David Webb. Prod.: ABC-TV. USA*

Peter Benchley récidive. L'inspirateur de **Jaws** et de ses séquelles, l'auteur du *The Deep* adapté par Peter Yates (1977) et de *The Island* porté à l'écran par Michael Ritchie en 1980, s'attelle au script tiré de son nouveau roman, *The Beast*. En fait, il se contente de reprendre en l'état le classique sujet de la petite ville côtière partagée entre ses traditions ancestrales, basées sur la pêche, et ses nouvelles ambitions touristiques, quand le maire corrompu tente de minimiser une série d'agressions mortelles pour ne pas compromettre la réputation de sa future station balnéaire. Seule différence, on passe du requin au calamar (à l'américaine...) qu'un pêcheur chevronné finit par attraper, mais ce beau spécimen, d'une bonne dizaine de mètres, n'est que le bébé d'une maman rendue furieuse par la capture de son rejeton (et cette fois, nous passons de **Jaws** à **Gorgo** !). Ce téléfilm de plus de trois heures, diffusé en deux parties à la télévision française en 1998, mêle les clichés d'usage à des considérations écologiques actuelles et tire son intérêt du caractère des personnages divisés par des passions contraires. Décidément incorrigible, Peter Benchley se remet à l'ouvrage deux ans plus tard en adaptant son nouveau roman *White Shark* («requin blanc», donc...) pour *ABC TV*, réalisé par Stuart Gillard et prestement intitulé **Peter Benchley's Creature**.

***Beast from Haunted Cave** : une créature indiscernable. Rassurez-vous, dans le film c'est pareil !*

BEAST CITY

Maju Toshi 9-1. 1995. Réal.: Shinsuke Inoue Int.: Mickey Curtis, Kumi Shiraishi, Aryane Miura, Sauri Taira, Yuta Mochizuki, Rie Hida. Japon

Dans l'ancien Japon, un loup-garou (incarné par Mickey Curtis, l'Elvis Presley nippon) est vaincu par des ninjas femelles. Incidemment, il se matérialise dans le Japon contemporain et reprend ses activités jusqu'à ce qu'une lointaine descendante des guerrières ninjas se lance à nouveau à ses trousses en compagnie de deux condisciples. Shinsuke Inoue, fils du réalisateur Akira Inoue, signataire de **Hiroku Onna-Ro**, une violente histoire de prison de femmes, bénéficie de moyens substantiels et d'un casting irréprochable. A sa tête, Mickey Curtis, un ancien chanteur de rockabilly, malgré ses origines nippones, connu chez nous pour **Les Feux dans la Plaine**, de Kon Ichikawa, et aujourd'hui redevenu une des plus célèbres stars au Japon.

BEAST CITY 2

Maju Toshi 9-1 II. 1996. Réal.: Shun Goto. Int.: Mickey Curtis, Miho Suzuki, Mari Nishina, Miho Namato. Japon.

Le succès du premier film entraîna comme souvent la mise en chantier d'une seconde aventure où nous retrouvons Mickey Curtis poursuivi par les trois guerrières ninjas, ici incarnées par d'autres actrices. La nouveauté réside cette fois dans quelques séquences érotiques, motivées par un scénario fort complaisant. En effet, les trois héroïnes, respectivement masseuse, secrétaire et étudiante dans la vie courante, ont perdu leur pouvoirs magiques pour lutter contre le loup-garou, mais peuvent les récupérer au contact (intime) d'hommes puissants, physiquement parlant. Quand le lycanthrope, lui aussi libidineux vue l'ambiance, s'en prend à la plus jeune, la viole et la sacrifie aux démons de l'enfer, les deux survivantes décident de la venger et le récit se termine par un massacre quasi-général. Le dernier plan du film laisse pourtant augurer d'une prochaine séquelle pas encore tournée à l'heure actuelle.

BEAST FROM HAUNTED CAVE

1959. Réal.: Monte Hellman. Scén.: Charles Griffith. Int.: Michael Forest, Sheila Caroll (Sheila Noonan), Frank Wolff, Wally Campo, Richard Sinatra, Linné Ahlstrand, Christopher Robinson, Kay Jennings. Prod.: Gene Corman, Roger Corman, Filmgroup/Allied Artists. USA

Cette production des frères Corman nous ramène aux glorieux «bug-eyed monsters» des années cinquante, quand l'imagination des spectateurs devait compenser l'absence d'effets spéciaux. «*See snow run red with blood* (car l'action s'étire sur les pentes enneigées du Dakoota) *as a ski party turns into a carnival of death*» promettait alors un poster enthousiaste, tandis qu'un autre n'y allait pas par quatre chemins : «*Screaming young girls sucked into a labyrinth of horror by a blood-starved ghoul from hell*», ce qui était très exagéré ! En fait, une bande de lascars (dont Richard Sinatra, un parent à Strangers in the Night...) imagine de dérober un stock d'or et joue de la dynamite au point de réveiller un animal encore non répertorié sur l'échelle des curiosités cinématographiques. Plusieurs mètres de long, des pattes d'araignée, une rangée de crocs aiguisés et de longs tentacules faisant douter de son origine exacte, insecte géant ou bien monstre marin, la bête impressionne. Chris Robinson imagina et joua lui-même la créature avec un courage qui frise l'abnégation mais, conscient de la performance, demanda à réduire l'éclairage et couvrit l'animal d'un genre de toile (d'araignée ?) masquant les détails de son anatomie. Après avoir sucé le sang de quelques victimes, essentiellement des malfrats, «the beast from haunted cave» succombe hélas sans livrer le secret de ses origines, ceci dans un final frénétique et assez confus du fait que - Gene Corman l'avouera plus tard -, les deux frères n'excluaient pas la possibilité de la faire revenir dans une prochaine séquelle. Si c'est pas de la gourmandise !

BEAST IN THE CELLAR

*ou **Young Man, I Thing you're Dying**. Vid.: Le Monstre du Labyrinthe ou Le Monstre des Oubliettes. 1970. Réal. et scén.: James Kelly. Int.: Flora Robson, Beryl Reid, John Hamill, Vernon Dobtcheff, T. P. McKenna, David Dodimead, Christopher Chittell, Peter Craze, Tessa Wyatt Prod.: Graham Harris, Tigon/Cannon Leander Films GB*

Un tout petit budget britannique narrant l'histoire pathétique d'un malheureux reclus dans une cave depuis une trentaine d'années et qui s'en échappe à l'occasion pour trucider les soldats d'une base militaire avoisinante. Le ton feutré, très «five o'clock tea», tranche avec l'horreur de la situation et la cruauté innocente des héroïnes, jouées par Beryl Reid et Flora Robson, responsables de l'emprisonnement forcé de leur frère pour lui épargner la mobilisation durant la Seconde Guerre Mondiale. Un comportement pseudo-altruiste qui n'est pas sans rappeler celui des chères mamans gateaux d'**Arsenic et Vieilles Dentelles** expédiant avec une belle compassion les plus défavorisés dans un autre monde supposé meilleur. La lenteur du récit, la banalité du quotidien des deux vieilles demoiselles contrastent avec la

brutalité des meurtres et de superbes séquences traversées par le génie, comme quand l'une des sœurs traverse le décor pour montrer du doigt l'ancienne tragédie en flash-back, où elle-même apparaît trente ans plus tôt. Hélas, la très mauvaise duplication vidéo (encore *Initial !*) ne rend pas justice à cette œuvre étrange et certaines scènes nocturnes restent imperceptibles à l'œil humain. Bien que sorti sous deux titres différents, **Le Monstre du Labyrinthe** et **Le Monstre des Oubliettes**, les deux copies sont aussi mauvaises l'une que l'autre.

THE BEAST MUST DIE

Vid.: Le Mystère de la Bête Humaine, ou Cinq Griffes dans les Ténèbres. 1974. Réal.: Paul Annett. Scén.: Michael Winder, d'après James Blish. Int.: Peter Cushing, Calvin Lockhart, Marlene Clark, Charles Gray, Tom Chadbon, Andrew Lodge, Anton Diffring, Sam Mansaray, Carl Bohun. Prod.: Max J. Rosenberg, Milton Subotsky, Amicus. GB.

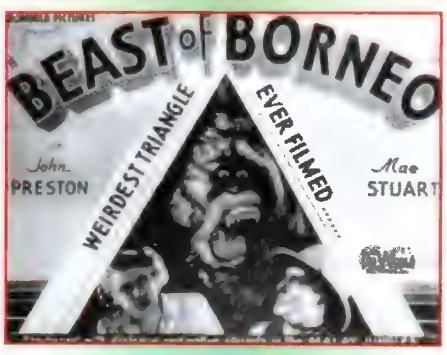
Une bien curieuse approche du mythe du loup-garou inspirée par le *There shall be no Darkness* de l'écrivain James Blish, plus connu pour ses grandes fresques futuristes. Le récit fonctionne à la façon d'une intrigue policière où il s'agit de découvrir quel personnage d'une honorable assemblée cache l'identité d'un loup-garou sévissant dans les parages. Très didactique, le prologue avertit qu'à la fin du film, le spectateur, muni des éléments nécessaires, pourra fournir sa solution avant le dénouement. Plaisir interactif, certes, d'autant qu'une horloge s'affiche à ce moment à l'écran, mais d'une part aucun indice véritablement sérieux ne nous met sur la voie, et surtout le spectateur découvre au final, non pas un seul mais bien deux loups-garous (et même trois, si l'on voulait finasser). Remercions au passage l'éditeur vidéo américain qui, en titrant **Black Werewolf**, débroussaille un peu le terrain, si ce n'est que nous trouvons deux protagonistes Noirs, Marlene Clark et Calvin Lockert. Paul Annett, venu de la télévision britannique, dirige là un casting prestigieux où paraissent encore Anton Diffring (**Le Cirque des Horreurs**), Charles Gray (**Les Vierges de Satan**) et Peter Cushing (doublé par Howard Vernon dans la VF, ça change tout !). Une tentative seulement à moitié réussie de moderniser un thème trop souvent figé dans ses propres conventions. (*M36P64*).

The Beast Must Die. Le coupable enfin confondu n'a plus un poil de sec !

BEAST OF BLOOD

1970. Réal : Eddie Romero. Scén.: Eddie Romero, Beverly Miller Int.: Eddie Garcia, Celeste Yarnall, John Ashley, Alfonso Carvajal, Liza Belmonte, Beverly Miller. Prod.: Eddie Romero, A Sceptre Industries Production. Philippines/USA.

La «beast of blood» en question, on la connaît déjà puisqu'il s'agit d'un des monstres du mythique **Médecin Dément de l'Ile de Sang**, lui-même le deuxième volet d'une longue série de films démarrée en 1968 avec **Brides of Blood.** Aux manettes, Eddie Romero et Gerardo de Leon avec leur société de production *Hemisphere*, marchant sur les traces de **La Nuit des Morts-Vivants**, la couleur, le gore excessif et l'érotisme en sus (enfin, disons en prime...). C'est en voulant traiter des leucémiques à la chlorophylle que le brouillon docteur Lorca les transforme en monstres au sang vert s'attaquant à tout ce qui bouge, avec une nette propension aux démembrements et aux décapitations toujours ponctués de jets de sang somptueux. Au final du **Médecin Dément**..., Lorca succombait dans l'incendie de son laboratoire, mais les premières images de **Beast of Blood** nous apprennent le contraire. Dans un laboratoire de fortune, il maintient en survie la tête de son monstre préféré et tente de lui bricoler un nouveau corps, sous les hurlements du patient jamais satisfait des résultats. L'excès même, à la fois des séquences gore, des effets de caméra (rapides zooms avant-arrière, énergiques champs contre-champs) et des maquillages volontiers répugnants, constitue le meilleur de ce cinéma philippin d'horreur toujours d'un sérieux inébranlable.



BEAST OF BORNEO

1935. Réal.: Harry Garson. Scén.: Alfred Hustwick et Frank J Murray. Int.: John Preston, Mae Stuart, Eugne Sigaloff, Val Durran, Alexander Shonberg, Doris Brook, John S. Peters. Prod.: Harry Garson, Du World Pictures Incorporated. USA

La solution de facilité consisterait à prétendre qu'il s'agit de l'histoire d'une bête découverte à Bornéo et, en fait, c'est à peu près ça ! Le professeur Boris Borodoff veut percer le secret de l'évolution des espèces et il part dans la jungle de Bornéo à la recherche d'un gigantesque orang-outan nécessaire à ses travaux. A la tête d'une petite expédition, il suit les traces de l'animal et de son rejeton, mais l'affaire se gâte quand, après la capture du bébé singe, l'homme de science parle de se livrer à sa vivisection. Ses compagnons s'y opposent, papa orang-outan menace la petite troupe et, bien sûr, les porteurs en profitent aussitôt pour se tirer à toutes jambes. Troublant, chez les porteurs, ce refus systématique de porter dans tous les films de jungle ! Harry Garson dirigeait la seconde équipe du **East of Borneo** de George Melford tourné au même endroit quatre ans plus tôt (l'année où il signait la réalisation de la version espagnole du **Dracula** de 1931), et il revient ici à la recherche d'authenticité, n'hésitant pas à mêler au casting de nombreux acteurs non professionnels engagés sur place.

THE BEAST OF HOLLOW MOUNTAIN

ou El Monstruo de la Montana Hueca. 1956. Réal.: Edward Nassour. Scén.: Robert Hill, Carlos Orellana, Edward Nassour. Int.: Guy Madison, Patricia Medina, Eduardo Noriega, Carlo Rivas, Lupe Carribes, Mano Navarro, Pascual Garcia Pena. Prod.: William Nassour, Edward Nassour, Peliculas Rodriguez/United Artists. USA/Mexique.

L'origine de **The Beast of Hollow Mountain** remonte à un projet de Willis O'Brien, créateur du premier **Monde Perdu**, en 1925, et du premier **King Kong**. Nommé alors *Gwangi*, le script consistait à mêler monstre préhistorique et personnages dans un décor de western. La première partie de **Monsieur Joe** y sacrifiait déjà avec ses cavaliers à la poursuite du singe géant et Ray Harryhausen en reprendra l'idée pour **La Vallée de Gwangi**, réalisé par James O'Connolly douze ans plus tard. L'animal, un Tyrannosaure Rex du plus bel effet émerge d'un marais avoisinant le ranch des héros pour attaquer le bétail et occire brièvement quelques autochtones. L'animation échoit à Jack Rabin, Henry Sharp et Louis de Vitt reprenant le système image par image de leur aîné, mais appelé ici Regiscope. Hélas, pour des raisons de budget, le T-Rex n'apparaît que fort peu à l'écran pour laisser place aux rivalités intestines des personnages.

BEAST OF THE YELLOW NIGHT

1971. Réal et scén.: Eddie Romero. Int.: John Ashley, Eddie Garcia, Mary Wilcox, Leopoldo Salcedo, Ken Metcalf, Vic Diaz, Andres Centenera. Prod.: John Ashley, Eddie Romero, A Four Associates Productions. Philippines

John Ashley incarne un GI ayant vendu son âme au diable pour échapper à la mort à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Mais les choses s'enveniment quand il tente de renégocier le pacte et Satan le condamne à se transformer sporadiquement en un

*Les monstres philippins toujours démonstratifs, ici **Beast of Blood.***

monstre repoussant, à mi-chemin entre Mr. Hyde et le loup-garou, lequel s'empare de l'esprit des gens à mesure qu'il les trucide. Comme à l'accoutumée dans les productions des Philippines, le gore domine et la

***The Beast of Hollow Mountain.** L'animal prend les choses en main.*

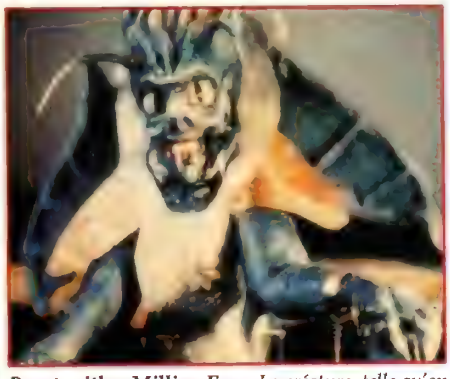
direction d'acteurs assure le minimum syndical. John Ashley, play-boy des années soixante, poussa la chansonnette, apparut dans de nombreux «beach movies», quelques films fantastiques américains (**La Fille de Frankenstein**, **How to Make a Monster**, **The Eye Creatures**, **Hell on Wheels**) avant de devenir une vraie star aux Philippines dans de nombreux films, d'horreur ou autre, la plupart du temps co-produits par ses soins. Il meurt en 1998 d'un arrêt cardiaque à l'âge de 62 ans.

THE BEAST OF YUCCA FLATS

*ou **Atomic Monster**. 1961. Réal. et scén: Coleman Francis. Int : Tor Johnson, Douglas Mellor, Barbara Francis, Larry Aten, Bing Stafford, Tony Cardoza, John Morrison, Linda Bielema, Conrad Brooks, Marcia Knight, Jim Miles. Prod.: Cardoza Francis Films/Crown International. USA*

Le colosse Tor Johnson, acteur fétiche d'Ed Wood, incarne le rôle-titre dans ce petit film de SF longtemps considéré comme le rival de **Plan Nine from Outer Space** dans la course au plus mauvais film de SF jamais réalisé. Détail utile, juste pour le fun : Tor Johnson apparaît aussi dans **Plan Nine from Outer Space !** Il faut dire que sur **The Beast of Yucca Flats**, l'argent manque furieusement. Réalisé pour 34.000 petits dollars, les effets spéciaux n'abondent guère et Coleman Francis (futur acteur dans le **Beyond the Valley of the Dolls** de Russ Meyer) abuse de la voix off censée nous décrire les dangers du nucléaire, plutôt que de s'en tenir aux dialogues habituels, jugés trop coûteux. Tor Johnson, pour une fois la vedette principale d'un film,

joue donc ce savant atteint par des radiations, devenu à la surprise générale «the beast of Yucca Flats». En clair, ses habits s'effilochent et son visage passé au talc exprime la plus franche hébétude. Des envies de meurtres le saisissent alors avant que les forces de l'ordre ne viennent abattre ce curieux mutant atomique. Le happy end reprend pourtant ses droits, et le spectateur ses esprits, quand le monstre à l'agonie fait guiliguili à un lapin de passage, montrant à tout un chacun par ce geste ô combien symbolique la nature l'emporter sur la folie de l'homme. Belle démonstration !



***Beast with a Million Eyes**. La créature, telle qu'on peut la deviner dans le film (avec de bons yeux !).*

BEAST WITH A MILLION EYES

1954. Réal.: David Kramarsky. Scén.: Tom Filer. Int.: Paul Birch, Chester Conklin, Lorna Thayer, Richard Sargent, Leonard Tarver, Donna Cole, Bruce Withmore. Prod.: Roger Corman, San Mateo Productions/American International Pictures. USA.

L'action se déroule dans un petit ranch près du désert de Californie où un engin spatial, du type poubelle à roulettes avec giro-phare au sommet, vient de se poser. Une créature immatérielle venue d'une planète mourante s'en échappe et commence à prendre possession des animaux, ce qui les rend agressifs. A ce propos, nous tenons peut-être là l'origine du mystère de la vache folle, car un pacifique bovidé, sous l'influence de la créature, n'arrête pas de donner des coups de patte dans le seau à lait du paysan occupé à la traire. Ah, la vache !
Découvert plus tard par le couple de héros, l'alien explique qu'il ne peut s'emparer de l'esprit des humains car les Terriens pensent trop à l'amour, tandis que sur sa planète les habitants ne connaissent que la haine et la violence. Du coup, le mini vaisseau s'éloigne, mais un rat semble à son tour possédé, heureusement bientôt dévoré par un aigle surgi à l'improviste. Cette production Roger Corman date d'une époque où les affiches en montraient généralement beaucoup et les films fort peu, ceci pour des raisons bien évidentes de budget anémique. De ce fait la créature n'apparaît qu'au final et à travers un flou artistique où nous découvrons tout de même deux yeux à l'étrange animal, et non le million annoncé dans le titre original. Remboursez !

THE BEAST WITHIN

Vid.: Les Entrailles de l'Enfer. 1981. Réal.: Philippe Mora. Scén.: Tom Holland. Int.: Ronny Cox, Bibi Besch, Paul Clements, Ramsay King, L. Q. Jones, Don Gordon, Johnny Dennis Johnston, Kitty Moffat, R. G. Armstrong. Prod.: MGM/United Artists. USA.

Une jeune femme, agressée par une créature sauvage à peine entrevue, met au monde un fils qui, dix-sept ans plus tard, subit l'influence aussi bien physique que mentale de son père génétique. Le script, rédigé par le réalisateur/scénariste Tom Holland, rappelle aussi bien **La Malédiction**, **Hurlements**, **La Nuit du Loup-garou**, et traite d'une surprenante métamorphose, au sens le plus kafkaïen du terme, dans la mesure où le jeune héros, Michael, se transforme à son corps défendant en un insecte immonde, sans perdre pour autant son innocence primitive. Tandis que progresse l'action, que s'installe un climat morbide, ponctué par divers meurtres et la découverte de pratiques nécrophages, nous avançons sur la solution d'une énigme relative à la véritable nature du père de Michael et à son désir de vengeance post-mortem par personne interposée. Philippe Mora, futur réalisateur de **Communion**, **Hurlements 2 (Horror)** et **3**, signe ce **The Beast Within** d'un étonnant pathétisme, qui fait la part belle à des effets gore très démonstratifs (dont l'arrachage d'une tête en plan séquence), et aux maquillages de Tom Burman se livrant à un véritable exploit dans la transformation finale du héros, avec bladders, tête mécanique et diverses techniques déjà utilisées la même année sur **Hurlements** et **Le Loup-garou de Londres**.

***The Beast Within**. Grosse vedette du film : les maquillages de Tom Burman.*

BEASTIES

1989. Réal. et scén.: Steven Paul Contreras. Int.: Eric Busluman, Hector Yanez, Eric Delaharre, Denise Mora, Janine Miskolye. Prod.: Steven Paul et Helen Contreras, Pulsar Films. USA.

Tourné directement pour la vidéo, ce petit produit montre une machine à explorer le temps ramener du futur un étrange personnage à tête d'extraterrestre accompagné de non moins étranges créatures cornues, genre Ghoulies, les fameuses «Beasties» en question. Les bestioles nous annoncent plein de choses passionnantes sous forme de bloup-bloup, gouzi-gouzi, mais hélas nous ne comprenons pas ce langage-là.

BEASTMASTER III : THE EYE OF BRAXUS

Vid.: Dar l'Invincible 3, l'Œil de Braxus. 1996. Réal.: Gabrielle Beaumont. Scén.: David Wise. Int.: Marc Singer, Tony Todd, Sandra Hess, Casper Van Dien, David Warner, Patrick Kilpatrick, Keith Coulouris, Lesley Anne Down. Prod.: Sylvio Tabet. USA

Après un honorable **Dar l'Invincible**, en 1982, suivi d'un tardif et bien inutile **Dar l'Invincible 2, la Porte du Temps**, le troisième de la série passe direct à la vidéo. Nul doute que la réalisatrice de TV, Gabrielle Beaumont (***Star Trek : Next Generation**, **La Belle et la Bête**, **SeaQuest***) tente ici d'exploiter le succès de la série ***Hercule*** dans ce téléfilm tourné pour le câble qui reprend les éléments traditionnels de l'héroïc-fantasy. Un sorcier à la recherche d'un objet maléfique (l'œil de Braxus en question), une séduisante magicienne, le fidèle compagnon (Tony Todd, alias **Candyman**), la jolie guerrière (Sandra Hess, toujours en extase devant son gros Dar), quelques animaux complices et enfin un petit monstre ahurissant de nunucherie, en fait un acteur dans une peau de lézard faisant davantage penser au Muppet Show qu'à une cruelle incarnation du mal censée s'emparer du Monde. Finalement, le concept évoluera de façon logique vers une série TV titrée ***Beastmaster : the Legend Continues***, où Daniel Goddard (pas gros Dar, hein !) reprend le rôle du héros musclé, entouré de séduisantes starlettes, du genre Natalie Mendoza et Monika Schnarre.

THE BEASTS

1988. Réal.: Dennis W. K. Yu. Scén.: Eddie Fong, Lee Ten. Int.: Keni Cheng. Prod.: Wallace Cheung. Hong Kong.

Une production made in Hong-Kong au sujet rassembleur puisqu'on pense tour à tour à **La Dernière Maison sur la Gauche**, **La Colline a des Yeux**, **Survivance**, **La Chasse Sanglante**, et même **Massacre à la Tronçonneuse** avec cette façon de présenter des teenagers exubérants face à une famille de dégénérés. Les premiers débarquent en pleine campagne comme en terrain conquis et se font prendre en chasse par une bande d'affreux, qui finissent par violer une jeune fille et tuer son frère. Devant la passivité de la police locale, le père se lance à la recherche des responsables, finissant par employer les mêmes moyens primitifs qu'eux pour les éliminer les uns après les autres.

LE BEAU-PÈRE

The Stepfather. 1986. Réal.: Joseph Ruben. Scén.: Donald E. Westlake, d'après son roman. Int.: Terry O'Quinn, Charles Lanyer, Stephen Shellen, Jill Schoelen, Shelley Hack, Robyn Stevan, Stephen E. Miller, Charles Lanyer, Jeff Schultz, Blu Mankuma, Jackson Davies, Richard Sargent, Lindsay Bourne. Prod.: Jay Benson, New Century-Vista Film/ITC Prods. Distr.: Capital Cinéma. USA.

Thriller glaçant sur le comportement ordinaire d'un maniaque bien installé dans sa névrose. Les premières images donnent le ton. Jerry Blake (Terry O'Quinn) semble se préparer comme chaque matin, se rase devant sa glace, se change, sort de la salle de bains, range un jouet qui traîne à ses pieds, puis contemple avec satisfaction le spectacle de sa famille assassinée et s'en va. Nous le voyons plus tard, sous une apparence légèrement différente, dans une autre ville, auprès d'une autre famille, Susan et sa fille Stéphanie (d'où ce titre de **Beau-Père**). Hélas, toujours en quête d'un environnement idéal, Jerry n'est jamais satisfait et en conclut bientôt que sa nouvelle famille ne correspond pas plus à ses nobles espérances. Il démissionne de son travail et s'apprête à lui dire adieu à sa manière habituelle. Le récit fonctionne sur le registre connu du danger extérieur venant menacer le cocon familial, sauf qu'ici l'intrus est déjà à l'intérieur du nid rendant le suspense encore plus efficace. Deux suites, inédites au grand écran, sortiront en 89 et en 92, avec toujours Terry O'Quinn pour la première et Robert Wightman pour la seconde.

*Terry O'Quinn, un «**Beau-père**» qui aime l'ordre !*

LA BEAUTÉ DU DIABLE

1949. Réal.: René Clair. Scén.: René Clair, Armand Salacrou. Int.: Gérard Philipe, Michel Simon, Carlo Ninchi, Simone Valère, Gaston Modot, Gino Cervi, Raymond Cordy, Tullio Carminati, Nicole Bernard. Prod.: Salvo d'Angelo, Universalia/Franco-London Films/Enic. Distr.: Corona, France/Italie.

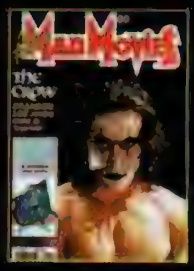
Mieux que tout autre, René Clair symbolise le Fantastique à la française avec des œuvres telles que **Paris qui Dort**, **Entracte**, **Le Fantôme du Moulin Rouge**, **Le Voyage Imaginaire**, **Fantômes à Vendre**, **Ma Femme est une Sorcière** ou bien **C'est Arrivé Demain**. Un Fantastique où le rêve s'oppose souvent à la réalité pour mieux se livrer à une satire du monde moderne, plus humoristique que vraiment féroce. **La Beauté du Diable** reprend en fait le thème maintes fois visité de Johannes Faust abandonnant son âme au diable en échange de sa jeunesse envolée, mais en le simplifiant de façon tout à fait drastique. Tel Gounod dans son opéra, René Clair, co-scénariste avec son voisin de fauteuil à l'Académie, Armand Salacrou, reconsidère le texte de Goethe et élague ferme. Le vieux professeur Faust regrette de voir sa vie s'achever alors qu'il lui reste tant à apprendre. Mephisto apparaît soudain et lui offre jeunesse, gloire et fortune en échange de son âme. Faust accepte après quelques réticences, mais comprend bientôt les bassesses qu'il lui faudra accomplir pour préserver ses privilèges : trahison, compromis, meurtre, et même invention de l'arme atomique ! Effrayé par l'illustration de son avenir défilant à travers un miroir, il va tout faire pour annuler le pacte et fuir la richesse et les honneurs en compagnie de Marguerite, une simple bohémienne.
A la vision christique d'un Faust repenti et emporté aux Cieux par les anges après sa mort, René Clair préfère la rédemption du héros de son vivant. D'où l'intérêt des nombreuses scènes entre Gérard Philipe et Michel Simon (Méphisto), comme une longue série de parties d'échecs à l'issue improbable et plutôt surprenante pour qui connaît le mythe originel. On peut y voir là une critique de la science, du pouvoir, de la richesse et de la vanité au profit du bonheur et de la simplicité. Ce n'est pas pour rien si René Clair laisse une telle image de cinéaste populaire...

***La Beauté du Diable**. Michel Simon et Gérard Philipe, encore des problèmes d'état d'âme...*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc... Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Cat, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Ernerhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Coeur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions



107 Le 5e Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoke, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cat, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Cell, Gemini, rétro Hellraiser

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoe, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoe, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BDciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 Le Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Eté Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87

q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

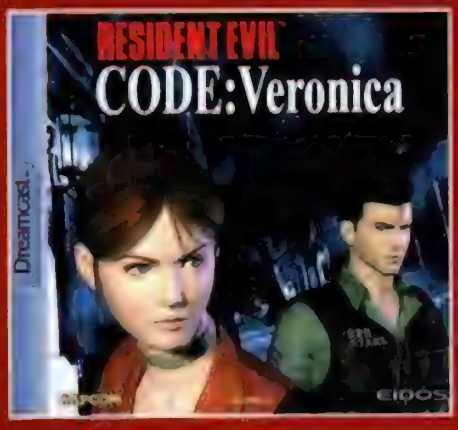
jeu vidéo

RESIDENT EVIL
CODE : VERONICA

Développeur : CapCom. Éditeur : Eidos. Disponible sur Dreamcast
Producteur : Shinji Mikami. Réalisateur : Hiroki Kaloh

Le passage de la série culte de Shinji Mikami de la Playstation à la Dreamcast ne s'est pas traduit uniquement par la multiplication des pixels rendue possible par la puissance de la console de Sega. Après trois épisodes pourtant exceptionnels, il faut en effet se rendre à l'évidence : Code : Veronica surclasse les versions précédentes. Attention, classique instantané !

A quoi reconnaît-on un très grand film ? Entre autre à l'envie de le partager tout de suite, de le raconter encore dans l'excitation de la découverte. Après avoir versé une larme devant la beauté de la chose, c'est exactement l'état dans lequel on se trouve après avoir fini ce nouveau **Resident Evil**. Eh oui, s'il n'était un très grand jeu, **Code : Veronica** serait un très grand film. On le mettrait sans réfléchir en couv' de *Mad*, on ferait toute l'équipe en interview, on mettrait des photos partout et on aligneraît les «6» dans le tableau de cotation. Shinji Mikami y serait traité à l'égal d'un Carpenter, d'un Romero, d'un McTiernan, d'un Cameron, d'un Woo, d'un Fisher, d'un Bava... tous ces «cult directors» auxquels le créateur de **Resident Evil** ne cesse d'emprunter dans le but de ressusciter une forme de divertissement populaire fortement ancrée dans la sous-culture. Dans une industrie ludique en perpétuelle mutation technologique, Mikami compte en effet parmi les quelques génies secoués de fortes envies de cinéma. Aux côtés de Shigeru Miyamoto (**Zelda**), Hideo Kojima (**Metal Gear Solid**) et Keiichiro Toyama (**Silent Hill** et bientôt **Shadow of Memories**), Mikami s'applique à faire entrer le jeu vidéo dans l'ère de la narration visuelle, en abolissant les frontières entre console et lecteur DVD. Ça tombe bien, c'est justement l'ambition des futures machines, à commencer par la très attendue *PlayStation 2* (1).



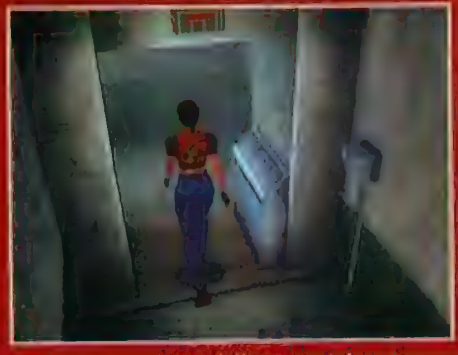
Plus que tout autre jeu jusqu'à présent, **Code : Veronica** est pensé en termes cinématographiques. Des décors précalculés en 2D, Mikami est ainsi passé à la 3D en temps réel, une technique rodée sur **Dino Crisis** (qui a servi en de nombreux points de terrain d'expérimentation), permettant d'intégrer des mouvements de caméra dans l'enchaînement des plans. Furieusement doué pour tout ce qui touche au découpage, Mikami s'avère ici un grand réalisateur classique, travellings et panoramiques renforçant la dramaturgie du jeu dans ce qui constitue une mise en scène au service de ce qui se passe sur l'écran, éblouissante de discrétion, c'est-à-dire refusant d'épater la galerie sous prétexte que la technologie le permet. Côté scénario, après un **Resident Evil 3** trop linéaire, les auteurs ont pété un boulon, et on en attendait pas moins d'eux. Capturée dans le laboratoire parisien d'Umbrella au terme d'une cinématique renversante (gros trauma chez certains rédacteurs de *Mad* !), Claire Redfield se retrouve derrière les barreaux d'une cellule, sur une île désertée dont les nombreux cadavres commencent à se réveiller. Libérée par Rodrigo, un maton bien amoché promis à une mort certaine, Claire tombe au milieu des zombies sur Steve, un jeune prisonnier rescapé, accessoirement le sosie parfait de Leonardo Di Caprio. Avec pour objectif commun de quitter ce lieu sinistre grouillant de monstres, Claire et Steve vont fouiller le camp disciplinaire, le centre d'entraînement militaire et un mystérieux manoir, tout en en apprenant de belles sur Umbrella Car dans l'ombre, Alfred Ashford et sa sœur Alexia, héritiers tordus d'une vieille noblesse dont les ancêtres ont créé la firme tristement célèbre, continuent vaille que vaille de cultiver le terrible T-Virus. L'aventure mènera Claire et Steve en Antarctique (si !), dans la base secrète d'Umbrella, avant que Chris Redfield ne parte à la recherche de sa sœur et mesure l'étendue des dégâts.

Prolongement direct de **Resident Evil 2**, qui s'essayait par moments au romantisme morbide, **Code : Veronica** verse lui totalement dans le mélodrame horrifique. Sans dévoiler les tenants et aboutissants d'un script riche en rebondissements, sachez que les monstres que vous aurez à combattre ne sont pas tous ici de la chair à canon de type Nemesis, et que certains ont même une âme. La vue d'ensemble «chef-d'œuvresque» de ce titre phénoménal, sans doute le premier blockbuster auteurisant sur console, ne saurait toutefois faire oublier l'avancée progressive dans le jeu, conçue comme une succession de scènes anthologiques : détecteur de métal vous forçant à déposer les armes pour traverser un couloir infesté de zombies, visite «à la Lucio Fulci» de la morgue et de ses sous-sols, bastón mémorable dans la soute d'un gros porteur, réveil de morts-vivants prisonniers des glaces, tentacules prêts à fondre sur vous, tentative de faire recracher sa proie à un ver géant... Chaque recoin du jeu nécessite une action, apporte une idée, propose un décor, la trouille s'effaçant souvent pour un émerveillement de mise devant tant d'ingéniosité. Dernier atout, mais pas le moindre, de **Code : Veronica**, la création d'une nouvelle race de monstres spécifiquement adaptée aux principes de mise en scène des **Resident Evil**. Les Banders sont silencieux — on ne se doute pas de leur présence — et possèdent la particularité d'avoir un bras extensible surgissant sans prévenir dans le cadre. A chaque mandale, on frise la crise cardiaque !

Vincent GUIGNEBERT

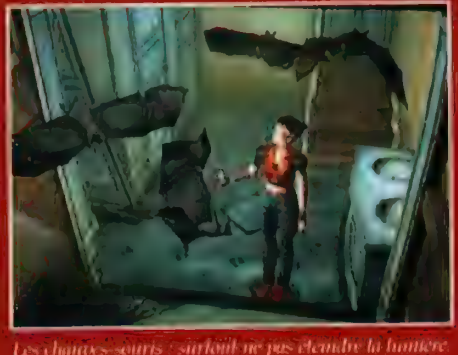
(1) Avec un titre comme **Code : Veronica**, *l'idéal serait d'ailleurs, une fois le jeu terminé, de pouvoir y revenir où bon nous semble. A quand un système de sauvegardes intégrées, comparable au chapitrage des films en DVD ? Mieux, pourquoi ne pas imaginer dans l'avenir, comme dans la plupart des jeux de sport, un mode «replay» permettant de revoir au ralenti les scènes les plus spectaculaires ?*

Claire en route vers la morgue : un indice laissé à penser que l'endroit n'est pas paradisiaque...



Le détecteur de métal, l'instrument de torture de tous les fans de **Resident Evil**.

Les Banders. Profession : administrateurs de balles.

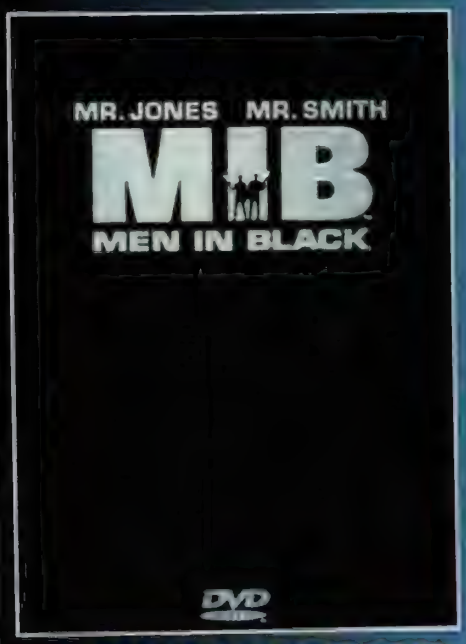


Les chauves-souris : surtout ne pas éteindre la lumière.

Les Hunters : gros risque de décapitation.

ET SI LE VISAGE
DE LA TERREUR
ETAIT CELUI
DE L'ETRE CHER ?
INTRUSION
TF1 VIDEO
JOHNNY DEPP
CHARLIZE THERON
THRILLER
INTRUSION
INTRUSION
METROPOLITAN DVD
JOHNNY DEPP
CHARLIZE THERON
INTRUSION
MAINTENANT DISPONIBLE
EN VHS ET DVD video
METROPOLITAN FILM & VIDEO
NEW LINE CINEMA
TF1 VIDEO

RAYON LASER



MEN IN BLACK

Edition limitée
(Gaumont Columbia TriStar)

S'il fallait souligner l'état actuel du marché du DVD par rapport à celui de la VHS, ce coffret **Men in Black** serait un indicateur de premier choix. Sortie mondiale programmée depuis presque un an, sous la forme de trois éditions consécutives (limitée, collector, DTS), accompagné d'un lancement savamment orchestré, le DVD de **MIB** joue à ce point la carte de l'événementiel qu'il en ferait presque oublier que le film était déjà paru depuis belle lurette sur notre bonne vieille K7. Mais au-delà des critères objectifs qui justifient un tel lancement (méga-blockbuster, Steven Spielberg, etc), on se réjouira de constater à cette occasion que l'idée de suppléments accolés à une œuvre a largement fait son chemin dans les esprits, à la fois du public et des éditeurs. Car il s'agit bien là d'un de ces coffrets qui faisaient autrefois mouiller les seuls laserophiles, détaillant le processus créatif du film présenté, et recourant à toute l'interactivité qu'il est possible d'imaginer sur un support tel que le DVD. Détaillons l'édition limitée, puisque cette dernière se distingue de l'édition «juste» collector par la présence d'un second disque de suppléments.

- Un DVD 18 (double couche/double face) présentant d'un côté le film en 1.85 anamorphique, et de l'autre sa version recadrée (certes ce dernier argument est mince pour le public français mais il s'agit, on le répète, d'une sortie mondiale). En tablant sur une édition prestige, la *Columbia* n'allait pas se risquer à présenter une copie du film inférieure aux standards actuellement établis. Et dans la mesure où le film de Barry Sonnenfeld ne s'aventure pas dans des zones d'esthétisme expérimentale, une copie à la définition irréprochable s'avérait être un minimum. Même commentaire pour le son, qui bénéficie pourtant d'une finesse insoupçonnée lorsqu'il ne délivre pas les décibels multi-canalisants habituels. S'il fallait absolument trouver un malus, on le réserverait aux sous-titres français qui oublient systématiquement les multiples jeux de mots que s'envoient les protagonistes. On en viendrait presque à recommander aux non-anglicistes la version française qui parvient, la plupart du temps, à trouver des compromis intéressants.

- Les suppléments regroupés sur le DVD 18 sont, pour la plupart, ceux qui nécessitent la vision simultanée du film. Il y a, bien sûr, l'incontournable commentaire audio technique, ici assuré par Sonnenfeld, Rick Baker, Eric Brevig (superviseur SFX et assistant-réa), John Andrew Berton (superviseur SFX d'ILM) et Rob Coleman (animation). Si ce commentaire court le long du film, un chapitrage est également disponible et détaille les séquences aux effets les plus marquants. Ceux à qui la technicité donne des maux de tête pourront se rabattre sur un commentaire plus anecdotique (au sens premier du terme) assuré par Sonnenfeld et le batouillant Tommy Lee Jones. A l'image des éditions de **SOS Fantômes** et des **Muppets dans l'Espace** (du même éditeur), une option permet de voir apparaître les silhouettes des commentateurs assises face à l'image. Dans le cas présent, Sonnenfeld a été muni d'une palette graphique qui lui permet d'encercler les parthons de l'écran dont il traite. Cette fonction gadget utilise la piste de sous-titres. Il est donc impossible de faire apparaître ces derniers (ou alors en faisant disparaître les silhouettes), et le lecteur doit être commuté en 4/3 pour pouvoir caler convenablement l'incrustation.

On passe aux choses sérieuses avec le disque de bonus (DVD9, double couche/simple face) divisé en deux parties, «*Meet the MIB*» et «*Creating the MIB*». «*Meet the MIB*» regroupe le matériel promotionnel habituel : une featurette de 6 minutes, les filmos des acteurs et (plus rare) celles des producteurs, du scénariste et les filmos sélectives des superviseurs d'effets (Rick Baker et Eric Brevig), suivi du clip de Will Smith. Rien de bien nouveau dans cette section, mais on rappellera que chez d'autres, ce type de suppléments justifie l'appellation «édition spéciale». «*Creating the MIB*» nous plonge dans le magma interactif. C'est dans cette section que sont regroupés tous les suppléments qui confèrent au prestige de cette édition.

- Tout d'abord, une hiérarchie des effets spéciaux, calquée sur l'utilisation du multi-angles déjà à l'œuvre dans l'édition spéciale de **1.001 Pattes**. Deux scènes y sont accessibles, celle qui voit la voiture des MIB foncer à travers un tunnel embouteillé et celle du climax opposant l'insecte Edgar à Will Smith. Cinq angles correspondent à cinq étapes de l'élaboration des effets : storyboard, acteurs sur fond bleu, plan composite, éclairage et animation, résultat final. L'utilisateur zappe d'une étape à l'autre, à son bon vouloir, en cours de scène (un commentaire audio sous-titré de Sonnenfeld est ici également disponible).

- Suit un récent documentaire intitulé **Metamorphosis** (23 min) dont l'avantage est de pouvoir tabler sur le recul et éviter un tant soit peu l'immobilisme propre aux featurettes. A noter, une partie très instructive sur la manière de réécrire un film déjà tourné en modifiant les dialogues des [illegible].

- Cinq scènes alternatives, légèrement plus longues qu'en salle : une qui explique la présence du chat à la morgue, un gag entre Will Smith et le soldat demeuré avant l'exercice de tir réflexe, le discours de la prof jupitérienne Mrs Edelson, une extension de la scène du resto chinois et enfin le gag de la balle à rebond avant l'adjonction des effets.

- Une grosse section Art et Animation propose : 1/ une étude multi-angles (comme précédemment) sur trois monstres en action, Mikey le clandestin, Jeebs le brocanteur et les vers à pattes accros à la caféine et à la nicotine. 2/ une galerie du concept art de cinq monstres (Edgar insecte et fermier, Jeebs, Mikey et l'ambassadeur Gentle) où le passage d'un concept à l'autre se fait au moyen d'un morphing. 3/ une seconde galerie de concept art, certes plus traditionnelle mais bourrée de dessins. 4/ Cinq séquences storyboardées, et enfin trois comparaisons film/storyboard.

- L'inévitable galerie de photos a l'intelligence d'être divisée en trois parties distinctes : le tournage avec les acteurs, le département des maquillages et enfin le travail des techniciens d'*ILM*.

- On en avait beaucoup entendu parler cette année, le DVD permettrait de remonter certaines séquences. L'atelier de montage se révèle plutôt un gadget pédagogique qui permet à Barry Sonnenfeld de prouver, non sans humour, la perfection de ses choix. Trois séquences sont proposées : la visite à la femme d'Edgar, la fin de l'examen de Will Smith et l'étrange découverte à la morgue. L'atelier propose une série de «rushes» (en fait des plans pré-montés) et il revient à l'utilisateur de choisir parmi neuf options, tout en comparant son résultat à la séquence correspondante du film. Amusant, et aussi limité soit-il, ce gadget pourrait avoir le mérite de révéler au plus grand nombre la nécessité dramatique fondamentale du découpage (et mettre Michael Bay au chômage).

- Pour les plus hardcores des DVDphiles, on notera également la richesse de la section DVD rom : fiches signalétiques des principaux monstres du film, détail de toutes les armes d'aliens ainsi que les gadgets entraperçus dans le métrage avec mode d'emploi, examen de passage sous forme de shoot-them-up à l'ancienne, «brève» visite dans le quartier général des MIB en quicktimeVR, une multitude de liens internautes, qui vont du chat au site d'achats.

Reste, me direz-vous, le film. Outre le fait que sa production value permette des visions consécutives, on rappellera que ces dernières années ont été plutôt avares en comédies grand public ni lénifiantes ni tristes à mourir. A l'exception des réussites trash mongolo (les frères Farelly) et des comédies de situation à l'ancienne (**Un Jour sans Fin**, **Multiplicity**), mettez-vous au défi de trouver une comédie burlesque suffisamment rythmée qui n'insulte pas vos neurones. Je vous donne un tuyau : **Les Valeurs de la Famille Addams**, réalisé par un certain Barry Sonnenfeld.

Egalement disponibles

La Neuvième Porte *(PFC)*. Featurette, photos, docs sur le club Dumas et interviews ne vous seront accessibles qu'une fois que vous aurez décrypté l'ensemble des miniatures. Où quand les bonus vous forcent à regarder le film.

Les Muppets dans l'Espace *(GCT)*. Un bon paquet de bloopers qu'on estimerait non simulés (connaissant la mentalité de l'équipe Henson) suivi d'un commentaire vidéo (type **MIB**) du réalisateur que viennent parasiter Kermit, Gonzo et Rizzo. N'espérez pas apprendre quelque chose avec eux.

Star Trek Insurrection *(Paramount)*. Si je vous dis que la featurette est plus intéressante que le film, on va encore recevoir des lettres de menaces de mort des trekkies en folie. Néanmoins, la saga **Star Trek** ayant toujours œuvré en parfait accord avec l'idéologie la plus libérale, il est fascinant de relire cet épisode à la lumière des récents bouleversements idéologiques.

Dans la Peau de John Malkovich *(GCT)*. Un film qui provoque l'extase ou le total je-m'en-foutisme, en fonction de votre code génétique. Une édition zone 2 fidèle à son homologue américain.

Rafik DJOUMI

par les créateurs de "GHOST IN THE SHELL"

JIN ROH

la brigade des loups

"THÉMATIQUEMENT ET VISUELLEMENT, LE RÉSULTAT EST EXCEPTIONNEL."
PREMIÈRE

VHS

"JIN-ROH CONFIRME L'EXCEPTIONNELLE RICHESSE CRÉATRICE DU DESSIN ANIMÉ JAPONAIS."
TÉLÉRAMA

DVD VIDEO

BONUS EXCLUSIF

INTERVIEW DU RÉALISATEUR
ET DU SCÉNARISTE, MAKING-OF.

BONUS EXCLUSIF

INTERVIEW DU RÉALISATEUR ET DU SCÉNARISTE, MAKING-OF, FILMOGRAPHIES, BANDES ANNONCES FRANÇAISE ET JAPONAISE, AFFICHES FRANÇAISE ET JAPONAISE, DESSINS ORIGINAUX DES PERSONNAGES ET DES DÉCORS, EXTRAITS DE LA MUSIQUE ET INTERVIEW DE MIZOGUCHI.

ncm
www.ncm.net

FILM OFFICE Editions

SORTIE LE 4 OCTOBRE 2000

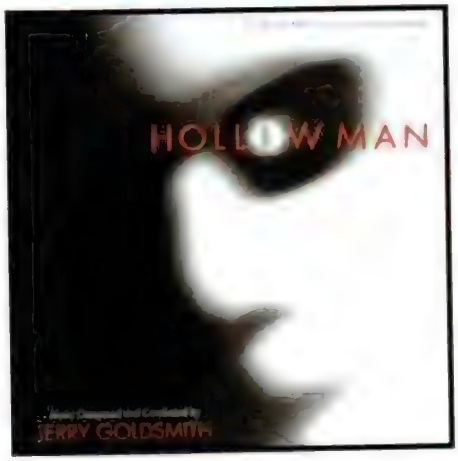
CTV

SKYROCK

MAD'GAZINE

par Cédric DELELÉE

DISQUES

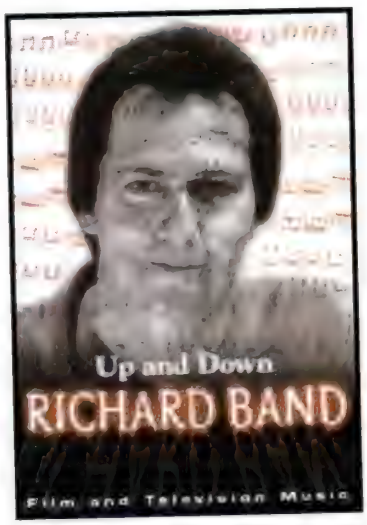


HOLLOW MAN
Jerry Goldsmith
Varèse Sarabande

Il y a des jours où on se demande ce qu'on deviendrait sans Jerry Goldsmith, seul compositeur vivant à exciter les neurones et les tripes du bofophile moyen après quarante ans de carrière et quelques centaines de partitions. Considérant ses précédentes collaborations avec le tumultueux Paul Verhoeven, qui comptent parmi les exercices de style les plus périlleux de toute la carrière du musicien (**Total Recall, Basic Instinct**), autant dire qu'**Hollow Man** était attendu la bave aux lèvres. Verhoeven a un excellent effet sur Goldsmith dont il supervise méticuleusement le processus d'écriture : il refrène ses élans mais booste ses ardeurs. Score tour à tour cérébral et viscéral d'une précision diabolique, **Hollow Man** fait preuve d'une technique de composition prodigieuse qui passe par de lancinantes progressions dramatiques, tellement fouillées et passionnantes qu'elles donnent la sensation que les plus longs morceaux sont trop courts. S'y croisent un thème mystérieux à la **Basic Instinct**, des synthés dont on n'a pas fini de décortiquer la finesse harmonique, des morceaux d'action d'une fureur rythmique aussi dépouillée qu'hargneuse et surtout «Isabelle Comes Back», un passage dont l'amplitude majestueuse, ornée de cuivres altiers, renvoie directement au premier **Star Trek**. Sublime. Inattaquable. En un mot : royal.

X-MEN
Michael Kamen
Decca

Compositeur authentiquement génial, Michael Kamen compte sans doute parmi les plus grands musiciens de la fin du 20ème siècle, qu'il œuvre dans le classique, la pop, le rock (voir son récent album avec Metallica) ou la BO. Projet en or sur lequel il remplace John Ottman, compositeur/monteur jusqu'ici attitré de Bryan Singer, trop pris par la réalisation d'**Urban Legend 2 : Coup de Grâce** pour assurer la continuité d'une collaboration pourtant prometteuse (**Un Elève Doué**). Kamen semble s'être un peu laissé aller sur **X-Men**. Le traitement est fonctionnel, plus apte à créer des ambiances qu'à construire une thématique, survole le sujet sans jamais le pénétrer ni le transcender. Alimentaire ? On serait presque tenté de le dire, s'il n'y avait pas le requiem wagnérien de l'ouverture, un motif héroïque impeccable pour les disciples du Professeur Xavier, un love theme au lyrisme élégiaque ménageant nombre d'accords aux mélodies généreuses et ces sursauts rythmiques voluptueux dont Kamen a fait sa marque de fabrique. Lesquels, malgré leur fréquence dans son œuvre, ne cessent d'éblouir. Inégal donc, notamment sans doute à cause des interventions synthétiques de Klaus Badelt (de la bande à Zimmer), mais savoureux parce qu'y brille parfois la passion de son créateur, dont le style, même lorsqu'il est bridé ou mécanique, respire un bonheur d'écriture communicatif. On regrettera toutefois que *New Line* n'ait pas également permis que soit édité son très bon score pour **Fréquence Interdite**.

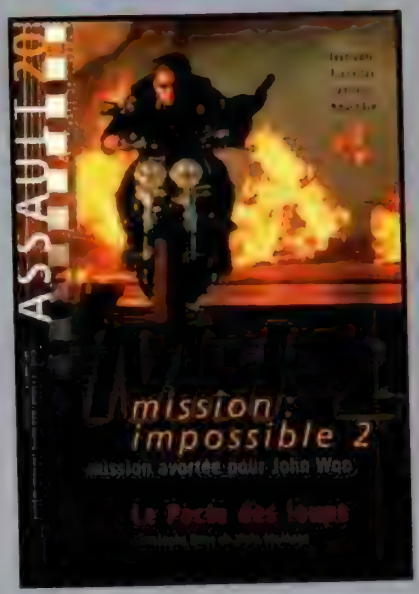


UP AND DOWN
Richard Band
Supertracks

Quelque temps après une première compil' distribuée au lance-pierre, Richard Band, compositeur-maison de la famille Band (Albert, puis Charles, donc), nous en offre une seconde sous la forme d'un double CD empaqueté dans une boîte au format DVD. Sous-titré «Film and TV music», l'objet propose d'abord un premier CD chapitré comme suit : scores romantiques contemporains (dont la série *Dawson*), à influence ethnique (**Dragonworld, Ghostwarrior**), séries TV diverses (*Walker Texas Ranger*, *Stargate*), films de SF (**Robo-Warriors**), d'aventures (**Metalstorm**), ou d'horreur (**Castle Freak**), et enfin des extraits du score de la série *Buffy*. Le deuxième CD se consacre à la comédie sous toutes ses formes, avec films, produits TV, jeux CD-Rom, jingles et dessins animés, parmi lesquels *Casper*, *Prehysteria*, *Shrunken Heads*, *Dungeon Master*...

Cet impressionnant festival est inauguré par une superbe ouverture à la Poledouris/Elfman/Goldenthal, enregistrée ni plus ni moins par le London Symphony Orchestra. Complément idéal à la première compil' surtout dévolue aux films d'épouvante, ce coffret stupéfie car il prouve à maintes reprises que Richard Band aurait pu être (s'il l'avait voulu) un des grands compositeurs hollywoodiens, d'autant qu'il enfonce allégrement pas mal de ses confrères plus connus. Maîtrise totale du langage orchestral, inventivité constante des synthés dont il use abondamment mais qui ne sonnent jamais cheap, Band possède surtout un réel don mélodique et des atouts rythmiques conséquents. Avec ces quatre-vingt-huit morceaux et sa trentaine de titres différents, cette anthologie est une pièce de collection qui s'écoute avec un plaisir loin d'être coupable.

FANZINE



ASSAULT

Notre excellent confrère suisse en est déjà à son vingtième numéro. Le sommaire est, comme d'habitude, passionnant : reportages sur les festivals de Bruxelles, Cannes et Neuchâtel (avec une interview de Jost Vacano, le chef-op de Paul Verhoeven), sans oublier ceux de Porto et de Valenciennes. On y trouve aussi une interview de Christophe Gans accompagnée d'un reportage sur le tournage du **Pacte des Loups**, et une autre de Ang Lee à propos des combats de **Tigre et Dragon**. Le tout est complété par les rubriques habituelles (nouveautés, news, DVD et musiques de film). A signaler qu'Assault se distingue aussi par la qualité des textes, ce qui devient plutôt rare dans la presse cinéma amateur (et même professionnelle pour certains). 68 pages, 47 F. à commander à Christophe Pinol, Assault, 1 rue Edouard Racine, 1202 Genève, Suisse.

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR
http://www.mad-movies.com
Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums
Nos Anciens numeros

Courrier des LECTEURS

Ilidio Beiroro, Avon

La nécessité relaie avantageusement l'envie latente, mais jamais assouvie, de vous écrire qui me tenaillait. Je ne vous accompagne que depuis le n°100, ce qui est récent en soit depuis le temps que je vous connais. Seul le poids cartésien imposé par un système éducatif me considérant trop rêveur - jamais été à ce qu'il faisait, le jeune Jedi - pourrait expliquer ce vide qui nous a séparés. La découverte tardive du gore néo-zélandais **Bad Taste** allait s'employer à faire les présentations. La lecture furtive de deux, trois articles dans les relais SNCF approfondirent nos liens. Il ne manquait alors qu'une occasion pour sceller notre union *Mad*. Ce n°100 listant cent œuvres fantastiques, c'est autant de critiques alléchantes et passionnées. Elles m'ont amené à découvrir et redécouvrir ces films (même ceux que je n'apprécie pas). Je suis par ailleurs arrivé à temps pour me délecter des beaux restes d'une rubrique défunte comme *Ze Mad Rubrik*. Elle traduisait parfaitement jusqu'où peut s'étendre un esprit sans limite, féroce et irrévérencieux envers la bêtise crasse et dominante : l'esprit *Mad*.
Bon, grandiloquence mise à part, il est vrai de dire que *Mad Movies* constitue ma bible (je plaisante : je suis athée et généreux), mon guide (Thanatos City, c'est par où s.v.p. ?). Et, à l'occasion, mon décor de chevet ou de sièges SNCF - que d'aventures dans ces trains ! - à la grande surprise des passants dépassés. Il offusque, Ségolène Royal et la famille morale à *Figaro*, et attire, souvent, mais ne laisse jamais indifférent dans sa quête onirique - rien que ça - du dernier nanar bien bisseux et/ou du cinéma de qualité.
D'ailleurs - contentons le coq et l'âne - toi, J.P.P., que traitais-tu tantôt dans ton «édito du nouveau millénaire» ? Des grosses productions standardisées et insipides dignes des plus ignobles épiceries qu'achalande un système agro-alimenté au transgénique républicain. Tout ceci relèvant moins d'une démarche artistique que d'une logique de «nouvelle économie» passéistement ultra-libérale. Et tu n'es pas sans savoir la récente acquisition de majors hollywoodiennes par le groupe *Vivendi-Canal +*... Aujourd'hui, Hollywood, après avoir été japonais, est devenu français. Cocorico tsoin-tsoin, dit le mélomane de soir de Coupe d'Europe. Mais on sait les accouchements douloureux dont sont capables les producteurs de notre tendre Gaule - par Toutatis ! - lorsqu'ils disposent de gros moyens. Moi, je commence à creuser dans mon jardin avec mon poste, ma collection vidéo triée et un billet pour une planète *Mad*.
J'aurais une idée à vous suggérer. Il m'arrive de lire dans le courrier l'adresse Internet de certains correspondants qui proposent d'aller les visiter, et donc pourquoi ne pas créer une rubrique qui s'occuperait de dénicher les sites les plus attractifs ou les plus incongrus afin de les présenter aux lecteurs ? Et, pour finir, qu'est devenue l'idée de cet écrivain belge de la *RTBF* dont vous parliez dans l'édito du n°115, et qui souhaitait rassembler les derniers mots de chacun lors du passage à l'an 2000 ?

L'idée est devenue un livre publié au premier trimestre que s'est empressé de nous envoyer son auteur. De l'avis le plus bref à la diatribe enflammée, de la boutade extra-forte à la réflexion philosophique, on y trouvait un beau panel de l'expression humaine livrée, comme ça, pêle-mêle. Quant à l'idée de la chronique Internet, tu trouveras quelque chose d'approchant chez notre (excellent...) confrère Impact. *J.P.P*

Bruno Estragues, Pollestres

J'aimerais remercier *Mad Movies*, à la fois pour sa qualité constante et pour son soutien indéfectible aux entreprises les plus hasardeuses. Par votre intermédiaire, j'aimerais informer tous les lecteurs qui ont suivi l'aventure «**Katrina**», de loin ou de près, qu'enfin mon film est entièrement achevé. Katrina est une très belle et puissante vampire, dont voici une photo. Elle est la source de tous les vampires. Donc, après un accouchement difficile, je suis heureux de vous faire part de la naissance de mon bébé qui pèse quand même à la balance 1 h 37. J'ai ouvert aussi un site **Katrina** : http://www.ifrance.com/katrina où vous pourrez voir plein de photos du poupon. Je vais maintenant de ce pas le faire baptiser dans l'église du septième art et je lui espère un bel avenir. Je vous salue bien tous et méfiez-vous des belles inconnues que vous croiserez dans la rue, car Katrina rôde.

Encore un «rôde movie», donc. T'inquiète pas, on adore ça !

Frédéric Chambon, Marseille

Je suis un fidèle lecteur depuis une quinzaine d'années. C'est-à dire un fana de cinéma fantastique et de SF plus particulièrement. C'est la première fois que je vous écris, j'en profite donc pour dire que votre magazine est formidable, etc... (j'ai bon pour la lèche, là ?). Plus sérieusement, j'insiste pour que vous ne changiez pas d'esprit. Faites toujours ce que vous voulez au niveau de la forme et des nouvelles rubriques, je vous fais confiance. Je dis ça à cause des quelques polémiques que votre évolution a suscitées. Mais, à bien y réfléchir, peut-être existe-t-il encore certains nostalgiques à regretter votre période noir et blanc, qui sait ? Ce qui compte, c'est le contenu, et non le contenant.
Tout ça pour vous dire que ces derniers temps, le genre SF nous a pondu plus de daubes à gros budgets que de bons films. Tout récemment, le débile **Mission to Mars** et sa cartoonesque fin dans laquelle les Martiens quittent leur monde à l'agonie pour une lointaine galaxie (visible à l'œil nu depuis le système solaire), alors qu'ils pouvaient tout simplement émigrer sur la Terre, encore inhabitée à cette époque et propice à la vie, bravo, drôlement brillant, De Palma !
Les deux derniers bons films remontent à **Matrix** et **Star Wars 1** (je suis un grand enfant). C'est peut-être pour ces raisons que j'ai aimé **Battlefield Earth**, hé oui. Mais, comme vous l'avez souligné dans votre critique, «les extraterrestres veulent de l'or, mais en dix siècles ils n'ont pas trouvé Fort Knox» ! J'ajouterai même : comment se fait-il qu'après 1.000 ans les avions qui servent à combattre les méchants aliens à la fin du film ne soient pas complètement décomposés par l'usure du temps, ou bien pulvérisés au cours de la guerre perdue par les humains dans les années 2000 ? Méfions-nous donc des Psychlos-Kligonais (qui doivent être cousins...) sur le point de nous coloniser très bientôt. Bravo une nouvelle fois pour l'imagination ! Néanmoins, malgré ces énormités, on a vu pire. Et j'ai trouvé ce film d'invasion nettement supérieur à un **ID4** ultra-nationaliste.
A noter : l'idée véhiculée par **Battlefield Earth** est, me semble-t-il, que les puissants seront vaincus à cause de leur avidité. A méditer tout de même par les temps qui courent...

Christophe Desmaisons, Le Beausset Evenos

Je suis fan de ciné-fantastique, gore et Z, et je suis allé voir coup sur coup deux films : une daube et un summum. Nominé et vainqueur pour le pire scénar', les plus nuls acteurs et la meilleure mauvaise comédie : **Scream 3**. Nominé et vainqueur pour le meilleur scénar', les meilleurs frissons et la meilleure mise en scène : **Hypnose**.
Ah, quels films ! non, sérieux, **Scream 3**, trop laid ! Les actrices n'arrêtent pas de hurler (*après lecture de ton palmarès, c'est normal...*), de se séparer pour mieux se faire éventrer. Et le coup du frère qui ressurgit du passé, ouarf ouarf, vu mille fois. Par contre, **Hypnose** : peu d'effets spéciaux, une mise en scène nerveuse et un sujet, certes déjà traité dans le passé, mais revu autrement (la maison hantée sauce hypnotique). Bravo mister Koepp.
En voyant **Scream 3**, je pensais que le ciné d'horreur s'écroulait pour de bon ! Mais tout n'est pas mort. Carpenter, Polanski, Friedkin, votre relève est assurée : **Le Projet Blair Witch**, **Hypnose**, **Cube**, **Stigmata**... Enfin des films d'horreur stressants, angoissants, et dont on se souvient longtemps après la vision. Fans de l'horreur pure et dure, ou fans de vrai cinéma (et non de machines à sous...), écrivez à *Mad* et parlez !

Jean-Christophe Donzé, Houilles

En 1996, je m'étais juré de ne plus acheter *Mad Movies* en raison de votre logique absurde «blockbusters, pop-corn movies = merde». Et voilà que vous inventez le *Fantastic Guide*... Et me voilà obligé de continuer à acheter et lire votre magazine. Mais vous ne l'emporterez pas au paradis car, à la vitesse où vous allez avec cette rubrique, il vous faudra un minimum de trois réincarnations pour en venir à bout. Ceci étant, c'est toujours un plaisir de vous lire, même si certains articles me font grincer des dents (on ne peut se défaire d'une habitude remontant à près de vingt ans). J'attends avec impatience le *Mad Movies* de septembre car j'espère qu'il y aura à la rentrée un deuxième «SF/Horror Show» à Paname. J'en profite pour répondre au Titre Mystérieux de ce n°126, un Z bien français c'est si rare, et je vous quitte en vous adressant mes plus amicales salutations. Au fait, à quand une collection de DVD *Mad Movies* ?

Entre ceux qui nous accusent de trop privilégier les grosses productions et ceux qui nous font reproche de les descendre de façon systématique, il devrait bien se trouver au milieu quelques lecteurs assez objectifs pour nous accorder une certaine honnêteté intellectuelle. Il existe tout simplement de bons et de mauvais films... Je vais d'ailleurs vous donner tout de suite la liste des mauvais films : et zut, tiens, j'ai plus la place ! J.P.P.

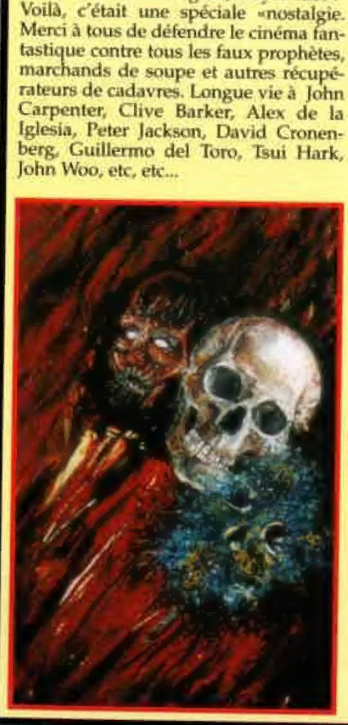
Emmanuel Gauguin, Caen

Tout d'abord, mille félicitations à toute l'équipe de *Mad Movies* et d'*Impact* pour l'ensemble de son travail, et plus précisément au *Fantastic Guide*. Enfin un index «sang pour sang» fantastique dont on n'arrive pas à imaginer l'issue jouissif ! Et que les impatients de nature qui attendent déjà le titre **Zardoz** se calment, ça viendra en son temps. En tout cas, bon courage !
A part ça, merci à Carlos (pas le chanteur, mais le lecteur) pour avoir soulevé dans le n°125 un problème récurrent dans le milieu du grand (et bon ?) cinéma hollywoodien. Celui des projets qui nous font rêver sur le papier et ne se concrétisent jamais. Alors que Tim Burton passe de **Superman** à **La Planète des Singes**, via une multitude d'envies filmiques, Peter Jackson se résoud tant bien que mal à ne plus ressusciter le **King Kong** de son enfance au profit d'un grand poilu «made in» *Disney*. Dommage ! Et c'est là que la bonne nouvelle nous parvient : le roi Jackson va mettre en chantier l'adaptation tolkienne, et pourtant inadaptable selon certains, du *Seigneur des Anneaux*, le roman le plus célèbre de l'univers. Trois films pour une œuvre colossale, la *New Line* qui met les bouchées doubles pour avoir enfin une franchise en béton et Peter Jackson qui frappe là où on ne l'attendait pas. Son combat pour mener à bien cette odyssée cinématographique me fascine au plus haut point, à l'instar de toute son œuvre passée qui, sans être quantitativement exceptionnelle, l'est qualitativement sans nul doute. Ma passion pour ce metteur en scène s'est forgée au fur et à mesure de son évolution, du mauvais goût jouissif de **Bad Taste** à la terreur surnaturelle de **Fantômes contre Fantômes**, en passant par les délires scato-pornogore des **Feebles**, l'hilarité sanguinolente de **Braindead** et la poésie morbide de ses **Créatures Célestes**. C'est d'ailleurs à l'occasion de la présentation au Festival de Deauville de **Fantômes contre Fantômes** que j'ai eu le plaisir de rencontrer le maître. A son hôtel ou en conférence de presse, échanger quelques mots avec lui fut un pur bonheur. Un cinéphile fantasticophile, de surcroît lecteur assidu de *Mad Movies* (ce qui est un pléonasme en soi !), ne pouvait rêver mieux. Devant plus de 1.500 festivaliers, la projection de ce sommet du cinéma fantastique de la décennie passée s'acheva par une émouvante (pour lui comme pour nous) standing-ovation, que seul Clint Eastwood connut également cette année-là.
Le Seigneur des Anneaux se profilant à l'horizon, je n'oublie cependant pas sa récente manipulation cinématographique avec ce faux documentaire édifiant qu'est **Forgotten Silver**. Peter Jackson risque maintenant de ne pas sortir indemne de sa nouvelle aventure et du gigantisme que représentent les Terres du Milieu. Il risque surtout de révolutionner à jamais le Septième Art...

PETITES ANNONCES

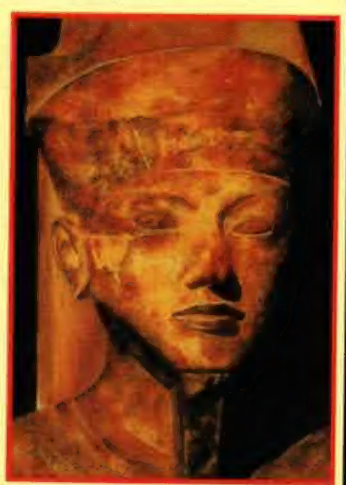
Lionel Jossin, Ploërmel

Je suis un vétéran parmi vos lecteurs. 21 ans de lecture assidue de votre merveilleux magazine (si, si), ça compte dans la vie d'un homme. Si je ne me suis pas décidé plus vite à vous faire part de mon opinion, c'est que je suis un peu fainéant et que, de toute manière, les critiques que j'aurais à formuler sont si insignifiantes qu'elles ne justifieraient pas l'envoi d'une missive. Lorsque je suis entré pour la première fois à *Movies 2000*, en l'an de grâce 1980, j'étais loin de me douter qu'une si longue idylle allait se nouer. J'étais alors un jeune provincial qui débarquait à Paris pour y trouver le sexe, le rock'n roll et le cinéma fantastique. Cette petite boutique était le rêve de tout «addict» du ciné-bis : photos, revues, affiches, fanzines et, trônant derrière le bureau au milieu de tous ces trésors, l'incontournable J.P.P. L'ambiance qui régnait en ce lieu fit que j'y revins de plus en plus souvent. C'est là que j'ai rencontré un allumé notoire qui me vanta tellement les mérites de son fanzine que je l'achetai illico. Il s'appelait Pierre Pattin et son ouvrage, *Zombi Zine*, je l'ai relu bien des fois par la suite et c'était monstrueusement génial, comme il se plaisait à le dire de ses amis. Repenser à ses pitreries, avec son pote Christophe Lemaire, me met du baume au cœur en ces temps de grisaille. Ça rigolait sec à l'époque. Je revois François Cognard remettre un de ses premiers textes, légèrement inquiet, à un J.P.P. nouvellement rédac'chef d'un *M.M.* professionnel. Et celui-ci, parcourant l'article d'un œil distrait, de déclarer sur un ton glacial «*bon, c'est pas terrible, mais, tu sais, je publie toujours l'intégralité des textes*», tout en brandissant une énorme paire de ciseaux qu'il venait de sortir du bureau. Ou encore ce jeu de mot-traduction du film **Death Bite**, «la bite de la mort» d'après J.P. ! Il a jamais osé la publier celle-là (*euh... je me rappelle pas de ça, tu es sûr que la scène ne se passait pas à* Starfix, *des fois ? C'est qu'ils étaient plus vulgaires que nous, là-bas...*). Je revois encore la couv' du n°22, dont la parution tardait un peu, accrochée sur un fil avec une pince à linge au-dessus du boss. J'en ai passé du temps là-bas à fouiller pour me constituer une collection qui comprend aujourd'hui quelques bijoux dont je ne suis pas peu fier. J'ai *M.M.* depuis le 6 (seulement !) et j'espère un jour me procurer les cinq précédents. Pourquoi pas une nouvelle édition à tirage limité ? Bien sûr, la différence entre le petit fanzine des débuts et l'actuel magazine est grande, mais les historiens frustrés sont légion, croyez-moi ! Voilà, c'était une spéciale «nostalgie. Merci à tous de défendre le cinéma fantastique contre tous les faux prophètes, marchands de soupe et autres récupérateurs de cadavres. Longue vie à John Carpenter, Clive Barker, Alex de la Iglesia, Peter Jackson, David Cronenberg, Guillermo del Toro, Tsui Hark, John Woo, etc, etc...



Christophe Dufour, Baisieux

Depuis l'âge de 13 ans, je vous lis. Vous avez il y a quelques années publié dans le Courrier des Lecteurs quelques-unes de mes illustations. Détenteur d'un CESS de graphisme, j'ai poursuivi pendant quatre ans des études d'illustration/BD aux Beaux Arts de Tournai. Agé de 25 ans, je suis à la recherche d'un emploi dans le domaine de l'illustration. Je vous joins quelques photos de mes travaux, si vous pouviez en publier, ainsi que mon adresse, je vous en serais reconnaissant.
Je peins essentiellement le fantastique. J'aime transformer les corps, animaux ou végétaux. Mes cinéastes préférés sont Abel Ferrara, Mario Bava, David Cronenberg et surtout Dario Argento. Des cinéastes qui savent transformer la psychologie de leurs personnages. J'ai vécu en plein les années 80, je trouve que le Fantastique est arrivé à son plus haut niveau à ce moment-là. Je trouve l'idée du *Fantastic Guide* fort intéressante pour la génération qui est aujourd'hui soumise aux seules grosses productions américaines. Si récemment Tim Burton, John Woo et Bryan Singer parviennent à s'en sortir, c'est en camouflant leur talent derrière des effets spéciaux. Le tout est de savoir ce que recherche le spectateur actuellement. S'intéresse-t-il au scénario ou à l'image esthétique d'une œuvre ? Mes films préférés sont des plus simples, où le sentiment humain est présent et où l'histoire s'accorde agréablement à des effets spéciaux pas trop gratuits (ex.: **Heavenly Creatures**, **Phénomena**). Des films récents comme **La Sagesse des Crocodiles**, **The Nameless**, **Bienvenue à Gattaca**, **Le Projet Blair Witch**, **Cube** ou **Le Fantôme de l'Opéra** en témoignent (*cherchez l'erreur, j'ai envie de dire...*).



Espérons que des réalisateurs comme Christophe Gans, Peter Jackson et Mathieu Kassovitz en fassent partie car, comme je le pense, on peut s'attendre à des films exceptionnels de leur part. En souhaitant que cette lettre donne à réfléchir à la survie de films comme **La Sagesse des Crocodiles**, qui sont en voie d'extinction. Des œuvres fortes, sensibles, poétiques, avec une véritable histoire, celles qui risquent le plus de disparaître aujourd'hui. Un fidèle lecteur. Christophe Dufour, 49 bis, rue Louis Deffontaines, 59780 Baisieux.

Rech. tous les épisodes de la série ***Alien Nation***, notamment ceux diffusés récemment sur *Série Club*. Caroline au 04 78 86 96 66.

Rech. (en bon état et à prix cool) les n°2, 4, 5, 8, 11, 18, 22, 24, 25, 27, 28, 29 et 30 de la collection «Présence du Fantastique» des éditions *Denoël*. Damien Marchal, rue des Vergers 20, 5530 Yvoir, Belgique.

Vds 150 VHS (Fulci, Argento, Bava, Mattei, curiosités) ainsi que la VHS italienne d'**Inferno** avec Van Damme. Bastien au 04 93 69 20 52 après 20 h 30.

Vds nombreux *Strange*, *Titans*, *Spécial Strange*, *Nova*, *Aventures de l'Araignée*, albums des *Fantastiques*, ainsi que des *Mad Movies*, *Starfix*, *Impact*, *Première* et *Tennis Magazine* (*tiens, à propos, je recherche les premiers* Mon Tricot, *t'aurais pas ça, des fois ?*). Liste à demander à Farid Abdelli, tél.: 03 21 69 49 34, ou Fax : 03 21 79 51, 78.

Rech. K7 du film **Massacre au Camp d'Eté** et de l'épisode d'***X-Files* : *La Meute***. Florence Livolsi, 2 rue Lahire, 75013 Paris.

Rech. VHS de **Salo ou les 120 Jours de Sodome**, **Vendredi 13 n°8**, **La Maison du Diable**, ***Dallas* : *quand tout a commencé*** + bandes originales des **Vendredi 13**. Jean-Jacques au 05 65 37 01 63.

Rech. photos des effets spéciaux, making of et tout document sur **Les Dents de la Mer 1 à 4**, **Splash 1 & 2**, **La Mort au Large**, **Peur Bleue**... Rech. aussi les véritables costumes de **Scream** et Michael Myers (*tiens, si tu vois sa sœur, elle aussi le recherche !*). Mickaël (*ça serait pas toi, au fait ?*) au 06 89 16 12 92.

Ch. *Cult Movies* 2, *Horizons du Fantastique* 1 et 2, les huit premiers catalogues du Festival d'Avoriaz + le 11, catalogue Gérardmer année 1996, *Femmes Fatales 6 n°1 et 7 n°15*. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Collectionneur propose plus de 1.100 VHS : **La Riposte de l'Homme-araignée**, **Phase IV**, **Bloody Bird**, films de craignos monsters... Liste contre 9 F en timbres à Yann Israël, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Rech. documents sur ***Code Quantum*** (presse, etc.). Ecrire à Marie-Laure Cabot, 47 chemin de Pelleport, résidence Chamblain, Bât. 5, 31500 Toulouse.

Vds VHS (60 F pièce) de **L'Antre de la Folie**, **La Famille Addams 2**, **Dracula**, **Le Fugitif**, **Entretien avec un Vampire**, etc + DVD zone 1 de **Cube** et **The Faculty** (120 F pièce). Eric au 02 38 64 17 08.

Vds méga collection sur Schwarzenegger et le body building. Liste contre enveloppe timbrée à 4,20 F à Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

Ch. BO en CD de **L'Enfer des Zombies**, **L'Au-delà**, **La Maison près du Cimetière**, **La Nuit des Morts-vivants** (version Savini) et **Candyman**. Marc Lhéritier, 4 rue Louis Castel, 92230 Gennevilliers.

Vds laserdiscs NTSC et PAL (horreur, gore, *Hammer Films*...), DVD (**Prom Night**, Argento) et VHS (**Cannibal Holocaust**, **Horror Cannibal**, **The Faculty**...). Stéphane au 06 68 73 30 45.

Ch. la vidéo de **La Nuit des Nains de Jardin** **Venus de l'Espace** de Dylan Pelot (*ah, ça y est, enfin un connaisseur !*). Ronan Leprêtre, 31 rue du 19 mars 1962, 33500 Les Billaux.

Rech. tous docs sur Mark Dacascos (achète ou échange). Julien Manevy, 41 rue des Peschures, 42800 Rive de Gier.

Vds BD *Marvel* (*Lug*, *Semic*, *Arédit*...) et magazines *Première* 189 à 200. Liste contre 1 timbre à Fabien Desset, 2 rue Nationale, 37530 Souvigny de Touraine.

Ach. DVD du **Dentiste 1 & 2**, rech. VHS *Troma* (**Tromeo & Juliette**, **Maniac Nurses**, **Evil Clutch**...) et **Texas Chainsaw Hookers**, vds LD de **Freddy 3** et **Leatherface**. Sébastien au 01 47 98 05 13.

Rech. VHS de **Mandroïd**, **Robot Wars**, **La Ferme du Cauchemar**, **Lost Empire**, **Dead Fire** et **Red Line**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds K7 + DVD films fantastiques, giallo, *Hammer*, Western... Ecrire à Frédéric Kuta, 28, rue de Weppes, appt. 16, 59800 Lille.

Rech. photos des cinq films de **La Planète des Singes**. Gilles Pierre, 2 rue du Frémur, 22490 Trigavou.

Vds VHS de **La Dernière Vague**, **Comportements Troublants**, **Sexcrimes**, **Disjoncté**, **Guyana**, **Phantasm**... Frédéric Métais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Ach. à n'importe quel prix DVD zone 1 Collector's Series de **Scream**. Vds *Mad Movies* avec **X-Men** en couv, 25 F port compris, toujours sous cellophane (*quasiment vierge en quelque sorte, ça doit être d'un beau !*). Nicolas au 06 03 87 29 70.

Ch. VHS de **Clinic**, **Flesh Gordon 2**, **Marquis de Sade**, **Malpertuis** + tout film de Jean Rollin et Jésus Franco. Clément Maney, «Les Gueybauds», 24680 Gardonne.

Vds nbreuses VHS originales : **Massacre à la Tronçonneuse**, **Angoisse sur la Ligne**, **La Malédiction du Pharaon**, **Du Sang pour Dracula**, **Chair pour Frankenstein**, **Maniac** et **Piranhas 2**. Emmanuel au 06 62 80 57 43.

Vds 500 affiches cinéma, **2001**, **Outland**, Brad Pitt, etc. Prix intéressants. Vds aussi trading cards **Star Wars**, ***X-Files***, etc. Liste contre deux timbres SVP. Joris Messin, 37 rue Georges Sand, 69800 Saint Priest.

Vds nbreuses VHS d'horreur à partir de 40 F. Liste sur demande à Stéphane Cottereau, 26 rue de Palaiseau, 91430 Igny.

Vds VHS de **Playgirls**, **The Mask**, **Wolf**, **Excalibur**, **Les Démoniaques**, **Le Frisson des Vampires**, **X-Files dossier 4** et **dossier 6** + DVD de **Godzilla** (version Emmerich). Rech. VHS de **Appel d'Urgence** et **Sonny Boy**. Ilidio au 01 64 22 46 10.

Collectionneurs vds films rares, péplums, westerns italiens : **Capitaine Kronos**, **Superstition**, **L'Eventreur de New York**, **L'Avion de l'Apocalypse**... Jean-Michel au 04 75 42 84 33.

Vds VHS de **Infantry of Doom**, **The Necro-Files**, **Premutos** (100 F pièce), **Virus Cannibale**, **Examen Final** (50 F pièce)... Rech. VHS de **The Dead Next Door** et **Nekromantik 2**. Philippe au 06 62 13 73 48.

Rech. VHS originales et intégrales de **Virus Cannibale** (*grimpe de cinq lignes et ça devrait le faire !*), **Ozone**, **Abomination**, **Maleficia** + films de H.G. Lewis à prix sympas. Nicolas au 06 66 72 56 18.

Collectionneur propose 1.400 films, des plus récents aux plus rares (**The Brain Eaters**, **Mad House**, **Aftermath**, **The Monster that Challenged the World**...). Rech. VHS de **The Warrior** avec Barry Prima. Richard au 06 14 94 78 82.

Rech. VHS de **Hapkido** (**Lady Kung Fu**) ainsi que tout doc sur **Le Véritable Jeu de la Mort** de Bruce Lee. Firoud au 01 41 71 07 29.

Vds divers t-shirts : **L'Armée des Ténèbres**, **Evil Dead Trilogy**, **Evil Dead**... + 1 des 5 DVD picture disc d'**Evil Dead**. Laurent au 03 29 56 27 44.

Ch. VHS de **Vendredi 13 n°4**, **5**, **7** et **8** + tout document sur la saga de Jason. Yannick au 05 65 33 48 95.

Vds VHS originales (60 F pièce) : **La Colline a des yeux**, **Le Droit de Tuer**, **Génération Perdue**, **Une Messe pour Dracula**, **Chair pour Frankenstein**... Liste sur demande à Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont d'Or.

Vds comics et *Lug-Arédit*. Liste contre 1 timbre à Jérôme Pescheloche, 10 rue des Goncourt, 75011 Paris.

Vds plus de 250 BO en CD : Miklos Rozsa, Bernard Herrmann, Jerry Goldsmith, John Barry... Liste sur demande à Ronan Quéau, 4 chemin du Stade, 29100 Le Juch.

Rech. VHS de **Alone in the Dark** (Sholder) en VF. Sébastien Jourdan, 3 bis rue Jean Marie Jego, 75013 Paris.

Rech. VHS de **Thaï Babes**, **Folies Meurtrières**, **Un Monde Flottant**, **Evil Dead Trap 1**, **Guts of a Virgin**... + BO de **Hantise**, **Thinner**, **Creepshow**, **Nekromantik 1** et **2**. Vds BO de **Dellamorte Dellamore**. Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Vds nbreuses VHS : **Le Monstre du Train**, **Candyman** (VO), **Happy Birthday**... Rech. VHS originales de **Terreur au Collège**, **Le Bal de l'Horreur**, **Massacre au Camp d'Eté** et **Carnage**. Liste contre un timbre à envoyer à Bruno Claude, 21 lot. les Bruyères, 40210 Escource.

Vds nbreuses séries TV : ***Star Trek Classic***, ***NG***, ***Deep Space 9***, ***Voyager***, ***Au-delà du Réel***, ***Les Envahisseurs***, ***Au Cœur du Temps***... Liste contre 2 timbres à Jean-Luc Finotto, Parc Amélie, 42230 St Galmier.

Rech. fans de ***2 Ans de Vacances*** et tout doc sur cette série. Rech. série ***L'Homme sans Visage*** de Franju et les mangas ***Albator 78*** et ***Chroniques des Guerres de Lodosse***. Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Ach. comics US ***X-Files***, *X-Files magazine* et les 2 premières K7 de la saison 1. Vds CCG ***X-Files***. Rech. fans de la série habitant le 91 ou le 87. Sylvie Ramat, 24 avenue du Général De Gaulle, 91830 Le Coudray-Montceaux.

Vds affiches de films, photos d'exploitation et revues de cinéma. Tous genres, tous formats. Plus de 1.000 titres disponibles. Liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, Rés. «Le Trident», 8 rue François Mauriac, 13010 Marseille.

Rech. tout doc sur le groupe Paradise Lost, concert de Korn à Lyon en vidéo (13/05/2000), émissions «Nulle Part Ailleurs» avec Sepultura, Fear Factory et Santana. Lionel au 04 79 25 63 37.

Vds nbreuses VHS 50 F pièce : **Le Retour de Godzilla**, **L'Homme Invisible** (1933), **Count Dracula**, **Freddy 3**, **Carnage**... Stéphane au 06 68 26 13 01 après 17h.

Jocelyn Teillard, Besançon

Je ne peux me défaire de l'idée que **X-Men** ressemble à s'y tromper à un épisode pilote de la série télévisée. Par malheur, ce n'est pas un pur chef-d'œuvre du cinéma fantastique, et moi j'en attendais beaucoup. Par là même l'histoire est mince. Qui plus est, on assiste à une présentation de plusieurs personnages, et je pense que deux heures ne suffisent pas à une telle manœuvre. Bryan Singer semble avoir besoin de place, de temps... et il n'en a pas.
De plus, on sent (je sens) que le domaine des super-héros n'est pas le lieu de prédilection du cinéaste. Toutefois, le film possède des qualités, tout d'abord parce que j'y trouve une certaine sobriété dans les images, et ensuite parce qu'il fait preuve de quelques belles scènes où j'ai eu l'impression de voir un cinéma plus personnel - la première séquence dans le camp allemand - et puis une tentative de manœuvrer le spectateur vers une fausse piste. Je n'irais pas chercher des qualités dans les métaphores sociales, d'une manière certaine elles y sont. Bref, **X-Men** vaut un trois (moyen), mais bon, j'ai quand même aimé (c'est plus fort que moi, les mutants).
Sinon, faudrait pas trop pousser au sujet de **Gladiator**. La réalité historique n'est pas respectée, dites-vous dans l'édito, et alors ? J'ai bien entendu quelques remarques d'amis à ce sujet - Oui, heu... tu vois, on n'a pas le droit de faire ça... bla-bla-bla... Ben si, on peut. En contre-pied, il vaut mieux s'inquiéter de l'état des journaux télévisés. Là on transforme en toute tranquilité, on nous trompe en direct et sans rougir ! L'erreur du film est pardonnable, celle de l'information télévisuelle ne l'est pas. Pour en venir à P. Sollers : «*le cinéma devient le marché du contre-fantasme*», ça m'a fait mal aux neurones, tellement cette phrase est chargée de sens. De quoi parle-t-il ? D'un manque d'imagination, de trouvailles, que le cinéma montre trop, qu'à trop montrer on banalise, n'y a t-il pas assez de sexe ? Sans doute est-il vrai qu'aujourd'hui il est difficile de créer du neuf et du surprenant, mais ce n'est pas le marché qui veut cela, c'est l'histoire du cinéma elle-même. 100 ans, ça pèse !

Artonic Association, Bourges

Déjà, à l'âge de 11 ans, je me promenais avec mon *Mad* sous le bras pour donner des idées de court métrage à un copain. Aujourd'hui, nous avons la vingtaine et nous réalisons un film amateur depuis le 2 juillet. Bien que ça se passe dans les bois, il ne s'agit pas d'un nouveau **Blair Witch** et, justement, je vous joins une photo du monstre prise pendant l'élaboration du maquillage. Je tiens à remercier et à faire connaître l'association *Artonic*, Laurent Tissier, Richard J. Thomson, Antoine Pellissier, et tous les autres qui restent dans l'ombre. Pour tous renseignements : Artonic Association, 19 rue de l'Esperanto, 18000 Bourges.

Stéphane Willemy, Maintenon

Je vous écris parce que je viens de prendre une claque monumentale. En effet, je viens d'aller voir **X-Men** au cinéma, après des années d'attente à lire les comics en espérant voir un jour le mutant griffu en chair et en os. Eh bien, ça y est, je l'ai vu.
Si, au départ, j'étais plutôt inquiet (tristes souvenirs de bouffons costumés avec capes et humour à deux sous), je suis franchement rassuré et même comblé. Certes, le film n'est pas parfait, mais Bryan Singer s'en est fichtrement bien sorti, alors que le pari n'était pas gagné d'avance. Certains reprocheront quelques libertés prises par rapport à la BD d'origine, mais comment résumer plus de trente ans d'aventures en 1 h 45 sans faire plusieurs détours ici ou là ? Il me semble que montrer une Rogue/Malicia encore ado était une bonne idée, et il faut admettre qu'Anna Paquin est vraiment touchante et a su transmettre toute la détresse et la fragilité de son personnage. Le duo Mc Kellen/Stewart est impressionnant, mais la vraie star, c'est Hugh Jackman/Wolverine. En regardant les différentes bandes annonces, on pouvait penser qu'il n'avait pas la carrure nécessaire pour aborder le rôle, mais c'était une erreur ! Lorsqu'il apparaît pour la première fois au début du film, je n'ai pu m'empêcher de sourire de bonheur, et il m'a franchement convaincu pour tout le reste du métrage. En fait, cet été 2000 n'est pas si pourri et... vivement la suite !

Philippe Luthi, Carouge, Suisse

J'adore tout ce qui est «spécial» à l'intérieur même du fantastique. Ainsi, une bonne note pour **Lake Placid**, dont le décalage permanent, ne versant jamais dans le ridicule, est délicieux. Le monstre ne perd jamais sa crédibilité, au contraire, il acquiert un relief inédit tant les dialogues sont inattendus, comparativement aux quelques «essais» précédents (**Alligator 1, 2**, et cie).
Avec **Promenons-Nous dans les Bois**, je suis dans mon élément, je ronronne de stupeur... Aie, je n'ai pu retenir un primitif «quel chef-d'œuvre !». Bien sûr, six personnes sont parties pendant la projection où nous étions quelque chose comme onze. Ces ambiances grinçantes au couteau, pourtant, cette musique alambiquée, les acteurs virevoltant avec aisance du glauque au tout-un-chacun dans leurs interprétations, au travers d'une succession de scènes aux atmosphères incroyablement travaillées. Et les symboles sont légions : maternité ou féminin assassiné, parternité malade, enfance diminuée, identités vaseuses (homosexualités), silence (les bois) et solitude (les couples), excès de rêve ou de drogue sanctionné (le loup, l'enfance), mais magnificence de l'esthétique sensuelle, etc. Les dialogues ? Un régal !
Certes, mes yeux seulement ont vu tout cela, et je comprends que la plupart, gavés de téléfilms moulés à la sauce *TF1-M6*, et s'étant parachutés dans la salle par accident, se sont trouvés passablement déboulonnés (cela dit sans méchanceté, mais avec ironie). Love *Mad*, Keep queen !

Roger Vidal, Fontainebleau

Ça y est, j'ai reconnu les filles du Titre Mystérieux. Dis pas le contraire, c'est écrit dans un *Mad*, rubrique *Craignos Monsters*. Je suppose que les Martiennes 1) boivent l'apéro, 2) prennent leur pilule pour éviter les Bretons (elles atterrissent en Bretagne), 3) humidifient leur vibro (hum...), 4) jouent du biniou. Voilà, et bravo pour les deux couvertures du 126 et pour ma lettre publiée dans le Courrier. Depuis j'ai revu **Blair Witch**, mais j'ai pas dû être assez crétin car ce navet m'a laissé pareil.

Bon, c'est déjà bien d'avoir essayé, et bienvenu au Club de ceux qui n'ont rien compris à **Blair Witch**. *Ça se soigne sûrement...*

LE TITRE MYSTERIEUX

Bon, les gars, c'est un film sérieux, ici, le premier que je surprends à faire le zouave derrière mon dos, il me copie cent fois le nom du titre mystérieux et ne gagnera pas le prochain numéro de Mad Movies *qui ira aux cinq premiers à l'identifier. C'est dit !*

Le précédent titre nous a valu une avalanche de bonnes réponses, et d'abord celles de Christian Kerdivel, Serge Viana, Myriam Fallières, Jean-Christophe Donzé, Jean-Baptiste Clerval, suivies de Ludovic Lecomte, Adrien Chinn, Bruno Vandamme, Laurent Dublet, Bernard Lamboley, Laurent Langlais, Stéphane Prat, Cyrille Hays, Roger Vidal, Franck Jammes, Laurent Pédeupé, John Prate, Paul Ferré, Laurent Laurier, Audrey Genévrier, Gaetan Coz, Jérémy Dahan, Michael Becidan, Martial Mimoun, Rémi Osselez, Joël Salou, Philippe Pierre, Frédéric Savalle, Joaquim Fornes, Jean-François Chabassière, Luc Burnet, Serge Ledrich, Gérard Bourgeois, Olivier Seith, Eddy Giust, Jean-Philippe Oliviero, Walter Bizeaud, Michel Lalo, Romain Mallet, Guy Bullion, Jean-Roch Parichet, Frank Talignani, Anita Schultz, Maximiliano Parisi, Mathieu Serres, Marc Coupris, Franck Barbier, Pascal Sorin, Benoit Hetru. Lesquels ont donc reconnu nos belles aliennes (dont une jouée par Amanda Lear !) de **Ne Jouez pas avec les Martiens** réalisé en 1967 par Henri Lanoé.

Vds K7 vidéo (kitsch) : **L'Homme-Araignée** (*ah oui, c'est très kitsch, en effet !*), **Goldorak** (long métrage, 1976) et les dessins animés **Captain America**, **Thor**, **Iron Man**, **Spider Man** + dessin animé inédit **X-Men** (VO). Gilles, au 06 19 27 21 15, après 18 heures.

Vds affiches de films, nbreux fanzines rares et magazines de ciné fantastique. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

Vds VHS de **La Marque du Diable** (100 F), **Carnage/The Bleeding** (60 F) et **La Nuit du Saigneur** (40 F). Stéphane au 01 69 41 91.

Rech. affichettes 40x60 de **Scream 3**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier** et **Urban Legend**. Sébastien au 03 80 46 16 83.

Rech. VHS de **La 36ème Chambre de Shaolin** (*oui, tout à fait, elle au fond du couloir à droite...*), **Le Flic de Hong Kong 2**, **City War**... Eddy Prave, 54 Bd Albert 1er, 35200 Rennes.

Collectionneur propose nombreux films rares : **Théâtre de Sang**, **Baron Blood**, **La Maison de tous les Mystères**, **La Machine à Explorer le Temps**, etc... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds ou éch. 1200 films Fantastique/horreur. Liste contre un timbre. Denis Reynaud, 38 av. Napoléon 1er, 40990 St Paul lès Dax.

Rech. collectionneurs de films ou de livres de Stephen King, LD (**Shining**, **Creepshow**), VHS (**Génération Proteus**, **Murmures de la Nuit**, **Charlie**, **Night Shift collection**), 33t ou CD des BO de **Shining**, **Creepshow**, **Cat's Eye**. Alain au 01 47 54 29 83 avant 18h.

Collectionneur vd. nombreuses photos d'exploitation, bouquins cinéma, revues, fanzines américains et français, *Star-Ciné-Cosmos*, etc. Ecrire à M. Burel, 22 rue du Vorch Lae, 29700 Pluguffan.

Rech. K7 vidéo bon état de **Rage** (le film de George C. Scott, avec Martin Sheen). R. Hartmann, 1 rue des Noes, 10300 Ste Savine.

Vds livres *Ed. Atlas* : «Voitures d'exception» (10 vol., 240 p., 30 F pièce) et «Archéologie» (10 vol., 320 p., 30 F pièce). Bertrand Link, 7 rue du Chariot, 68290 Masevaux.

Rech. VHS de Olivier Gruner : **Pulsions Primaires**, et aussi **Night Eyes 4**, **Dead Fire**, **Deviants**, **Les Maîtres de l'Univers**. David Nové, Josserand, 7 rue de la Poterne, 69210 Bully.

Vds de 20 à 70 F pièces les VHS de **Massacre à la Tronçonneuse 2**, **Vampires**, **Evil Dead**, **Chair pour Frankenstein**, **Maniac**... + affiches, livres. Rech. affiches de films d'horreur (Hooper, Craven, Jackson, Carpenter, *Hammer Films*...). Liste contre 1 timbre à Gilles Vilatte, 106 rue du Théâtre, 75015 Paris.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- romancier édité cherche dessinateurs motivés pour transposer ses romans en BD. Genre fantastique et polar. Faire offre avec dessins à hydra@vtx.ch.

- volontaire sur la région parisienne, équipé Internet, disposant de pas mal de temps libre et d'idées si possible originales, bien au courant de l'actualité cinéma et capable de rédiger textes sympas, chroniques diverses, tournages, échos, critiques de films, brèves, etc. pour collaboration à site. Tél.: 01 64 88 02 93, après-midi ou le soir.

- fans (si possible sur Lorient ou la région) de gothique, de ***Buffy contre les Vampires*** et de mangas. Maïwenn Marchal, 3 rue Amiral Courbet, 56100 Lorient.

- correspondant(e)s pour parler de tout et de rien (*pour parler de rien, pas besoin de correspondants, un bon miroir fera l'affaire...*). Sophie Sambuq, 125 rue Anthoine Ravoire, 13300 Salon.

- passionné(e)s de films fantastiques, de Tolkien, d'Irlande et d'Ecosse. Angela Daragon, 24 rue Gâte-argent, 49100 Angers.

- personne sérieuse (Toulon, Montpellier et environs) pouvant faire du montage DV sur son ordinateur, ainsi qu'un maquettiste dans le but d'un projet de SF. Benjamin, 06 67 60 72 13.

- personnes sur Angers et sa région adorant Cronenberg, **Faux-semblants**, **Massacre à la Tronçonneuse**, **Orange Mécanique**, *Mad Movies* et *Impact*. Thierry au 02 41 87 59 78.

- collaborateur technique et artistique pour projet long métrage amateur genre heroic-fantasy. Pas sérieux s'abstenir. Tél.: 06 13 70 50 11.

- graphiste passionné(e) fans de films et séries cultes, de BD, musique et littérature en vue de la création d'un magazine. Josh au 06 17 38 57 11.

- figurant(e)s sérieux(ses) pour le tournage d'un film fantastique (*c'est fou comme on recherche les gens sérieux, ces temps-ci. Voilà pourquoi on se marre de moins en moins dans les films et les mags*'...). Ecrire à L'Antre de Neptune, 106 rue de la Jarry, 94307 Vincennes cédex.

- correspondant(e)s 16-25 ans fans de films gore, de Freddy et de Jason. Sandra Guillemet, Dhéré, 58240 Langeron.

- correspondant(e)s fans de films fantastiques et policier pour projets divers : scénars, création de jeux... Gabriel Benaimeche, 14 Bd du Riou, HLM Le Riou, Bloc A5, 06400 Cannes.

ARKHAM

MAD MOVIES

COLLECTORS RENDEZ-VOUS

EN PRESENCE DE :

Doug Bradley

"PINHEAD"

Jeremy Bulloch

"BOBA FETT"

William Hootkins

"JEK PORKINS"

comics

cinéma

ATTENTION!!
les dédicaces des acteurs sont payantes

nombreux exposants, dédicaces, animations, démonstrations

avec

COMIC BOX

Gary Frank
(Hulk, Gen13, Kin...)

Bryan Hitch
(Authority, JLA...)

en dédicace:

avec

SCIENCE FICTION

Graham Masterton-Colin Greenland-Pat Cadigan
Christopher Fowler-Laurent Kloetzer
Philippe Ward-Christophe Corthouts-Bernard Werber
remise des prix Ozone et Masterton

45f
l'entrée

28&29 octobre 2000
samedi 14h à 20h-dimanche 10h à 19h

Salle WAGRAM
39, Avenue de WAGRAM 75017 PARIS

pour tous renseignements : ARKHAM 15 rue Soufflot 75005 tél : 01 40 51 82 55

BATS

Fuyez VITE dans ce DVD...

- Pré film-annonce
- Filmographies
- Comparaison Storyboard/effet spéciaux
- Making of "Bats abound"
- Galeries de photos :
  1. Dessins originaux des effets mécaniques
  2. Conception graphique
- Piste musicale isolée en 5.1

La nuit des CHAUVES-SOURIS

DVD VIDEO

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD